

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

CHRONIQUES

Photo-montage de couverture de Philippe Curval illustrant la nouvelle « *La bête de pierre* ».

4e Année — N° 31. **Juin 1956**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

I - Histoire féline

par JEAN COCTEAU
de l'Académie française.

Nous vous avions présenté, dans notre numéro de décembre dernier, deux histoires « en tandem », sous la rubrique « Couvées des temps futurs ». *Le succès de cette formule (d'ailleurs non préméditée par nous !) nous incite à récidiver dans ce genre. Voici donc un autre « duo » assez particulier. Il concerne un curieux thème folklorique retranscrit par Jean Cocteau — et paraphrasé par l'auteur fantastique américain Stephen Vincent Benet.*

Lisez d'abord l'énoncé de l'histoire par Cocteau. Ce texte est extrait de son « Journal d'un inconnu » (*Grasset*). *Avouons à l'occasion notre plaisir à inscrire un nom si prestigieux à notre sommaire !*



L'HISTOIRE féline racontée par Keats n'a jamais été transcrite que je sache. Elle voyage de bouche en bouche et se déforme en route. Il en existe plusieurs versions, mais son atmosphère reste une Atmosphère si subtile que je me demande si ce n'est pas la raison pour laquelle cette histoire s'accommode mieux de la parole et de ses pauses que de la plume qui se hâte.

Voici les faits. Keats devait se rendre dans le village de F... pour y déjeuner chez un ami, le pasteur. Il fallait traverser une forêt. A cheval, Keats s'égara dans cette forêe. Le soir rendit le labyrinthe inextricable. Keats décida d'attendre l'aube, d'attacher son cheval à une branche, de chercher si quelque bûcheron ne possédait pas une cabane et ne pourrait pas l'abriter jusqu'au jour.

Comme il rôdait, sans trop oser perdre son cheval de vue, prenant soin de marquer l'écorce des arbres pour retouver sa route, il aperçut de la lumière.

Il se dirigea vers cette lumière. Elle provenait d'une sorte de ruine dont aucun guide ne signalait l'existence. Celle d'un cirque antique, d'un Colisée, d'un enchevêtrement d'arches, de gradins, de pierres écroulées, de pans de murs, de brèches, de broussailles.

La lumière, très insolite, bougeait et animait le cirque mort. Keats s'approcha, se glissa derrière une colonne et, par une des brèches, regarda.

Ce qu'il vit le cloua de stupeur et de crainte. Des centaines de chats

envahissaient l'hémicycle, prenaient place les uns à côté des autres, comme la foule des arènes d'Espagne. Ils grouillaient et miaulaient. Soudain, de petites trompettes se firent entendre. Les chats s'immobilisèrent, tournèrent leurs prunelles phosphorescentes vers la droite, d'où venaient les jeux de lumières et d'ombres. Les lumières étaient produites par des torches que portaient cinquantes chats bottés. Ces chats précédaient un cortège de chats en costumes magnifiques, de pages et de hérauts jouant de la trompette, de chats porteurs d'insignes et de chats porteurs d'étendards.

Le cortège traversa la piste et la contourna. Apparurent quatre chats blancs et quatre chats noirs, avec épée et feutre, marchant, ainsi que tous les autres membres du cortège, sur leurs pattes de derrière, et portant sur leurs épaules un petit cercueil surmonté d'une petite couronne d'or. Suivaient des chats, deux par deux, présentant des coussins sur lesquels étaient épinglés des ordres dont les diamants étincelaient sous la flamme des torches et sous la lune. Le cortège s'achevait par des tambours.

Keats pensa : « Je rêve. Je me suis endormi à cheval et je rêve. » Mais le rêve est une chose et la réalité une autre. Il ne rêvait pas. Il le savait. Il était perdu dans une forêt nocturne, il assistait à quelque rite que les hommes ne doivent point voir. Sa présence une fois découverte, cette foule de chats quitterait le cirque et le déchirerait de ses griffes. Il recula dans l'ombre. Les hérauts sonnaient, les étendards flottaient, le cercueil défilait, et tout cela dans une manière de silence aggravé par les orgueilleuses petites trompettes.

Après avoir exécuté un tour de piste, le cortège s'éloigna. Les trompettes se turent. Les lumières s'éteignirent. La foule des chats quitta les gradins du cirque. Plusieurs chats bondirent par la brèche contre laquelle Keats s'efforçait de disparaître. La ruine redevint une ruine, occupée par le clair de lune.

C'est alors que surgit dans Keats une idée plus dangereuse que le spectacle dont il avait été témoin. *On ne le croirait jamais.* Jamais il ne pourrait raconter cette histoire. Elle passerait pour un mensonge de poète. Or Keats savait que les poètes ne mentent pas. Ils témoignent. Et Keats savait qu'on s'imagine qu'ils mentent. Et Keats devenait fou en songeant qu'un pareil secret resterait sa propriété, qu'il lui serait impossible de s'en déprendre, de le partager avec ses semblables. C'était un catafalque de solitude.

Il se secoua, rejoignit son cheval, décida de quitter la forêt, coûte que coûte. Il y parvint et arriva au presbytère où le pasteur ne l'attendait plus.

Ce pasteur était un homme de haute culture. Keats le respectait, le tenait pour apte à comprendre ses poèmes. Il lui raconta qu'il s'était perdu sans faire allusion au cirque des chats. Le pasteur s'était couché et relevé. Le servant dormait. Il dressa la table. Keats mangeait en silence. Le pasteur s'étonna de son attitude distraite. Il lui demanda s'il était malade. Keats répondit que non, mais qu'il se trouvait sous l'in-

fluence d'un malaise dont il ne pouvait avouer la cause. Le pasteur le secoua tendrement et le mit en demeure de s'expliquer. Keats se détournait, se fermait. A la longue, le pasteur obtint une détente, son hôte ayant déclaré que sa fièvre venait d'une crainte de n'être point cru. Le pasteur lui promit de le croire. Keats exigea davantage. Il suppliait le pasteur de prêter serment sur la Bible. Le pasteur ne le pouvait. Il affirma que sa promesse d'ami valait son serment de prêtre. « Je vous écoute, » dit-il, et se renversa dans son fauteuil en fumant sa pipe.

Keats allait parler, lorsqu'il se ravisa. La crainte le reprenait. Il fallut que le pasteur, intrigué, le laissât libre de se taire pour lui délier la langue.

Keats ferma les yeux et raconta. Le pasteur écoutait dans l'ombre. La fenêtre était ouverte sur les astres. Le feu crépitait. Devant l'âtre, le chat semblait dormir. Keats décrivait la ruine, les étranges spectateurs de l'étrange spectacle. De temps en temps, il ouvrait l'œil, jetait un regard sur le prêtre, qui, les yeux fermés, tirait sur sa pipe.

***

La chose se produisit comme tombe la foudre, sans que ni l'un ni l'autre des deux hommes s'y reconnussent, se rendissent un compte exact de ce qui arrivait.

Keats en était au cortège, aux torches, aux trompettes, aux oriflammes, aux tambours. Il détaillait les costumes, les feutres et les bottes. « Quatre chats blancs, » dit-il, « quatre chats noirs portaient un cercueil sur leurs épaules. Le cercueil était surmonté d'une couronne d'or. »

A peine eut-il prononcé cette phrase que le chat, qui dormait devant le feu, se dressa en arc de cercle, se hérissa, s'écria d'une voix humaine : « Mais, alors, je suis roi des chats, » et sauta par la fenêtre.

---

2 - Le Roi des Chats

(*The King of Cats*)

par STEPHEN VINCENT BENET

Après l'énoncé du thème de Keats par Cocteau, en voici maintenant le traitement par Stephen Vincent Benet. Cet auteur américain, né en 1898 et mort en 1943, est peu connu en France. Il écrivit des poèmes qui ont fait de lui le chantre de l'épopée américaine, ainsi que de nombreux contes et nouvelles dont beaucoup se rattachent au domaine du merveilleux, du symbolique, du fabuleux — et de l'étrange en général. « Le Roi des Chats » *a été publié en français, dans*

le recueil portant ce titre, par Julliard en 1947. C'est de ce recueil aujourd'hui épuisé que nous avons extrait sa présente traduction. Vous y verrez avec quelle verve l'auteur a su orchestrer ce thème donné au départ, pour en faire la matière d'un récit léger et brillant dans le genre « réalisme insolite ».



« ENFIN, ma chère, » demanda Mrs. Culverin un peu émue, « vous n'allez pas me dire... une queue? »

Mrs. Dingle hocha la tête avec conviction :

— « C'est pourtant vrai. Je l'ai vu. Deux fois. A Paris bien sûr et puis à Rome, à un gala de Cour. Nous étions dans la loge royale. Ma chère, jamais personne n'a su tirer de tels effets d'un orchestre. Et, ma chère, » (elle hésita un instant), « c'est avec elle qu'il dirigeait. »

— « Mais c'est tout simplement incroyable ! » dit Mrs. Culverin sur un ton étonné mais avide. « Il *faut* l'avoir à dîner dès son arrivée. Car il va venir, n'est-ce pas? »

— « Le douze, » répondit Mrs. Dingle l'œil brillant. « On lui a demandé de diriger le Nouvel Orchestre Symphonique pour trois concerts de gala. J'espère bien que vous pourrez dîner *chez nous* un soir où il sera là. Il sera très pris naturellement, mais il a promis de nous réserver quelques moments... »

— « Merci, ma chère, » répondit distraitement Mrs. Culverin. Elle se rappelait comment elle avait brillamment kidnappé aux Dingle un célèbre romancier britannique. « Vous savez si bien recevoir. Mais vous allez vous tuer, et chacun doit vous soulager un peu ; Henry et moi nous serons trop heureux de... »

— « Comme c'est gentil, mon chou. » Mrs. Dingle n'avait pas oublié le coup du romancier britannique. « Mais le dîner que nous donnerons à M. Thibauld... joli nom n'est-ce pas? On dit qu'il descend du Tybault de *Roméo et Juliette* et c'est pourquoi il n'aime pas Shakespeare... ce dîner sera fort simple : une petite réception après son premier concert. Il déteste, » ajouta-t-elle, « les grandes sauteries. Et puis aussi cette petite... particularité, » toussota-t-elle, « lui donne une certaine timidité en présence d'étrangers. »

— « Je ne comprends pas très bien, tante Emily, » dit Tommy Brooks, le neveu de Mrs. Dingle, « vous voulez dire que ce bonhomme a une queue. Comme un singe, ou quoi? »

— « Mon cher garçon, » répliqua sèchement Mrs. Culverin, « d'abord M. Thibauld n'est pas un bonhomme. C'est un musicien très distingué, le premier chef d'orchestre d'Europe. Et ensuite... »

— « Ensuite il a une queue, » confirma Mrs. Dingle. « Et c'est avec elle qu'il dirige son orchestre. »

— « Sérieusement, » dit Tommy dont les oreilles étaient devenues

écarlates. « Allons donc ! Enfin, puisque vous le dites, tante Emily, je ne vais pas... Tout de même, c'est un peu fort avouez-le ! Qu'en pensez-vous, Maître ? »

Le professeur Tatton s'éclaircit la gorge :

— « Hum, » dit-il en croisant délicatement les doigts. « Je serais très heureux de rencontrer M. Thibauld. Comme personnellement je n'ai jamais pu observer un cas authentique d'*homo caudatus,* je serais porté à douter. Cependant... Au moyen âge, par exemple, la notion qu'il existait des hommes munis de cette sorte d'appendice était largement répandue et, semble-t-il, non sans fondement. Sans remonter plus haut que le XVIIIe siècle, un capitaine au long cours, hollandais de bonne renommée, prétend avoir découvert un couple de ces créatures dans l'île de Formose. Ils étaient descendus, je crois, à un degré très bas de civilisation, mais les appendices en question étaient nettement différenciés. Et en 1860, le Dr. Grimbroock, chirurgien anglais, prétendit avoir examiné au moins trois nègres africains munis de queues courtes, mais indicutables. Personne n'est cependant venu confirmer son témoignage. Après tout, la chose n'est pas impossible encore qu'évidemment inhabituelle. On voit quelquefois des pieds palmés, des ouïes embryonnaires, nous avons toujours l'appendice. La chaîne de notre descendance, depuis le singe, est encore très incomplète. Et c'est pourquoi il nous est permis de dire que les dernières vertèbres de notre épine dorsale ne sont que les premières d'un appendice caudal rudimentaire et dissimulé. Mais oui, il est possible, très possible que, dans un cas tout à fait particulier, une sorte de régression de l'espèce, une survivance... cependant... »

— « Je vous l'avais bien dit, » s'écria triomphalement Mrs. Dingle. « N'est-ce pas fascinant ? Ne trouvez-vous pas, Princesse ? »

Les yeux de la Princesse Vivrakanarda, bleus comme la gentiane, insondables comme l'azur du ciel, s'arrêtèrent un instant sur cette brave Mrs. Dingle :

— « Trrès fascinant, » dit-elle d'une voix suave, veloutée, dorée, « j'aimerais, j'aimerais beaucoup rencontrrer ce M. Thibauld. »

— « Et moi, j'aimerais lui tordre le cou, » dit Tommy Brooks entre ses dents ; mais personne ne lui prêtait attention, comme d'habitude.

Cependant, comme la date de l'arrivée de M. Thibauld aux Etats-Unis approchait, les gens se demandèrent si la Princesse avait dit la vérité. Car sans aucun doute, elle avait été jusqu'ici le clou de la saison, et en général les vedettes prennent grand soin de cette exclusivité.

C'était, si vous vous en souvenez encore, une saison siamoise et les véritables Siamois étaient aussi recherchés que les Russes dans les premiers jours des Ballets de la Chauve-Souris. Le Théâtre d'Art siamois importé à grands frais jouait à bureaux fermés. *Gushuptzgu,* une épopée de la vie rurale au Siam en dix-neuf volumes venait de remporter le Prix Nobel. Les éleveurs n'arrivaient pas à satisfaire la demande en chats siamois. Et au sommet de cette vague d'intérêt pour les choses siamoises, la Princesse Vivrakanarda évoluait avec la désinvolture d'un

indigène hawaïen dans son canoë d'écorce. Indispensable, incomparable, elle était partout.

Jeune, fabuleusement riche, apparentée d'un côté à la famille royale de Siam et de l'autre aux Dupont de Nemours, faisant son apparition dans le monde après une adolescence mytérieusement soustraite aux regards de la foule, elle réunissait les traits des deux races dans une beauté aussi étrange qu'originale. Elle se mouvait avec une grâce aisée, féline ; sa peau semblait saupoudrée d'imperceptibles grains d'or, et ses yeux légèrement bridés avaient les reflets du flot des profondeurs. Ses cheveux lui tombaient aux genoux et le syndicat des coiffeurs lui avait offert des sommes insensées pour qu'elle se coiffe à la Ninon. Descendant en vagues sur ses épaules comme une cascade sur de bruns rochers, ils répandaient un doux parfum de santal et d'épices et leurs ondes paraissaient avoir capturé quelques rayons du soleil. Elle parlait peu — à quoi bon parler? Mais sa voix contenait une sorte d'âpreté mélodieuse, étrange, inoubliable. Elle vivait seule. On lui faisait la réputation d'être nonchalante ; elle dormait, disait-on, presque toute la journée. Mais le soir, elle s'épanouissait comme une belle de nuit et ses yeux brillaient d'un bleu plus profond.

Il était naturel que Tommy Brooks tombât amoureux d'elle. Ce qui l'était moins, c'est qu'elle tolérât cet amour. Tommy n'avait rien de remarquable, rien d'exotique. C'était un de ces jeunes gens normaux, sympathique, qui semblent créés pour assumer l'expédition des affaires courantes en lisant les journaux les pieds sur la table, et qu'on peut toujours inviter à dîner au dernier moment. Il est vrai que la Princesse n'avait jamais accordé à ses soupirants autre chose qu'une indulgence lointaine. Personne n'avait jamais vu son regard distant et fier s'animer en présence d'un représentant du sexe fort. Mais elle paraissait réserver un peu plus d'indulgence à Tommy qu'aux autres. Et le malheureux, dans sa passion, se prenait à évoquer des solitaires étincelants, des appartements somptueux sur Park Avenue, lorsque M. Thibauld donna son premier concert à Carnegie Hall.

Tommy Brooks était assis auprès de la Princesse. Il tournait vers elle des regards soumis et tendres. Elle gardait une contenance impassible et elle se borna à remarquer, tandis que les violons s'accordaient, qu'il y avait bien du monde. Tommy fut soulagé en quelque manière de la trouver encore plus réservée qu'à l'ordinaire, car depuis le dîner chez Mrs. Culverin, il avait mûri une vague inquiétude quant à l'effet qu'allait produire sur la Princesse le dénommé Thibauld. Le seul fait qu'il fût venu montrait l'étendue de sa passion. Pour lui, la musique s'arrêtait à *Rose-Marie* et c'est avec un vaillant sourire qu'il parcourut le programme.

— « Chut, » souffla Mrs. Dingle émue. « Le voici ! »

Tommy se retrouva un instant sur le front d'Italie comme M. Thibauld faisait son entrée, littéralement mitraillé d'applaudissements.

Puis ce déferlement d'enthousiasme s'arrêta court et l'on entendit une sorte de vaste bâillement, un large soupir, comme si chaque specta-

teur avait soudain fait : « Ah ! » Car les journaux n'avaient pas menti : la queue était là.

On avait fait à M. Thibauld la réputation d'être théâtral. Mais que son goût de l'apparat était bien compris : dans son habit d'un noir de jais, il ne marchait pas, il *ondulait* paisiblement, aisément, non sans hauteur, sa fameuse queue nonchalamment roulée autour du poignet, une souple panthère noire dans un jardin d'acclimatation, avec cette sorte de frisson mystérieux de la tête qu'ont les panthères lorsqu'elles piétinent derrière les barreaux d'une cage, ses yeux étincelants et sombres ne trahissant ni surprise ni fierté. Il salua deux fois d'une façon royale, tandis que les applaudissements reprenaient frénétiquement. Tommy découvrit avec terreur que ses manières évoquaient étrangement celles de la Princesse. Puis Thibauld revint à son orchestre.

L'auditoire fit alors entendre un nouveau murmure d'étonnement plus prononcé encore que le premier : car comme il se retounait, le bout de cette queue incroyable serpenta avec une sorte de nonchalance étudiée dans quelque poche secrète et produisit une baguette d'ébène. Mais Tommy ne le regardait plus. Ses yeux étaient tournés vers la Princesse.

D'abord elle n'avait pas même daigné applaudir, et puis... il ne l'avait jamais vue émue à ce point. Elle n'applaudissait pas. Ses mains étaient crispées sur son genou, mais tout son corps était tendu, rigide comme une barre d'acier et ses yeux couleurs de myosotis étaient braqués sur M. Thibauld avec une fixité terrifiante. Son aspect était à la fois si immobile et si tendu que Tommy conçut un instant l'idée folle qu'elle allait s'envoler de son siège comme un gigantesque éphémère et atterrir silencieusement auprès de M. Thibauld pour — mais oui — pour frotter avec adoration ce fier visage au revers de son habit. Mrs. Dingle elle-même n'allait pas tarder à s'apercevoir de quelque chose.

— « Princesse, » chuchota-t-il horrifié... « Princesse. »

Il vit se relâcher la tension de son corps. Ses yeux perdirent leur éclat. Elle était calmée.

— « Quoi donc, Tommy? » dit-elle et sa voix était normale.

Cependant il y avait encore en elle quelque chose...

— « Rien, rien. Oh, tenez, il commence ! » dit Tommy, comme M. Thibauld, les bras nonchalamment croisés, se retournait et faisait *face* au public. Il baissa les yeux, sa queue fouetta l'air avec grâce, puis frappa sur le sol les trois petits coups d'avertissement.

L'ouverture *d'Iphigénie en Aulide* avait rarement connu pareil succès. A la *Huitième Symphonie,* l'enthousiasme de l'assistance touchait à l'hystérie. Jamais le Nouvel Orchestre Symphonique n'avait aussi bien joué, jamais encore, il faut le dire, il n'avait été conduit avec une telle maîtrise. Trois éminents chefs d'orchestre sanglotaient dans la salle comme des enfants désespérés de leur impuissance à atteindre le fruit défendu, et l'on entendit l'un d'eux offrir éperdument dix mille dollars à un célèbre chirurgien esthétique qui assistait au concert, pour qu'il voulût bien admettre que, dans l'état actuel de la science, une queue pouvait être greffée sur un organisme dépourvu de cet ornement.

A n'en pas douter aucun bras, aucune main, quelle que fût son agilité, ne pouvait allier l'élan délicat et la grâce irrésistible déployés par la queue de M. Thibauld.

Cette baguette de martre dominait les cuivres d'un frémissement rapide comme l'éclair, ce souple fouet d'ébène tirait des bois le soupir expirant de la plus divine mélodie, ce bâton de sorcier maîtrisait les cordes impétueuses. M. Thibauld salua, salua encore — des rugissements enthousiastes secouaient l'édifice jusqu'en ses fondations et quand, enfin, épuisé, il abandonna son pupitre, on dut empêcher par la force la Présidente du Sonata Club de lui jeter d'admiration son collier de perles de quatre-vingt-dix mille dollars.

New York était venue, avait vu. New York était vaincue. Mrs. Dingle fut immédiatement assiégée par les journalistes et Tommy Brooks envisagea la « petite soirée » à laquelle il devait rencontrer le héros du jour avec un état d'esprit à peine moins lugubre que celui du monsieur que l'on vient d'asseoir dans la chaise électrique.

La rencontre entre la Princesse et M. Thibauld fut pire et meilleure que ce qu'il attendait. Meilleure, parce que, après tout, ils ne se dirent pas grand-chose. Pire, parce qu'il lui apparut en quelque manière qu'une certaine parenté d'esprit entre eux rendait les mots inutiles. Ils formaient certainement le couple le plus distingué de l'assistance et comme il se penchait sur sa main, Mrs. Dingle ne peut s'empêcher de murmurer :

— « Comme ils sont loin de nous, ces chers amis, et cependant si différents l'un de l'autre. »

Tommy n'était pas d'accord.

Différents, oui, l'étranger, brun, souple, son bizarre appendice nonchalamment fourré dans sa poche, et la jeune fille aux cheveux noirs, aux yeux bleus. Mais cette différence ne faisait qu'accentuer ce qu'ils avaient en commun — leur démarche, la souplesse de leurs gestes, l'expression dans leurs yeux. Quelque chose de plus profond, même, que la race. Il essaya de démêler cette énigme, puis contemplant les autres invités, il eut un éclair de lucidité. Ce couple était étranger, certes, non seulement étranger à New York, mais à toute l'humanité. C'étaient les hôtes bien élevés venus d'une autre planète.

Tommy passa une soirée assez pénible. Mais il avait l'esprit lent et ce n'est que beaucoup plus tard que ses soupçons insensés prirent corps définitivement.

Il ne faut peut-être pas lui reprocher ce manque de compréhension immédiate. Les semaines qui suivirent le laissèrent dans un complet désespoir. Non que l'attitude de la Princesse à son égard eût changé. Elle était toujours aussi indulgente avec lui. Mais M. Thibauld était toujours là. Il avait la faculté d'apparaître comme par enchantement — il marchait, tout grand qu'il fût, léger comme un papillon. Et Tommy apprit à haïr le frémissement imperceptible du tapis, qui annonçait son arrivée.

Et puis après tout, l'homme était d'un caractère si égal, si infernale-

ment égal ! Il ne se mettait jamais en colère, ne perdait jamais contenance. Il traitait Tommy avec une courtoisie parfaite, et cependant son œil ne perdait jamais son expression moqueuse. Tommy n'y pouvait rien. Et la Princesse se sentait attirée vers cet étranger, peu à peu, irrésistiblement, dans une communion ineffable. Tommy le voyait bien et il se perdait en une haine impuissante.

Il commença à être hanté non seulement par M. Thibauld en chair et en os, mais encore par M. Thibauld en esprit. Il dormait mal et quand il dormait il rêvait de M. Thibauld, qui n'était plus un homme, mais une ombre, un spectre, le fantôme flexible d'un animal qui parlait en montrant de petites dents pointues. Il y avait certainement dans le personnage quelque chose de bizarre — ses manières fuyantes, la force de sa tête, et celle de ses ongles — mais l'esprit fiévreux de Tommy ne parvenait pas à mettre en forme tous ces éléments. Et quand enfin il y réussit, il refusa tout d'abord d'y croire.

Quelques petits incidents le décidèrent enfin contre toute apparence de raison. Il s'était rendu chez Mrs. Dingle, un après-midi d'hiver, espérant trouver la Princesse. Elle était sortie avec sa tante, mais on l'attendait pour le thé, et il se promenait oisivement dans la bibliothèque pour l'attendre. Il allait allumer les lampes car il faisait toujours sombre dans la bibliothèque, même en été, quand il entendit un léger souffle qui lui sembla venir du divan de cuir dans un coin de la pièce. Il s'en approcha doucement et reconnut la silhouette de M. Thibauld, recroquevillé sur le divan, paisiblement endormi.

A ce spectacle, Tommy, excédé, jura à voix basse et il battait en retraite vers la porte, quand cette sensation que nous connaissons tous et que nous détestons, cette sensation qu'on nous regarde dans le dos lui fit tourner la tête. Apparemment M. Thibauld n'avait pas bougé d'un pouce, mais ses yeux étaient grands ouverts. Et ses yeux n'étaient plus des yeux noirs, des yeux d'homme. Ils étaient verts. Tommy aurait pu le jurer — et il aurait pu jurer qu'ils étaient sans fond et qu'ils luisaient dans l'ombre comme deux petites émeraudes. Cela ne dura qu'un instant, car sans penser, Tommy toucha l'interrupteur — et M. Thibauld apparut, semblable à lui-même, bâillant un peu, mais s'excusant courtoisement. Tommy n'en avait pas moins son idée. Et ce qui se produisit quelques jours plus tard ne contribua pas à le rassurer.

Ils parlaient au coin du feu. La haine de Tommy pour M. Thibauld était devenue si intense qu'il recherchait parfois sa compagnie, comme il arrive quelquefois dans ces cas-là. M. Thibault racontait quelque anecdote et Tommy lui en voulait à mort de se rôtir ainsi devant les flammes avec un contentement si évident et de se rengorger au son de sa propre voix.

Puis ils entendirent s'ouvrir la grande porte de la rue. M. Thibauld bondit, et, ce faisant, il accrocha sa chausette à un fil de cuivre du pare-étincelles qui la lui déchira du haut en bas. Les yeux de Tommy se portèrent machinalement sur la déchirure — rien qu'une seconde, mais qui suffit — car M. Thibauld, pour la première fois, perdit complè-

tement son sang-froid. Il cracha un juron dans une langue inconnue, il grimaça affreusement, et mit sa main sur son bas. Puis jetant à Tommy un regard furibond, il bondit presque hors de la chambre et Tommy l'entendit grimper l'escalier en une série de sauts allongés et souples.

Tommy s'effondra sur une chaise, sans que le rire léger de la Princesse que l'on pouvait entendre dans le hall, le fît tressaillir. Il ne voulait pas voir la Princesse. Il ne voulait voir personne. Ce qu'il avait aperçu lorsque M. Thibauld avait déchiré sa chaussette, ce n'était pas une peau humaine. Tommy avait aperçu une sorte de peluche noire, de velours noir. Puis M. Thibauld avait failli s'étrangler de colère. Seigneur ! Le bonhomme porterait-il des bas de velours noir sous ses chaussettes ? Ou alors... ou alors... Tommy prit son front enfiévré entre ses deux mains.

Il se rendit le soir même chez le professeur Tatton et lui posa une série de questions hypothétiques. Mais comme il n'osa pas confier au professeur ses véritables soupçons, les réponses qu'il reçut, non moins hypothétiques, ajoutèrent encore à sa confusion. Puis il pensa à Billy Strange. Billy était un brave garçon. Il était attiré par le bizarre. Billy pourrait peut-être lui venir en aide.

Il ne put le joindre pendant trois jours et ne vécut pas pendant cet intervalle. Finalement, ils dînèrent ensemble chez Billy, et dans sa bibliothèque, aux livres peu communs, Tommy put lui faire part de ses soupçons incohérents. Billy l'écouta, sans dire un mot, jusqu'à ce que Tommy eût terminé. Puis, tirant une bouffée sur sa pipe :

— « Ecoute, mon bon vieux... » protesta-t-il.

— « Oh, je sais, je sais... » dit Tommy, et il leva les mains. « Je sais que je suis fou, inutile d'insister. Mais je te dis que cet homme est un chat. Comment, je n'en sais rien, mais c'est un chat. En tout cas, ce que chacun sait, c'est qu'il a une queue. »

— « Même ainsi, » dit Billy, dans une bouffée de pipe. « Mon cher Tommy, je ne mets pas en doute ce que tu as vu, ou ce que tu crois avoir vu. Mais, malgré tout... » Il secoua la tête.

— « Et les loups-garous et autres créatures de ce genre? » demanda Tommy.

Billy prit un air de doute:

— « Là, » reconnut-il, « je suis forcé de m'incliner. On peut admettre *à la rigueur* un homme à queue et ce qu'on raconte des loups-garous va assez loin, de sorte que... je n'irais pas jusqu'à dire qu'il existe ou qu'il n'existe pas de loups-garous — et je suis disposé à croire pas mal de choses. Mais tout de même, un chat-garou, ou un homme-chat, ou un chat-homme, tout de même, Tommy... »

— « Si tu ne me viens pas en aide, je n'ai plus qu'à me faire enfermer. Pour l'amour du ciel, que faut-il que je fasse? »

— « Voyons un peu, » dit Billy. « Avant tout, tu es prêt à mettre ta main au feu que cet homme est... »

— « Un chat, oui, » dit Tommy en hochant vigoureusement la tête.

— « Bon. Deuxièmement, sans vouloir te blesser, Tommy, tu crains que cette jeune fille dont tu t'es entiché ait en elle un soupçon de... hmm... félinité et ne soit attirée vers lui? »

— « Si seulement je le savais! »

— « Admettons-le un instant. Tu serais toujours épris d'elle? »

— « Je l'épouserais même si elle se transformait en dragon tous les mercredis, » dit Tom avec ferveur.

Billy sourit :

— « Hmm, » dit-il, « alors il est évident qu'il faut se débarrasser de M. Thibauld. Laisse-moi réfléchir. »

Il fuma au moins deux pipes sans mot dire. Tommy était sur des charbons ardents. Finalement Billy éclata de rire.

— « Il n'y a pas de quoi rire, » dit Tommy, amèrement.

— « Non, Tommy. Mais je pense à un tour — quelque chose de si absurde que... Enfin, s'il est... ce que tu crois qu'il est... cela *pourrait* prendre. »

Et s'approchant de la bibliothèque, il en tira un livre.

— « Si tu crois me calmer en me lisant un conte à dormir debout... »

— « Une minute, Tommy, écoute plutôt, si tu veux être vraiment débarrassé de ton ami félin. »

— « Qu'est-ce que c'est? »

— « Le livre d'Agnès Repplier sur les Chats. Ecoute :

» On connaît aussi une version scandinave de l'histoire fameuse racontée par Walter Scott à Washington Irving et par Charles Nodier à Gérard de Nerval, histoire que, sous une forme ou sous une autre, nous retrouvons dans le folklore de chaque pays. — Attention, là, Tommy. — On raconte qu'un voyageur aperçut dans une abbaye en ruine une procession de chats qui portaient en terre un petit cercueil orné d'une couronne. Rempli d'effroi, le voyageur s'enfuit. Quand il fut arrivé à la ville, il ne put s'empêcher de raconter à un ami l'étrange scène à laquelle il avait assisté. A peine avait-il achevé son histoire que le chat de son ami qui sommeillait tranquillement au coin du feu bondit sur ses pattes en criant : « Alors, je suis le Roi des Chats! » Et en un clin d'œil, il disparut dans la cheminée.

» Qu'en dis-tu? » conclut Billy, en fermant le livre.

— « Bon Dieu, » dit Tommy les yeux écarquillés. « Bon Dieu! Tu crois qu'il y a un espoir? »

— « Je crois que nous sommes aussi fous l'un que l'autre. Mais si tu veux essayer... »

— « Essayer! Je vais lui jeter ça à la tête la prochaine fois que je le verrai. Mais écoute, où vais-je trouver une abbaye en ruine? »

— « Donne-toi un peu de mal! Prends Central Park par exemple, n'importe quoi. Raconte-lui comme si cela t'était arrivé à toi-même la procession funèbre et tout le bazar. Tu arroses le tout de considérations générales, du genre : « Curieux, tout de même, comme la vie copie parfois le roman. Tenez, hier, par exemple... »

— « Curieux toute de même comme la vie copie parfois le roman... » répéta docilement Tommy... « tenez, hier, par exemple... »

— « Je flânais dans Central Park quand j'ai aperçu un étrange spectacle... »

— « Je flânais dans... Eh, donne-moi ce bouquin, » dit Tommy, « je veux apprendre le reste par cœur. »

***

Le dîner d'adieu de Mrs. Dingle au célèbre M. Thibauld, à l'occasion de son départ pour la Californie, était attendu avec curiosité. Tout le monde y serait, y compris la Princesse Vivrakanarda et de plus Mrs. Dingle, avec son habitude du monde, avait fait courir le bruit qu'au dîner on apprendrait une nouvelle qui aurait un certain retentissement dans la bonne société. Pour une fois tout le monde arriva à l'heure, sauf Tommy. Il était là au moins un quart d'heure trop tôt, car il voulait avoir avec sa tante un entretien particulier. Malheureusement, à peine avait-il enlevé son manteau, que sa tante déversait dans son oreille un flot de nouvelles avec une volubilité telle qu'il n'y compris rien.

— « Pas un mot à personne, » dit-elle enfin rayonnante. « La bombe éclatera avec la salade, je pense. Personne ne fait attention à la salade... »

— « Mais quoi donc? » demanda Tommy éberlué.

— « La Princesse, mon petit, la Princesse et M. Thibauld, ils se sont fiancés cet après-midi, les pauvres chéris ! N'est-ce pas *merveilleux ?* »

— « Ouais, » dit Tommy, et comme un aveugle, il se dirigea vers la porte. Sa tante le retint.

— « Pas par là, mon cher. Pas dans la bibliothèque. Tu les féliciteras plus tard. Laisse-les un moment l'un à l'autre... »

Et elle se retourna pour donner ses ordres au maître d'hôtel, laissant Tommy foudroyé.

Mais une seconde plus tard, il redressait la tête. Il n'était pas encore battu.

— « Curieux, tout de même, comme la vie copie parfois le roman... » répétait-il mécaniquement, et ce faisant, il frappait à la porte de la bibliothèque.

Mrs. Dingle s'était trompée comme d'habitude. La Princesse et M. Thibauld n'étaient pas dans la bibliothèque. Ils étaient dans la serre et Tommy les découvrit comme il ouvrait sans y penser la porte de verre qui y conduisait.

Il ne voulut pas les voir et une seconde plus tard il était parti. Mais cet instant avait suffi.

Thibauld était assis. Elle était allongée sur une couverture à ses pieds. Il caressait doucement, il flattait sa chevelure brune. On eût dit un chat noir et une chatte siamoise. Tommy ne pouvait voir son visage. Mais il aperçut celui de Thibauld et il entendit.

Ils ne parlaient pas. Mais ils faisaient entendre un son. Un bruit satisfait et grave, le murmure d'abeilles géantes dans un tronc d'arbre mort, un bourdon, musical, profond, qui venait des lèvres de M. Thibauld et auquel elle répondait. Ils ronronnaient, tout simplement.

Tommy se retrouva au salon, secouant énergiquement les mains de Mrs. Culverin qui ne lui avait, dit-elle, jamais trouvé aussi mauvaise mine.

Au dîner, les deux premiers services défilèrent devant Tommy comme dans un rêve, mais la cave de Mrs. Dingle était assez remarquable, et c'est au rôti qu'il commença à se ressaisir. Sa décision était prise.

Pendant un bon moment, il essaya désespérément de s'insinuer dans la conversation, mais Mrs. Dingle parlait et l'ange Gabriel lui-même n'aurait pu l'interrompre.

— « A propos, » déclara Tommy d'une voix forte et sans avoir la moindre idée de quoi l'on parlait, « à propos... »

— « Comme je vous le disais... » enchaîna le professeur Tatton.

Mais Tommy n'allait pas s'arrêter en chemin.

— « A propos, » répéta-t-il d'un ton si ferme et si étrange, que Mrs. Culverin sursauta et qu'un « chut » général fit le tour de la table. « Curieux tout de même comme la vie copie parfois le roman? » Et le voilà parti. Sa voix s'éleva d'un ton :

« Tenez, hier, je flânais... » et mot pour mot, il répéta sa leçon.

Il pouvait voir les yeux brillants de Thibauld fixés sur lui, comme il décrivait l'enterrement. Il pouvait voir la Princesse, rigide.

Il n'aurait pu dire à quoi il s'était attendu lorsqu'il eut terminé : en tout cas pas à ce silence ennuyé, général, qu'interrompit la voix acide de Mrs. Dingle :

— « Eh bien, Tommy, et alors...? »

Il se tassa dans son fauteuil, écœuré. Il était idiot et son dernier atout était sans valeur. Il entendit à peine sa tante déclarer :

— « Mes amis... » et il comprit qu'elle allait prononcer l'arrêt fatal.

A ce moment M. Thibauld prit la parole :

— « Une seconde, je vous en supplie, Mrs. Dingle, » dit-il avec une politesse infinie, et elle se tut. Il se tourna vers Tommy :

— « Vous êtes... certain, Brooks, je suppose, de ce que vous avez vu hier après-midi? » demanda-t-il d'un légèrement ironique.

— « Absolument, » dit Tom d'un ton maussade. « Croyez-vous que j'irais... »

— « Oh ! non, non, non. » M. Thibauld écarta d'un geste cette supposition. « Mais c'est une histoire si intéressante. On n'est jamais trop sûr des détails. Et naturellement vous êtes *sûr... tout à fait sûr...* que la couronne que vous décrivez se trouvait sur le cercueil? »

— « Positivement, » dit Tom étonné, « mais... »

— « Mais alors, je suis le Roi des Chats ! » hurla M. Thibauld d'une voix formidable. Et comme il disait ces mots, les lumières vacillèrent, on entendit une sorte d'explosion étouffée qui semblait venir du salon

de musique. Un éclair aveuglant et douloureux illumina la salle qui fut aussitôt remplie de fumée, lourde, âcre.

— « Ces photographes sont *insupportables,* » se plaignit mélodieusement Mrs. Dingle. « Je leur avait pourtant dit de ne pas brûler leur magnésium avant la fin du dîner. Et ils m'ont prise juste comme je tournais la salade. »

Quelqu'un frisonna. Quelqu'un toussota, la fumée se dissipait lentement et les taches vertes et noires qui dansaient devant les yeux de Tommy disparurent.

Les invités regardaient tous, clignotants des yeux comme des hommes que la lumière du soleil aveugle au sortir d'une cave. Leurs yeux étaient encore douloureux et Tommy distinguait à peine les personnes qui étaient assises en face de lui.

Mrs. Dingle, avec son aisance habituelle, reprit possession de son auditoire éberlué. Elle se leva, son verre à la main.

— « Et maintenant, mes chers amis, » dit-elle d'une voix claire, « j'ai le grand bonheur de vous faire part... »

Puis elle se tut, bouche bée, une expression d'horreur incrédule sur ses traits. Son verre, tenu d'une main incertaine, répandit sur la nappe quelques gouttes d'ambre. En parlant elle s'était tournée vers la place de M. Thibauld... et M. Thibauld avait disparu.

*
* *

Les uns disent avoir vu une sorte d'éclair s'engouffrer dans le cheminée. Les autres, qu'un chat géant bondit par la fenêtre sans casser la glace. Le Professeur Tatton incline pour une mystérieuse désintégration atomique dont la chaise de M. Thibauld aurait été le théâtre. Le maître d'hôtel, un homme bien pensant, est d'avis que le Diable lui-même est venu le chercher ; et Mrs. Dingle hésite entre la sorcellerie et la malicieuse dématérialisation d'un ectoplasme dans le mauvais plan cosmique. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre. Dans l'instant d'obscurcissement artificiel qui suivit l'explosion, M. Thibauld, le grand chef d'orchestre, queue comprise, avait disparu de cette planète.

Mrs. Culverin jure que c'était un escroc international et qu'elle était sur le point de le démasquer lorsqu'il s'échappa à la faveur d'un rideau de fumée ; mais aucun des convives ne la croit. Aucune explication n'est satisfaisante. Tommy a bien la sienne et il ne peut plus croiser un chat sans ressentir un petit frisson.

Mrs. Tommy partage l'attitude de son mari en ce qui concerne les chats. Son prénom est Gretchen. C'est une Woolwine de Chicago. Tommy lui a tout raconté et si elle garde quelques doutes, elle est bien certaine en tout cas que l'héroïne de l'histoire était une *véritable chatte.* L'aventure eût été plus romanesque si Tommy avait réussi à conquérir enfin le cœur de sa Princesse. Malheureusement elle ne serait plus vraie. Car la Princesse Vivrakanarda n'est plus des nôtres. Ses nerfs secoués

par le dénouement spectaculaire du dîner de Mrs. Dingle réclamèrent la détente d'un voyage sur mer. Et depuis, on ne l'a jamais revue en Amérique.

Naturellement, on raconte sur elle des tas d'histoires. On la dit cloîtrée dans un couvent siamois ou bien danseuse masquée au *Jardin de ma sœur*. On dit qu'elle a été assassinée en Patagonie, qu'elle est mariée à Trébizonde. Mais aucune de ces légendes n'a jamais été confirmée par les faits. Je crois que Tommy, au fond de son cœur, est convaincu que la croisière en mer n'était qu'un prétexte et que, par quelque moyen inédit, elle a réussi à rejoindre le formidable M. Thibauld, que ce soit dans ce monde ou dans l'autre. Il est convaincu que dans quelque cité en ruine, dans quelque palais souterrain, ils règnent ensemble à présent, Roi et Reine de ce mystérieux Royaume des Chats. Mais, naturellement, cette histoire ne tient pas debout.

(*Traduit par Pierre Javet.*)

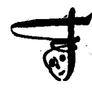


Les altruistes

(*The altruists*)

par IDRIS SEABRIGHT

Vous avez lu le mois dernier « La crevasse dans la lune », « *féerie d'anticipation* » *dans la veine poétique d'Idris Seabright. Voici cette fois, dans sa veine « cruelle » — et toujours avec la même verve insolite — une histoire qui peut servir de pendant à une autre signée d'elle :* « Le dieu a soif » (*n°* 28). *Il est à espérer que les futurs explorateurs de l'espace interstellaire concevront aussi pleinement que miss Seabright le fait qu'une civilisation étrangère à l'homme puisse être sujette, de sa part, à de totales erreurs d'interprétation (comme Sheckley de son côté nous l'avait montré, le mois dernier aussi, avec* « Les monstres »).



AFIN de donner le maximum de renseignements sous un minimum de volume, le *Guide des systèmes planétaires des hautes latitudes galactiques* est imprimé sur preemtex arachnéen et son texte se compose presque exclusivement de signes conventionnels. Malgré cela, il occupe trois gros tomes. La planète Skös a droit à une demi-ligne dans le second de ceux-ci.

Malcom Knight lisait pour la dixième fois les éléments concernant Skös, fronçant les sourcils sous l'effort que lui demandait la traduction des séries de symboles ardus. « Skös, » lut-il, « unique satellite d'une étoile double à longue période d'occultation, composantes rouge et blanc bleuté. (Pour plus de détails sur l'astre principal, voir l'article approprié au Tome III.) Masse 9/10 de la Terre, rayon 11/10. Air respirable, eau potable. Climat doux, uniforme, égal. Trois continents. Habitée par une race non humanoïde, les slurbs, extrêmement bienveillants et hospitaliers. Planète normalement interdite : atterrissage sur autorisation seulement. Coordonnées... »

Malcom referma doucement le livre. Il sourit, découvrant une rangée de longues dents blanches. La mention « planète normalement interdite » signifiait simplement que les autorités craignaient que les slurbs « extrêmement bienveillants et hospitaliers » n'eussent à souffrir de leurs contacts occasionnels avec les humains. Les interdictions ne s'appliquaient jamais aux atterrissages forcés, comme allait l'être le sien.

Il avait eu des renseignements sur Skös, par accident, deux ans auparavant. Un de ses camarades de mess, Charley Crane, y était allé avec une équipe de reconnaissance de la vieille *Euphrosyne* et l'endroit lui

avait fait la plus vive impression. Il avait moins vanté les beautés de la planète — bien qu'à l'entendre, ce fût un paradis terrestre — que le caractère des slurbs.

— « Ce sont les créatures les plus aimables, les plus obligeantes, les plus hospitalières qu'il soit possible d'imaginer, » avait-il dit. « On dirait qu'ils sont véritablement emballés s'ils peuvent faire quoi que ce soit pour vous. Ma parole, s'ils avaient eu des femmes que nous ayons désirées — ils n'en avaient pas, naturellement, et personne ne sait comment ils se reproduisent — ils nous les auraient offertes, et de bon cœur. »

— « Hum, » avait fait Malcom.

— « Mais, cela mis à part, ils nous apportaient des fruits, des noix et de la viande. Les fruits étaient délicieux. Les slurbs étaient aux petits soins pour nous. Ils lavaient et raccommodaient nos vêtements du mieux qu'ils pouvaient. Ils nettoyaient nos chaussures. Ils nous faisaient chauffer de l'eau pour notre bain et ils nous auraient baignés par-dessus le marché si nous les avions laissés faire. Tout ce que nous leur commandions, ils l'exécutaient. »

— « Comment leur faisiez-vous savoir ce que vous vouliez? » avait demandé Malcom.

— « Oh ! par télépathie. On prononçait les mots, assez lentement, et ils saisissaient l'idée. A la fin de notre séjour, ils parlaient un peu eux-mêmes.

— « Tout ça m'a l'air assez plaisant, » avait dit prudemment Malcom.

— « Ça l'a été. Pendant la première semaine. Même maintenant, j'aime à me rappeler cette première semaine. Après... je ne sais pas, mais on finit par en avoir assez. »

— « Pourquoi? » avait questionné Malcom avec intérêt.

— « C'est difficile à expliquer. Mais de savoir que quelqu'un se coucherait à vos pieds et accepterait de mourir si vous deviez en éprouver le moindre plaisir, à la longue, ça vous le fait prendre en grippe. Parce que ce n'est pas normal. Ça vous donne envie de l'attraper et de le réduire en miettes.

» Je ne sais pas si tu comprends ça, Malcom. Peut-être que non. J'ai toujours pensé que tu avais une conception plus nette que les autres des rôles respectifs du Dictateur et de l'Esclave. »

— « Peu importe, » avait dit Malcom.

*
* *

Et maintenant il était là, à quelque quinze cents kilomètres au-dessus des couches supérieures de l'atmosphère de Skös, s'apprêtant à atterrir. Les paroles de Crane avaient éveillé en lui un désir ardent, ou tout au moins l'avaient rendu conscient d'un désir qu'il avait auparavant pressenti vaguement. Il lui semblait que les slurbs pourraient lui offrir une chose qu'il avait cherchée toute sa vie.

L'altruisme. Car, lorsqu'on réfléchissait bien, personne ne se montrait altruiste. Parents, éducateurs, patrons, officiers, camarades de chambrée... tous voulaient quelque chose de vous. Quiconque en ce monde faisait preuve de gentillesse à votre égard voulait être payé de retour.

Même les femmes. Elles disaient qu'elles vous aimaient, mais elles voulaient quelque chose en échange. Si ce n'étaient pas des cadeaux et des sorties — et c'était presque toujours cela — elles voulaient tout au moins de bons moments pour elles-mêmes. Dans des circonstances où une femme comme il faut aurait dû se suffire de vous voir heureux, elles voulaient être heureuses, elles aussi. Parfois elles se plaignaient. C'était rebutant. Rien d'étonnant à ce qu'il se souciât assez peu des femmes.

Mais si Charley avait dit la vérité, avec les slurbs, il allait en être autrement. Pendant les quinze jours environ avant l'arrivée de l'astronef de secours, il allait se payer de véritables vacances. Des vacances qui lui feraient oublier l'égoïsme des humains.

La petite fusée monoplace amorçait une lente descente en spirale. Malcom prit une grille universelle de coordonnées et se mit à la faire jouer sur l'écran au-dessus des masses continentales de Skös. Il ne pensait pas que son atterrissage dût lui valoir des ennuis ; il avait toute confiance en son plan. A bord de son astronef, le *Tyché,* il avait la réputation d'un navigateur sûr et bien équilibré, le seul reproche qu'on pût lui faire touchant sa conception un peu rigide de la discipline. D'autre part, le monoplace qu'il pilotait actuellement était de construction économique. Chacun savait que son blindage de protection contre les météorites était loin d'être parfait. Pour ces deux raisons, on ne mettrait pas en doute son rapport faisant état d'une météorite à vitesse considérable qui aurait percé inopinément l'imperviskin, risquant de provoquer la fuite de sa réserve d'air et le contraignant ainsi à se poser sur la planète. L'enquête sur l'appareil endommagé promettait d'être une simple formalité.

Oui, il n'aurait aucun mal à se justifier. Sa tâche dans le monoplace — le calcul des orbites d'astéroïdes dans le système auquel appartenait Skös — rendait ses explications plausibles. Le programme d'étude des astéroïdes avait été lancé plus pour des raisons de discipline — pour donner de l'occupation aux aspirants — que parce qu'il offrait un intérêt vital immédiat. Ses compagnons de promotion le féliciteraient de n'avoir pas été tué quand la météorite avait perforé l'imperviskin. Il allait se payer deux bonnes petites semaines de vacances aux frais du contribuable.

Il jeta un coup d'œil à son tableau de bord et vit que, selon le manomètre, la pression d'air dans la cabine diminuait rapidement. Il ferait bien de se presser. Il ne tenait pas à s'exposer à un danger réel en mettant son plan à exécution. Il lança le monoplace en une spirale plus accentuée.

*
* *

Quand il atteignit le village slurb, Malcom était essoufflé et irritable. Il avait repéré le village d'en haut, mais il n'avait pas osé atterrir trop près. Il craignait que les avantages évidents d'une telle proximité n'eussent rendu difficilement acceptable sa description d'une situation dangereuse exigeant un atterrissage précipité. Il avait donc déclenché le signaleur automatique — l'astronef de secours devrait arriver, selon ses calculs, d'ici douze à quatorze jours au plus tôt — et s'était mis en route à travers la nature en direction du village. Le terrain, dégagé et semblable à un parc, était néanmoins parsemé de fourrés d'une variété d'arbustes au tronc et aux feuilles pourvus d'épines acérées. Malcom avait le choix entre se frayer un chemin avec peine à travers les fourrés ou faire d'interminables détours. Il avait préféré les détours mais, pour atteindre le village, distant de huit kilomètres à vol d'oiseau, il avait dû en parcourir plus de vingt. Le soleil double, rouge et blanc, était haut dans le ciel.

Il s'arrêta et contempla le village en silence. Le spectacle n'avait rien d'imposant : quelques huttes étaient groupées là en arc de cercle, autour d'une source qui suintait lentement. La source passait sur un lit d'argile qui faisait place, un peu plus loin, à une vaste étendue marécageuse. On distinguait des protubérances qui avaient l'air de rochers immergés dans la boue. Le village était entouré d'une clôture faite des mêmes arbustes épineux qu'il avait déjà rencontrés et présentant une ouverture sur un des côtés.

Malcom restait silencieux. Il pensait une fois de plus qu'une planète de mêmes caractéristiques que la Terre offrait généralement avec celle-ci une frappante ressemblance. N'eût été le double soleil dans le ciel, il aurait pu se croire sur la Terre, dans la zone tempérée, par une agréable journée de début d'automne.

Il mit ses mains en porte-voix, respira profondément et hurla :

— « Holà ! Là-dedans ! Sortez un peu ! Allons, en vitesse ! »

Quelque chose remua à l'intérieur d'une hutte et un slurb apparut.

La première réaction de Malcom fut de s'étonner que le *Guide* eût pu qualifier les slurbs de « non humanoïdes ». La seconde fut une sorte de haut-le-cœur quand il comprit ce que signifiaient exactement ces deux mots.

Le slurb avait deux bras, deux jambes et une tête. Mais un lézard n'est pas fait autrement, et un lézard n'est pas une créature humaine. Il se tenait debout. Mais une marmotte en fait autant, à l'occasion. Il avait deux yeux sur le devant de la tête, en sorte que sa vision devait être binoculaire. Mais le slurb n'était pas un être humain ; il n'était même pas humanoïde.

Peut-être était-ce l'effet de la corpulence du slurb, laquelle était énorme. Cette créature était pratiquement aussi large que haute. Peut-être était-ce parce qu'elle possédait une série de jointures supplémentaires tout autour de l'épaule et le long des bras, ce qui lui permettait de faire mouvoir ceux-ci avec l'apparente flexibilité de serpents. Peut-

être était-ce la couleur de ses téguments lisses, qui était d'un blanc sale. Peut-être... De toute façon, le slurb était non humanoïde.

Malcom prit une longue inspiration qui le fit frissonner. Il ressentait un dégoût qui comportait une leçon morale. Sa colère se porta un moment sur Charley Crane — Charley, qui lui avait dit que les slurbs étaient de drôles de créatures, mais qu'on s'y habituait vite — puis elle se fixa fermement sur le slurb. Il tira son foudroyeur de son étui. Était-ce pour cela qu'il avait démoli son monoplace, risqué une enquête et peut-être la prison? Mieux valait attendre cependant... s'il faisait usage de son arme, il pourrait lui en coûter cher. Skös était une planète normalement interdite, après tout. Il allait laisser sa chance au slurb.

— « Va me chercher à manger, » dit-il d'une voix forte, en détachant bien les syllabes. « Fais vite. Et ensuite fais-moi chauffer de l'eau pour un bain. »

Le slurb restait immobile. Malcom caressa de ses doigts la détente de son foudroyeur. Un instant, le sort du naturel de la planète — bien que celui-ci fût loin de s'en douter — resta indécis. Puis le slurb joignit ses mains derrière ses omoplates. Il courba son corps en arrière en un mouvement qui semblait pouvoir être interprété comme une révérence, puis il fit demi-tour avec une surprenante rapidité et rentra dans sa cabane. Il en ressortit presque aussitôt, les mains chargées de fruits violacés.

*
* *

Malcom trouva fort agréables les quelques jours qui suivirent. Charley avait eu raison : on s'habituait vite à l'apparence insolite des slurbs. Ils n'étaient pas plus inquiétants que ne l'aurait été une troupe de robots à l'aspect bizarre. Mais le plaisir, la satisfaction, que lui procurait leur constante sollicitude, ne pouvaient aucunement être comparés à ce qu'aurait pu offrir n'importe quel robot imaginable. C'était — il ne trouvait pas d'autre mot — c'était épatant.

Ils lui construisirent une hutte, plus grande et plus confortable qu'aucune des leurs. Ils lui firent un lit de feuilles et de rameaux duveteux coupés dans la forêt. Et ils lui apportaient des fruits délicieux et des viandes étranges, mais succulentes. (Leur cuisine était excellente.)

Ils le baignaient, ils le rasaient même avec un soin délicat. Mais ce n'était pas tant leurs attentions par elles-mêmes, quelque plaisir qu'elles pussent lui procurer, c'était l'esprit dans lequel les slurbs offraient leurs services qui le comblait d'aise. Ils semblaient ne vivre que pour être agréables à Malcom Knight.

Malcom se sentait comme un homme qui, mourant de soif, s'est abreuvé à loisir et se laisse ensuite flotter avec délices dans le liquide doux et frais.

Ainsi en fut-il durant quatre jours. Le cinquième, un sentiment plus complexe s'éveilla en lui.

Charley Crane avait fini par être écœuré de la complaisance des

slurbs ; ce que Malcom ressentait, ce n'était pas du dégoût, mais une curiosité sadique.

Jusqu'où iraient-ils? Est-ce que cela leur ferait encore plaisir, se sacrifieraient-ils encore, si ce qu'on leur demandait était douloureux? Quelque chose le retint de leur faire subir les pires sévices. Peut-être était-ce la crainte de mettre un terme à une chose excellente, peut-être était-ce de savoir que si les slurbs étaient estropiés ou portaient des marques apparentes de coups quand l'appareil de secours arriverait, il pourrait avoir à répondre de ces violences. Mais, le sixième jour, il inventa le Jeu.

Celui-ci commença assez innocemment. Il faisait aligner les slurbs — ils étaient vingt-et-un en tout, que rien, à ses yeux, ne distinguait les uns des autres — et il leur lançait des mottes de boue. Au bout d'une heure, c'était avec des quartiers de rocs qu'il les bombardait de toute sa force.

Il élabora un barême de points. S'il touchait le slurb à la figure, il comptait dix points. S'il le touchait à la poitrine, il en comptait trois. S'il le touchait au genou (pour une raison quelconque, ils étaient très sensibles des genoux), il comptait quinze points. S'il ne réussissait pas à l'atteindre, le slurb devait se passer de dîner. Il essayait sans cesse d'améliorer son record.

Les slurbs n'esquivaient pas les projectiles et ne protestaient pas. Parfois, quand il parvenait à les frapper d'un coup retentissant en plein sur un genou, ils faisaient une légère grimace de douleur. Il découvrit que, si on lançait une pierre sur un slurb à l'aide du foudroyeur réglé pour une décharge minimum, la grimace était beaucoup plus prononcée.

Il commença à faire des projets. N'y avait-il pas des gens, des gens ayant de la fortune, pour qui les slurbs seraient une source inépuisable d'amusement? Il pensait qu'il en existait. Il devait quitter le service de patrouille l'année prochaine ; s'il pouvait s'arranger pour disposer d'un appareil interplanétaire civil... Et ce n'était pas comme si les slurbs devaient voir un inconvénient à être vendus à des gens riches. Au contraire, cela leur *plairait*.

Le dixième jour, il dormit jusque tard dans la matinée. Le ciel semblait sombre, tendu de deuil ; il ne filtrait qu'une faible lumière par la porte de sa hutte.

Il bâilla et s'étira, se tournant voluptueusement sur sa couche moelleuse. Ses projets concernant les slurbs avaient pris forme ; d'ici un an, deux ans au plus, il serait de retour avec un astronef commercial et il en emmènerait un chargement. Il y aurait des difficultés, assurément. L'opération serait délicate à mener d'un bout à l'autre. Mais l'idée d'avoir toute une cargaison de slurbs à vendre avait développé en lui un goût surprenant pour les affaires. Il était certain de pouvoir surmonter les difficultés. Il s'agissait simplement de savoir qui soudoyer.

Il se tourna sur le côté, se demandant s'il devait essayer de dormir encore un peu. Non, il avait dormi son content. Quel dommage qu'il n'eût plus que quelques jours à passer avec les slurbs ! Mais il avait le

temps d'imaginer des quantités de variantes du Jeu pendant ces jours-là.

Pour l'instant, il commençait à avoir faim. Il allait commander son petit déjeuner. Sans bouger de son lit, il se mit à hurler :

— « Le déjeuner ! L'eau pour le bain ! Dépêchons ! »

Les secondes passèrent. Rien ne vint.

La surprise le fit lever. Il cria encore une fois :

— « Le déjeuner ! Bon Dieu ! Grouillez-vous ! »

Il n'obtint pas davantage de résultat. Bouffant de rage — il saurait bien les avoir au tournant, quand ils joueraient au Jeu — il enfila son pantalon et ses chaussures et sortit.

La première chose qui le frappa fut que le jour était étonnamment sombre. Involontairemment, il regarda le ciel. Les soleils étaient déjà haut, mais on ne voyait que la moitié environ du disque du soleil blanc. L'autre astre, plus gros, d'un rouge sombre, le masquait.

Une éclipse, se dit-il. Bon, il penserait à cela plus tard. En attendant, où étaient ces sacrés cochons de slurbs?

Il regarda dans une hutte, puis dans une autre et une autre encore. Pas de slurbs. Il les aperçut finalement, accroupis, formant un double carré symétrique de part et d'autre de la source. Ils disparaissaient presque complètement sous la couche de boue dont ils s'étaient enduits de la tête aux pieds. Un slurb était assis au milieu, presque sur l'orifice d'où sortait l'eau.

Essayaient-ils de se dissimuler à ses regards? Et de cette façon stupide?

— « Debout ! » cria-t-il furieux. « Au travail ! »

Le slurb qui était au centre leva la tête pour le regarder. Ses yeux étaient vitreux et Malcom n'aurait pu dire s'ils le voyaient ou non. Puis sa tête retomba sur sa poitrine.

Malcom appliqua au slurb le plus proche de lui un violent coup de pied. Il entendit le bruit retentissant que fit sa semelle venant en contact avec les côtes du slurb. La créature roula sous le choc, puis chercha à reprendre sa position en rampant centimètre par centimètre. Elle n'eut pas d'autre réaction.

Malcom serra les doigts sur son foudroyeur. Est-ce qu'une secousse ou deux à décharge moyenne les tirerait de leur léthargie? Mais il ne restait que peu de « jus » dans l'arme maintenant et il frémit en pensant à ce qu'il ferait si elle ne fonctionnait pas.

Finalement il regagna sa hutte. Il avait faim et il était en colère et assez inquiet. L'inertie subite des slurbs semblait contraire aux lois de la nature. Et le jour devenait de plus en plus sombre.

Il s'assit un instant sur son lit, jurant et faisant craquer ses phalanges. Puis il alla fouiller les huttes. Il parvint à rassembler un déjeuner passable composé de fruits un peu blets. Il n'avait aucune idée de l'endroit où les slurbs s'approvisionnaient en fruits. Combien de temps resteraient-ils ainsi?

Vers midi il entendit un bruit dehors. Il alla à l'entrée de sa hutte et scruta les alentours avec espoir. La troupe des vingt-et-un slurbs au

complet venait vers lui ; ils étaient recouverts d'une couche de boue si épaisse qu'on ne pouvait distinguer les détails de leur corps. Malcom écarquilla les yeux dans le jour crépusculaire et vit qu'ils portaient dans chaque main de grosses branches de l'arbre épineux.

Ils s'arrêtèrent devant sa hutte. Il y eut une seconde de silence. Puis le slurb qui menait la troupe dit, d'une voix étrangement humaine :

— « Sortez de là ! »

La surprise de Malcom fut telle, quand il entendit la créature s'adresser à lui par la parole — auparavant, ils n'avaient jamais fait autre chose que correspondre entre eux par des gazouillements et de petits cris — que la signification des mots lui échappa tout d'abord. Puis il fit un sourire grimaçant. Sortir? Quand ils brandissaient ces saletés de branches? Est-ce qu'ils le croyaient bête à ce point?

— « Sortez ! » répéta le slurb.

Aux oreilles de Malcom, ces paroles étaient lourdes de menaces. Sans hésitation, il amena le cadran de son foudroyeur sur la décharge maxima et fit feu sur le meneur de la bande. C'était de la légitime défense ; ils nourrissaient de toute évidence des intentions homicides. Peut-être le Jeu d'hier avait-il été un peu trop rude.

Le slurb s'écroula. Il agita les jambes et se tortilla un instant, puis il ne bougea plus. Il devait être mort.

Cela leur servirait de leçon. Ils n'avaient aucun moyen de savoir qu'il ne restait plus qu'une réserve infime d'explosif dans son foudroyeur. Ils y regarderaient à deux fois avant de lui intimer l'ordre de sortir.

Il se retira dans sa hutte. Il n'était pas si effrayé qu'il aurait pu l'être : l'incident avait quelque chose d'irréel, d'aussi indistinct qu'un rêve. Il se reprenait même à espérer. Peut-être que maintenant qu'il avait montré aux slurbs qui était le maître, ils redeviendraient ce qu'ils étaient normalement.

Il fut tiré de son optimisme par un craquement derrière lui. Il se retourna sous l'effet d'une terreur instinctive et soudaine. Mon Dieu ! Ces démons ! Ils avaient mis le feu à la hutte.

Quel que fût le traitement qu'ils étaient décidés à lui faire subir, ce ne pouvait être rien de pire que le feu. Dans l'obscurité épaisse, il vit qu'ils s'étaient éloignés de l'ouverture. La hutte était pleine de fumée et la chaleur n'y était plus tenable. Le toit commençait à brûler. Sans égard pour sa dignité, Malcom franchit l'ouverture d'un bond.

Les slurbs l'entourèrent. A la lueur de son abri en flammes, leurs figures étaient impassibles et leurs yeux vitreux. Ils se mirent à le piquer et à le frapper avec les branches garnies d'épines. Malcom n'avait toujours que son pantalon et ses chaussures.

— « Avancez ! » dit un des slurbs.

Malcom obéit.

Continuant de le stimuler ainsi, ils le firent avancer vers l'ouverture ménagée dans la haie qui entourait le village. Etait-ce tout ce qu'ils avaient l'intention de faire, le chasser ? Malgré les douloureuses lacéra-

tions que supportaient ses flancs et son dos, Malcom se serait presque mis à rire de soulagement. Quand ils l'eurent amené à la brèche et qu'ils le piquèrent tous ensemble du bout de leurs branches, il la franchit presque avec empressement.

Ils ne le poursuivirent pas. Quand il eut fait quelques mètres, il se retourna. Les slurbs étaient parfaitement visibles, se détachant dans la lueur de la hutte en feu. Ils s'affairaient à boucher la brèche de la clôture avec des branches épineuses qu'ils attachaient ensemble avec des lianes.

La possibilité de se venger lui vint à l'esprit. Il caressa l'idée de mettre le feu à leur satanée clôture. Mais alors ils se lanceraient à sa poursuite et cette fois... Non, il avait de la chance qu'ils se soient contentés de le mettre dehors.

Cela ne l'empêchait pas d'être dans une situation déplaisante. Il ne pouvait rien assommer de plus volumineux qu'une fouine avec la charge qui restait dans son foudroyeur ; il n'avait pas d'abri et pas de nourriture immédiatement en vue. Il n'avait même pas de chemise sur lui. Il éprouva soudain une colère terrible envers Charley Crane qui l'avait si grossièrement induit en erreur sur le caractère des slurbs. Quand l'astronef de secours serait là, il verrait ce qu'il pourrait faire pour qu'une expédition punitive soit organisée contre eux. Il n'aurait qu'à altérer légèrement la vérité.

Quand l'astronef de secours... Oh ! *Oh!* Il se rendit soudain compte que sa situation était bien pis que déplaisante. Il avait laissé un message dans le signaleur automatique, disant qu'il s'était réfugié dans le village slurb le plus proche. Les sauveteurs iraient d'abord l'y chercher. Et quand ils découvriraient qu'il n'y était pas...

Il n'y avait qu'une chose à faire : retourner au signaleur. Et attendre patiemment là-bas jusqu'à l'arrivée des secours.

C'était la seule solution. Mais comment diable trouverait-il le signaleur dans l'obscurité ?

Un moment, Malcom sentit le désespoir le gagner. Puis son visage s'éclaira. Trouver le signaleur n'était pas, après tout, la seule chose qu'il pût faire. S'il s'enfonçait un peu plus dans la nature — il ne tenait pas à rester trop près du village, de crainte que les slurbs ne se décident à lui faire un mauvais sort cette fois-ci — s'il s'enfonçait un peu plus loin, donc, il pourrait faire un feu pour signaler sa présence. Rien ne pressait pour le moment, puisque l'astronef ne pouvait pas être là avant deux jours. Et puis, les slurbs pourraient revenir à de meilleurs sentiments d'ici-là. Sinon, son feu serait nettement visible à haute altitude.

Il reprenait confiance. Il se mit à sifffoter tout en s'éloignant du village. Si seulement il n'y avait pas cette maudite obscurité ! La lueur du soleil rougeoyant n'éclairait pas les objets ; elle les faisait palpiter dans une brume épaisse et déprimante.

Il décida de camper. Parfois il pleuvait la nuit et il eût été absurde de se faire tremper sans nécessité. Il allait faire un petit feu qui le réchaufferait et le réconforterait. Et il devait pouvoir trouver assez de

fruits du genre de ceux que les slurbs lui avaient apportés pour lui permettre de ne pas mourir d'inanition.

Il s'installa à un endroit distant d'environ quinze cents mètres du village slurb, dans un espace découvert, devant un groupe d'arbres à larges feuilles. La région était boisée ; c'était même la forêt par endroits, et il n'eut aucun mal à faire une bonne provision de branches sèches. Il fut moins heureux avec son abri, mais celui-ci devait pouvoir néanmoins le préserver d'une forte averse. Oh ! tout irait bien. L'astronef de secours serait là d'ici quatre jours au plus. Au diable les slurbs !

La nourriture, maintenant. Mieux valait construire son petit feu de manière à pouvoir retrouver le chemin du camp. Il tourna à peu près une heure, trébuchant dans la semi-obscurité, son estomac réclamant à manger. Mais tous les arbres se ressemblaient dans ce peu de lumière. Il était sur le point d'abandonner et de rentrer bredouille à son abri quand il trouva un arbre isolé porteur de gros globes spongieux.

Il en cueillit autant qu'il put s'en charger et les transporta près de son feu. Dans la lumière rougeâtre, il vit qu'il s'agissait, comme il l'avait espéré, de cette espèce de fruits orangés, assez semblables à des kakis, que les slurbs lui avaient donnés une ou deux fois. En tout cas, il ne mourrait pas de faim.

Maintenant il pouvait attendre. Le soleil rouge touchait presque l'horizon. D'ici quelque temps il ferait tout à fait nuit.

Il empila des branches sur son feu. Lentement, pour les faire durer, il pela et mangea deux des fruits orangés. Ils étaient plutôt insipides, mais remarquablement rassasiants. Il bâilla. Son estomac était satisfait, il avait vécu une dure journée et la chaleur du feu lui donnait envie de dormir. Le *Guide* n'avait pas mentionné d'animaux dangereux sur Skös. Il avait du temps devant lui. Il s'endormit.

Il fut réveillé par une douleur soudaine, pareille à un coup de poignard, dans la région des intestins. La sensation était si intense et si inattendue qu'elle le fit se dresser sur ses pieds avant même qu'il eût ouvert les yeux, en un mouvement de défense automatique.

Il regarda autour de lui, en sueur, la main sur son foudroyeur. Les slurbs... une attaque... il avait été blessé... ces démons... ils... Mais son feu brûlait calmement et avec éclat ; il ne se sentait pas de blessure et rien ne bougeait dans la forêt. Non, au fait ! N'y avait-il pas une vague lueur de... quelque chose... juste à la limite du cercle de clarté dessiné par son feu? Sous les branches?

Il se pencha en avant, fouillant l'ombre de ses regards. Non, ce devait être un effet de son imagination. Il ne voyait rien d'autre que la lueur du feu.

Mais dans ce cas, que s'était-il passé? Les fruits inconnus qu'il avait mangés lui avaient-ils donné la diarrhée? Pourtant ce n'avait pas été ce genre de douleurs. Ç'avait été comme quelque chose d'origine externe et cependant de subjectif, comme si son corps eût souffert sans présenter de blessure ni de lésion apparente, bien qu'étant touché de l'extérieur.

Il finit par se dire qu'il avait dû avoir un cauchemar. Il empila une grande quantité de branches sur son feu et s'assit le dos à un tronc d'arbre. Mais il fut longtemps avant de se rendormir.

Le lendemain, l'éclipse du soleil blanc continuait. Qu'est-ce que cet astre pouvait bien avoir d'anormal? Jamais il n'avait entendu parler d'éclipses d'une durée pareille. Il passa la matinée à rassembler un énorme tas de branches et l'après-midi à dépouiller l'arbre de tous ses fruits mûrs. Ce fut une longue et triste journée. Les slurbs ne donnaient pas signe de vie.

Quand le crépuscule tomba enfin, il se sentit agité et inquiet. Il mit cela sur le compte de la faim : les fruits orangés lui gonflaient l'estomac, mais laissaient son appétit inassouvi. Il construisit un grand feu, beaucoup plus grand que celui de la nuit précédente, et s'assit le plus près possible des flammes, trouvant dans leur chaleur desséchante un certain soulagement à sa nervosité.

Quatre ou cinq heures après le coucher du soleil, à un moment qui pouvait se situer, selon l'évaluation du temps terrestre, entre dix et onze heures, il ressentit pour la seconde fois l'insupportable douleur.

Il lança des regards angoissés de tous côtés. Il porta la main à son ventre, puis à sa tête. En quel point de son corps l'attaque avait-elle porté? Il était tout à fait éveillé, son feu flambait avec ardeur, rien ne s'était approché de lui. Son cerveau avait-il reçu un message de douleur et l'avait-il communiqué à son corps?

Il était baigné de sueur. Oh! il avait dû contracter quelque fièvre ; il allait tomber malade. C'eût été presque un soulagement de le penser. Mais non, cette souffrance lui était infligée du dehors. Et il y avait en elle quelque chose d'étrangement et d'inexplicablement familier. Non pas dans la douleur elle-même, dont l'intensité n'avait rien de comparable à ce qu'il connaissait, mais on eût dit que les forces, les motifs qui la déterminaient avaient en quelque sorte pris naissance en lui.

Une faible lueur dans l'air entre le feu et les arbres attira son regard. Il l'observa avec une profonde appréhension. Son imagination lui jouait des tours... oui... non, c'était réel. Quelque chose d'impalpable était en mouvement dans l'air sous les arbres.

Le temps passait. il n'y avait pas à s'y tromper ; la lueur était bien là. La forêt se mit à frissonner et à danser.

Ses contours glissaient et ondulaient tandis que les branches laissaient tomber lentement une pluie d'or pâle. Les arbres reprenaient leur consistance et, l'instant d'après, ils se remettaient à trembloter et à luire faiblement. Même le feu se mit à frémir. Comme la danse continuait, l'idée extravagante vint soudain à Malcom que la forêt était animée d'une force spirituelle.

Une force spirituelle? Ces arbres étaient-ils doués d'un esprit? Il fut saisi d'un brusque accès de douleur à la poitrine. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter et il n'avait même plus la force de crier. Quand la douleur se dissipa, l'air était momentanément calme. Pendant ce bref répit, il se demanda de qui émanait cette force spirituelle.

L'attaque suivante se produisit dans le creux de l'estomac ; une autre suivit dans les intestins et dans la vessie. Il vomit et se souilla. Il resta couché dans sa fange, sale et misérable. Cette fois, sous la douleur — et cela lui soulevait le cœur plus encore que la douleur elle-même — il perçut une pointe de plaisir. Ce plaisir n'était pas le sien ; il ne dérivait pas de sa souffrance. Mais il était là, néanmoins. Quelqu'un s'amusait beaucoup.

La nuit s'écoulait lentement. Les attaques, de plus en plus cruelles, venaient en longs jets de douleur et semblaient intéresser indifféremment toutes les parties de son corps. Vers le matin, il eut l'impression qu'il pleuvait et que son feu s'éteignait.

Le jour vint. Il était plus clair que la veille, car le soleil rouge se retirait lentement de devant l'astre blanc principal. Mais ce ne fut que tard dans l'après-midi que Malcom put s'arracher à sa torpeur pour manger un peu et essayer de se nettoyer. Il était trop faible pour ramasser des branches ou tenter d'allumer un feu. Il envisageait la nuit proche avec une peur obsédante.

La torture commença de bonne heure, presque dès le coucher du soleil. Mais, les premiers moments passés, elle ne fut pas si terrible que la nuit précédente. Ce n'était pas que les crises fussent moindres, mais elles étaient au contraire si intenses que Malcom se mit bientôt à délirer. Quelqu'un souffrait, se tordait et se contorsionnait. Quelqu'un hurlait, hurlait sans trêve. Quelqu'un se demandait comment il pouvait endurer un tel tourment. Ce quelqu'un n'était plus lui.

Un peu avant l'aube, il tomba dans le coma. Et alors, au lieu des visions de cauchemar dans lesquelles il criait, balbutiait et délirait, il n'y eut plus qu'un grand trou noir. Juste avant que celui-ci se referme sur lui, il crut apercevoir un arc lumineux dans le ciel.

*
* *

Ils vinrent le chercher enfin. C'était peu avant midi. Il avait repris ses sens, mais il était trop épuisé pour faire plus qu'ouvrir les paupières. Avec douceur, ils le soulevèrent dans leurs bras sans os et l'emportèrent au village. Il lui avaient bâti une nouvelle hutte. Ils le déposèrent sur la couche rembourrée et odorante et baignèrent son corps souillé.

Le surlendemain, Malcom se fit transporter hors de la hutte. Il se tourmentait au sujet de l'astronef de secours. Il aurait dû déjà être arrivé maintenant. Comme les slurbs n'étaient pas assez prompts à le porter dehors, il les injuria — faiblement, mais avec les mêmes mots que d'habitude.

Quand il fut dehors, il interrogea le ciel avec anxiété. Non, il n'y avait rien. En réalité, il n'avait pas compté voir quelque chose. Même s'il avait su dans quelle direction devait se trouver l'appareil, il n'aurait pu le distinguer sans télescope.

Il soupira.

— « Remmène-moi, » dit-il au slurb qui s'occupait de lui. « Non,

attends. Qu'est-ce qu'il y a, là-bas, de l'autre côté de la source? Porte-moi là-bas. »

Il avait vu quelque chose de blanc qui luisait par là. Ils lui obéirent, doux et empressés. Quand il fut à l'endroit désigné. il vit que la chose blanche était une croix, faite de deux morceaux de bois grossiers. Dessus, quelqu'un avait peint son nom : Malcom Knight, et le nombre 29, correspondant à son âge, en lettres noires.

Pendant un moment, il ne comprit pas. L'astronef de secours... il avait... cet arc qu'il avait entrevu dans le ciel... l'astronef aurait-il... Alors, fou de rage, il se tourna vers les slurbs :

— « Bêtes puantes ! » hurla-t-il. « Cochons ! Immondes cochons ! Que le diable vous emporte tous ! Pourquoi leur avez-vous menti ? »

Il y eut une seconde de silence. Puis un des slurbs s'avança :

— « Ils ne vous aimaient pas, maître. Ils voulaient apprendre que vous étiez mort. Nous voulions qu'ils soient heureux. Nous leur avons dit ce qui pouvait leur faire plaisir. »

La rage et le désespoir luttaient contre sa faiblesse. Il ramassa une pierre et la leur jeta. Il en toucha un au genou. Il leur en jeta d'autres, sans arrêt. Finalement, il s'évanouit et ils durent le remporter dans la hutte.

Il faisait presque nuit quand il reprit connaissance. Un slurb se présenta dès qu'il appela, lui apportant un bol d'une soupe à l'odeur délicieuse. Malcom repoussa le bol. Il voulait savoir.

— « Dis-moi, » demanda-t-il au slurb, « pourquoi vous m'avez ramené de la forêt. Et d'abord, pourquoi m'avez-vous chassé? Pourquoi n'avez-vous pas conduit l'équipe de secours jusqu'à moi? Je veux savoir. »

— « Oui, maître, » dit le slurb avec obéissance. Il garda un moment le silence, comme s'il ordonnait ses pensées. « Vous comprenez, maître, nous pondons des œufs. »

— « Des œufs? » Malcom sentait la colère l'envahir de nouveau.

— « Oui, maître. Chaque fois que le soleil rouge cache le soleil blanc, nous pondons des œufs. Ce sont des œufs, ces bosses que vous voyez dans la boue. »

— « Et puis après? Qu'est-ce que ces œufs que vous pondez ont eu à voir dans mon expulsion? »

— « Quand nous pondons des œufs, nous voulons être seuls. Oh ! ç'a été une belle ponte, maître. Nous n'avons jamais eu tant d'œufs, et jamais tant de plaisir à les pondre. Nous vous avons chassé pour être seuls. Nous n'avons pas dit aux hommes où vous étiez parce que nous savions qu'ils ne désiraient pas vous trouver. Et nous vous avons ramené parce que nous savons que c'est à *vous* que nous devons cette ponte merveilleuse...

» Vous êtes si fort, si autoritaire. Quand les hommes nous commandent, cela nous fait pondre davantage d'œufs. Nous en pondrions toujours, bien sûr, mais pas en si grand nombre. C'est pourquoi nous aimons les visiteurs. Nous nous imprégnons du plaisir que cela leur fait de nous

commander ou de nous faire du mal, comme vous l'avez fait avec les pierres. Et ce plaisir emmagasiné, nous nous en défaisons quand nous pondons nos œufs. »

Malcom se laissa retomber sur sa couche. Il se sentait trop faible pour s'emporter. Ces élans de douleur dans la forêt... l'horrible impression d'une chose familière... l'élément de plaisir sous la souffrance... Oh ! Dieu ! Charley Crane avait dit que les slurbs étaient télépathes. C'était de la télépathie poussée à ses limites extrêmes. Leur hospitalité, leur altruisme... les slurbs étaient des cannibales psychiques.

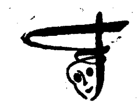
Le slurb se pencha sur lui avec prévenance :

— « Est-ce que vous vous sentez bien, maître? Donnez-moi un ordre, ou jetez-moi une pierre. Faites ce qui vous fera plaisir. La prochaine ponte sera meilleure. »

Malcom secoua faiblement la tête. La prochaine ponte? Il ne pourrait pas survivre à la première nuit d'une nouvelle ponte. Il succomberait. Les slurbs commencèrent à entrer dans la hutte. Ils se mirent en rangs autour de son lit. Ils le considérèrent avec sollicitude et tendresse, leurs bras flasques noués derrière leur dos.

— « Nous voulons que vous soyez heureux, maître, » dirent-ils en chœur.

(*Traduit par Roger Durand.*)



ENVOI DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes actuellement **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi jusqu'à nouvel avis.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre aux auteurs qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Plusieurs lecteurs nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois.

Le meneur

par ALAIN DORÉMIEUX

Les histoires de notre ami Dorémieux se suivent et ne se ressemblent pas. Sa dernière était une évocation dans le goût de Bradbury ; celles d'avant, des fantasmagories assez ornementées sur des thèmes divers. Voici aujourd'hui un conte d'un ton tout différent. Dorémieux nous dit avoir voulu y « utiliser un contexte fantastique aussi courant que possible, d'une façon peu courante ». Son histoire constitue en fait une approche psychologique et réaliste d'une situation traitée habituellement dans le style « surnaturel ». Elle est avant tout ambiguë *et* elliptique *(ambiguë jusqu'à déconcerter et elliptique jusqu'à paraître sèche, penseront certains). Dorémieux s'est plu à y condenser en quelques pages un sujet qui exigeait, en principe, un ample développement. Et il a choisi de faire se dérouler l'essentiel « dans la coulisse ». A vous de juger s'il a eu tort.*



Je le vis pour la première fois au bord du lac. J'avais quitté l'hôtel pour une promenade matinale. Une nappe de brume dormait encore à la surface de l'eau.

J'avais fait halte pour observer le site. Il fut près de moi sans que j'y eusse pris garde.

Je sursautai. Il est désagréable qu'on vous surprenne de la sorte.

Il me fit un signe de tête en souriant.

— « Vous étiez dans une telle contemplation que vous ne m'avez pas entendu. Je me promène, moi aussi. Le lever du jour est la meilleure heure... »

Il me tendit la main. « Je suis à l'hôtel. J'ai vu votre arrivée hier. »

Je venais passer la fin de l'été en Savoie, pour y préparer au calme un examen en instance. Peut-être aussi fuyais-je Paris, et quelqu'un à qui je ne voulais plus faire face.

Je le regardai mieux. Grand, blond, quelques années de plus que moi. Beau garçon. Vêtements coûteux.

Nous parlâmes. *Il* parla.

— « Appelez-moi Luc, » dit-il. « J'espère que nous serons amis. »

*
* *

— « Vous avez déjà lié connaissance avec ce Féri? » me dit le lendemain matin mon compagnon de table. « Comment le trouvez-vous? »

— « Je ne sais pas encore. Vous connaissez quelque chose de lui? »

— « Peu. J'échoue rarement à définir un être. Lui vous fuit entre les doigts. »

Il composa méticuleusement son café au lait. Curieux bonhomme. Sans âge, regard délavé, mise désuète. Les jeunes de l'hôtel m'avaient dit le surnommer le Philosophe. Il l'était effectivement, professeur en retraite. Il m'avait manifesté de l'intérêt en apprenant que c'était là ma branche d'études.

Il baissa la voix d'un ton, bien qu'il n'y eût personne d'autre dans la salle à manger.

« Observez-le avec tous ceux qu'il côtoie. Il y a là quelque chose de remarquable. »

— « Que voulez-vous dire? »

— « Je n'en sais rien. Mais constatez une chose : il n'est jamais *le même* vis-à-vis de quiconque. Il change de peau à volonté comme un acteur... Ou comme un serpent.

» Quel personnage jouera-t-il auprès de vous ?... »



Les jeunes de l'hôtel formaient une petite bande dont Luc était le prince lointain. Il apparaissait, s'insérait dans un groupe, y tenait la vedette le temps qu'il lui plaisait, animant les causeries, suggérant les distractions, recueillant les rires ; puis il se retirait, nonchalant, et laissait mourir l'animation qu'il avait engendrée dans son sillage.

Comme tout seigneur, il était envié et populaire.

Il y avait parmi les filles une étudiante douce qui s'appelait Irène. Elle bénéficiait de la faveur de Luc quand celui-ci était en humeur de la lui accorder. Tous deux faisaient ensemble d'occasionnelles excursions. Elle était jalousée.

Apparemment, il y avait entre eux davantage qu'un flirt anodin.

Le goût de la littérature nous réunit, Irène et moi. Nous eûmes des entretiens. Elle était effacée, évasive, un peu mélancolique.

Sous ces dehors paisibles se cachait une amoureuse passionnée.

Une discussion l'amena fortuitement sur la voie des confidences. Une source qui ne demandait qu'à s'épancher.

— « Luc me fait penser à Valmont, » me dit-elle comme nous parlions de Laclos.

— « Vous n'êtes pas tendre. »

— « Je suis lucide. »

— « Vous ne l'aimez donc pas? »

— « Au contraire *je l'aime*. C'est ce qui m'effraie. D'être lucide et de l'aimer... »

*
* *

J'observai donc Luc. Comme l'avait dit le Philosophe, il y avait là quelque chose de remarquable. S'il jouait auprès d'Irène un personnage

de roman, c'était dans l'intimité. Ou bien Irène était *seule* à le voir ainsi.

A étudier les réactions des autres, en les questionnant, on s'apercevait que tous se trouvaient dans un cas semblable. Suivant les avis respectifs, Luc apparaissait tour à tour comme un intellectuel ou un joyeux drille, un artiste ou un matérialiste, un tendre ou un cynique.

Fait plus curieux, chacun se faisait de lui une image conforme à sa propre tournure de pensée. Et cette image correspondait à un certain idéal. Autant d'images subjectives de Luc, autant d'idéals particuliers. Il représentait à la fois celui que séparément chaque garçon eût voulu être et chaque fille aimer.

Comment pouvait-il briller de toutes ces facettes simultanées? Assumer en public autant de façades diverses qu'il y avait de témoins pour l'observer? Par quelle singulière ubiquité psychologique?

Enfin quel était, derrière tous ces masques contraires, le secret du véritable visage de Luc?

*
* *

Le personnage du libertin était donc l'idéal d'Irène?

Je la sondai à mots couverts.

Elle louvoya, se replia, dressa des barrières, suivit des labyrinthes au long desquels je la traquais, dans un jeu de cache-cache où elle n'avait pas l'envie de lutter.

Irène était claire comme de l'eau de roche, en définitive.

Brave petite fille, bonne éducation, bons principes, nature soumise.

Son exutoire, c'était le goût du péché. Elle *croyait* au péché. Et c'est pourquoi elle aimait à le commettre. C'était pour elle un moyen de s'accomplir, de tricher.

Luc lui offrait beaucoup de petits et de grands péchés à savourer à corps perdu. Elle aimait cela comme d'autres la drogue ou le risque.

Bien sûr, elle ne se l'avouait pas. Elle croyait détester le mal. Elle pensait aimer Luc pour lui-même et prenait cet amour comme alibi.

En fait, ce n'était pas tellement le mal qui l'attirait. C'était la conscience de le faire. Le plaisir de la chose interdite. L'orgueil. L'orgueil des humbles qui se rebellent.

Elle se livrait à l'amour comme on va se retremper à la souillure originelle, pour porter la marque de la faute, pour être sacrilège.

Elle se faisait salir.

Elle continuait de croire en Dieu.

*
* *

Les turpitudes de l'âme d'Irène ne m'intéressaient pas. Je ne retins qu'une chose : elle subissait la même fascination que les autres, la fascination de l'illusion.

Luc se montrait à elle et à eux tous *à la couleur de leur esprit.*

Matériellement, cela semblait invraisemblable. Il ne pouvait assez

pénétrer le tempérament de chacun pour adopter spontanément l'aspect le plus digne d'y répondre.

Et même ainsi, quel *motif* eût-il éprouvé à ce jeu vain?

Incapable de trouver une solution, je résolus de me tenir désormais à l'écart des événements.

Mes pensées alors prirent un autre cours.

Luc avait été le pivot de mes préoccupations, il en devint le centre.

Je n'avais ressenti à son égard qu'une curiosité impersonnelle, purement cérébrale. Maintenant, je désirais le connaître et ne savais pourquoi.

Je ne pouvais plus longtemps l'éviter.

J'eus peur soudain.

Cette idée nouvelle impliquait la question posée par le Philosophe : « Quel personnage jouera-t-il auprès de vous? » et je n'osais pas chercher à y répondre.

*
* *

— « Alors? » m'interrogeait le Philosophe quand nous étions ensemble. « Vous êtes-vous fait une opinion sur Féri? »

Je répondais dans le vague. Je n'aimais pas le côté inquisiteur et fureteur du bonhomme.

Nous parlions d'autre chose.

« Ne voyez-vous pas que la situation évolue? » insista-t-il pourtant ce jour-là. « Regardez autour de vous! »

Nous étions sur la terrasse. Luc et sa cour siégeaient à quelque distance.

En les observant, j'eus brusquement l'impression que mes yeux se dessillaient et me révélaient la réalité sous les apparences.

Depuis mon dernier entretien avec Irène, je n'avais plus fait attention à elle. La nervosité dramatique de ses traits me frappa. Dans leur attitude, à Luc et à elle, se lisaient une tension et une équivoque.

Alentour, l'atmosphère semblait subtilement dénaturée. Les visages se contrefaisaient. Les voix se déformaient. J'eus une illumination : tous jouaient plus ou moins un rôle, inconsciemment. Et ce rôle était précisément celui que Luc leur avait, comme un metteur en scène tirant les ficelles, à chacun soufflé, *en le jouant à leurs yeux*. Il sortaient de leur peau pour assumer un personnage qui n'était pas le leur et le résultat grinçait.

Chacun, dans cette personnalité d'emprunt faite de tous leurs rêves, de toutes leurs aspirations, de tous leurs refoulements, puisait un sentiment de supériorité, une fausse plénitude, une volonté de s'affirmer.

L'orgueil et l'agressivité couvaient dans leurs regards.

Des disputes éclatèrent. Je vis Irène fondre en sanglots.

Luc, un sourire froid aux lèvres, regardait ailleurs.

*
* *

Je le rencontrai dans le couloir menant à ma chambre. Il me fit front, les yeux vivaces.

— « On ne vous voit pas avec les autres. Pourquoi restez-vous toujours dans votre coin ? »

— « Je suis ici pour travailler. »

— « Un peu de distraction ne nuit pas. Venez donc chez moi ce soir ? »

Je ne me débattis pas. Je n'en avais plus le désir.

Quand j'entrai dans sa chambre ce soir-là, je savais déjà.

Il me fit asseoir. Nous bûmes et il parla. La nuit tombait par les vitres. Une radio lointaine jouait la Valse de Ravel. La voix de Luc résonnait monocorde et feutrée dans la pénombre grandissante.

Je vis peu à peu se dessiner le masque.

La défroque du personnage qui m'était personnellement réservé.

La lumière d'une lampe m'explosa soudain aux yeux. Il était près de moi, avec un sourire de loup. Sa posture était alanguie, ses yeux mi-clos me sollicitaient.

Je pensai à celui dont je ne pouvais chasser le visage, qu'il m'avait refusé. Celui dont le mépris m'avait cinglé quand il avait lu en moi — lui que j'avais fui dans la honte pour venir me tapir jusqu'ici, pour échapper à l'obsession longtemps combattue.

Je regardai Luc. Il m'apparaissait soudain comme le corrupteur. Je vis luire ses dents, briller ses lèvres retroussées, se voiler ses yeux. Sa main se crispait comme une bête en cheminant vers la mienne. Elle était atroce, à faire peur — le dessus strié de poils... J'étais ivre.

Combler les vieilles frustrations.

Jouer le rôle.

Je cédai. Je me penchai. Il triompha.

Un cri flotta quelque part, à des kilomètres de silence, pour se fondre en une lanière cinglante de voix et d'appels claquant comme la foudre.

Je reculai et me levai du divan en titubant. Le rire de Luc me poursuivit dans le couloir.

Le tumulte me guida jusqu'à la chambre d'Irène. Une foule avide entourait son lit.

Elle s'était suicidée.

Près de son corps, un billet portant les mots : « *Je suis damnée.* »

*
* *

Le lendemain matin, la chambre de Luc fut trouvée vide. Aucune trace ne subsistait de sa présence. On le supposa parti à l'aube et on s'interrogea. Il ne revint pas. Comme il ne laissait aucune dette, on cessa de s'inquiéter.

Le Philosophe m'arrêta au passage ce même jour quand nous nous croisâmes. Il semblait las et maladif.

— « Vous n'avez pas compris? » me souffla-t-il. « Il est parti... parce que sa tâche ici était remplie. *Il a perdu une âme...* »

— « Assez ! Lâchez-moi, vous êtes fou ! » lui criai-je au visage tandis qu'il s'agrippait à moi.

— « Non, vous n'avez pas compris. » Il parut se recueillir un instant. Je le regardais avec stupeur. Puis il prononça une phrase grotesque : « Vous êtes-vous demandé ce qu'était l'anagramme de *Luc Féri ?* »

Je réfléchis quelques secondes.

— « *Non. Ce n'est pas possible...* » murmurai-je.



La bête de pierre

(*The talking stone*)

par ISAAC ASIMOV

En octobre dernier, nous avons publié la première enquête du Dr. Wendell Urth, extraterrologiste : « Les Cloches Chantantes ». *Vous allez le retrouver dans ce nouvel essai de S. F. policière dû à Isaac Asimov — dont le magistral roman dans ce genre,* « Les cavernes d'acier », *vient enfin de paraître en librairie en France (« Rayon Fantastique »).*



I

L'ANNEAU des astéroïdes est vaste, et on y rencontre peu d'humains. Au septième mois de son stage d'un an sur la Station Cinq, Larry Verdnadsky se demandait de plus en plus souvent si son salaire était vraiment une compensation suffisante à son esseulement presque total, à cent-dix millions de kilomètres de la Terre. C'était un mince jeune homme qui n'avait l'air ni d'un ingénieur de la spationavigation ni d'un fouilleur d'astéroïdes. Il avait les yeux bleus, les cheveux jaune-beurre, et une apparence d'innocence irrésistible qui dissimulait néanmoins un esprit vif et une curiosité exacerbée par l'isolement.

Son innocence apparente aussi bien que sa curiosité lui furent très utiles à bord du *Robert Q.*

A peine le *Robert Q.* eut-il atterri sur la plate-forme extérieure de la Station Cinq que Verdnadsky fut à bord. Il manifestait un empressement joyeux, qui, chez un chien, se fût accompagné de vibrations caudales et d'aboiements cacophoniques et heureux.

Bien que le Capitaine du *Robert Q.* eût gardé un silence sévère devant ses sourires épanouis, il ne s'en émut pas le moins du monde. Pour Verdnadsky tout au moins, l'astronef, c'était une compagnie fort désirée et très bienvenue. L'équipage pouvait disposer entièrement des millions de décalitres de glace ainsi que des tonnes d'aliments concentrés et frigorifiés stockés en réserve au sein de l'astéroïde creux qui constituait la Station Cinq. Verdnadsky était à leur disposition, avec tous les instruments indispensables, toutes les pièces de rechange désirables pour un moteur hyperatomique.

Verdnadsky souriait de tout son visage enfantin en remplissant le formulaire habituel, écrivant rapidement pour transformer ensuite les renseignements en notes pour les archives du calculateur. Il nota le nom de la nef, son numéro d'enregistrement, le numéro du moteur, celui du

générateur de champ, et ainsi de suite, l'astroport de départ (« ces sacrés astéroïdes, il y en a tellement qu'on ne sait même plus quel était le dernier » — aussi Verdnadsky écrivit-il simplement « Anneau », l'abréviation courante pour « Anneau des astéroïdes ») ; destination (« Terre ») ; motif de l'arrêt (« la machine hyperatomique bafouille »).

— « Combien d'hommes d'équipage, Capitaine? » demanda Verdnadsky en examinant les papiers de bord.

— « Deux. — Et si vous vouliez bien à présent voir l'hyperatomique? Nous devons effectuer une livraison. »

Le Capitaine avait les joues bleues de barbe mal rasée, son attitude était celle d'un fouilleur d'astéroïdes endurci, et pourtant, son langage était châtié, presque cultivé.

— « D'accord. »

Verdnadsky traîna son nécessaire de dépannage dans la chambre des machines, suivi du Capitaine. Il vérifia les circuits, le degré de vide, la densité du champ de force, avec une aisance compétente.

Il ne pouvait s'empêcher de se poser des questions au sujet du Capitaine. En dépit de son peu de goût pour son environnement, il se rendait vaguement compte qu'il y avait des êtres que le vide immense et la liberté de l'espace fascinaient. Cependant, il devinait qu'un homme comme le Capitaine ne s'était pas fait fouilleur d'astéroïdes uniquement par amour de la solitude.

— « Vous servez-vous d'un carburant spécial? » s'enquit-il.

— « Chrome et manganèse, » dit le Capitaine, le sourcil froncé.

— « Vraiment?... A votre place, je changerais le collecteur de Jenner. »

— « C'est cela qui nous cause des ennuis? »

— « Non. Mais il est un peu abîmé. Vous risquez une nouvelle panne à un million de kilomètres. Du moment que votre nef est ici... »

— « D'accord. Changez-le. Mais trouvez-nous ce qui bafouille, n'est-ce pas? »

— « Je fais de mon mieux, Capitaine. »

La dernière remarque du Capitaine avait été assez brutale pour toucher Verdnadsky lui-même. Il travailla un moment en silence, puis se releva.

— « Un de vos semi-réflecteurs est encrassé de gamma. Chaque fois que le rayon de positrons fait un tour complet, le moteur s'interrompt une seconde. Il va vous falloir le remplacer. »

— « Combien de temps cela prendra-t-il? »

— « Plusieurs heures. Une douzaine, peut-être. »

— « Comment? Je suis déjà en retard... »

— « Je n'y peux rien, » fit Verdnadsky sans se démonter. « Mes moyens sont limités. Il faut rincer le système à l'hélium pendant trois heures avant que je puisse y entrer. Il faudra ensuite que je calibre le semi-réflecteur, et cela prend du temps. Je pourrais vous le mettre à peu près en état en quelques minutes, mais ce ne serait que de l'à-peu-près. Vous auriez une panne totale avant d'atteindre l'orbite de Mars. »

Le Capitaine fulmina :

— « Allez-y donc. Mettez-vous-y. »

Verdnadsky amena précautionneusement le réservoir d'hélium à bord de l'astronef. Une fois les générateurs de gravité de la nef au point-mort, il ne pesait pratiquement rien, mais il conservait toute sa masse et son inertie. Il fallait faire attention dans les tournants. C'était d'autant plus difficile que Verdnadsky lui-même ne pesait plus rien.

Ce fut en raison de sa concentration sur le transport du cylindre qu'il se trompa de tournant dans les coursives encombrées et qu'il se trouva pour un instant dans une pièce étrange et sombre.

Il eut à peine le temps de pousser un cri étouffé, deux hommes se jetèrent sur lui, poussèrent son cylindre et refermèrent la porte sur son dos.

Il ne dit rien. Il brancha le cylindre sur la valve d'admission du moteur et écouta le sifflement de l'hélium qui rinçait l'intérieur, emportant lentement les gaz radioactifs dans le vide accueillant de l'espace.

Puis sa curiosité fut plus forte que sa prudence :

— « Vous avez un silicone à bord, Capitaine. Un gros, » dit-il.

Le Capitaine se tourna lentement vers Verdnadsky. D'une voix absolument sans expression, il demanda :

— « Vraiment? »

— « Je l'ai vu. J'aimerais le revoir de plus près? »

— « Pourquoi? »

Verdnadsky se fit implorant :

— « Ecoutez, Capitaine, il y a plus de six mois que je suis sur ce rocher. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur les astéroïdes, c'est-à-dire bien des choses sur les silicones. Et je n'en ai jamais vu, pas même un petit. Soyez chic. »

— « Je crois bien que vous avez un travail à faire. »

— « Le rinçage à l'hélium prend des heures. Il n'y a rien à faire avant qu'il soit terminé. Comment se fait-il que vous trimballiez un silicone, Capitaine? »

— « C'est une compagnie. Il y a des gens qui aiment les chiens. Moi, j'aime les silicones. »

— « Est-ce qu'il parle? »

Le Capitaine rougit.

— « Pourquoi me le demandez-vous? »

— « On en connaît qui ont parlé. Il y en a même qui lisent dans la pensée. »

— « Qui êtes-vous donc? Un expert sur ces fichus trucs? »

— « J'ai lu des livres à ce sujet. Je vous l'ai dit. Allons, Capitaine, montrez-le-moi. »

Verdnadsky s'efforçait de ne pas montrer qu'il s'était aperçu que le Capitaine s'était placé devant lui et que deux hommes l'encadraient. Chacun des trois était plus grand et plus fort que lui, chacun d'eux était armé (il en avait la conviction).

— « Eh bien, qu'est-ce qui ne colle pas? » demanda-t-il. « Je ne vais pas vous le voler. Je désire seulement le voir. »

Ce fut peut-être la réparation inachevée qui lui sauva la vie à ce moment-là. Mais peut-être encore plus, ce fut son air d'innocence heureuse et presque idiote qui le servit.

— « Bon, venez, » dit le Capitaine.

Et Verdnadsky le suivit, l'esprit en éveil, le pouls battant nettement plus vite.

***

Verdnadsky considérait avec beaucoup d'admiration craintive et un tantinet de révulsion la créature grise, devant lui. Il était vrai qu'il n'avait jamais vu de silicone, mais il avait vu des photos en relief et avait lu des descriptions. Une présence réelle dégage cependant quelque chose que ne traduisent ni les mots ni les photos.

Sa peau lisse était d'un gris huileux. Ses mouvements étaient lents, comme il convient à un être qui creuse des galeries dans la pierre, et l'animal était plus qu'à moitié pétrifié lui-même. Il n'y avait pas de muscles frémissants sous sa peau ; elle bougeait par plaques, de minces lames de pierre glissant l'une sur l'autre successivement.

La forme générale de l'être était ovoïde, arrondie par-dessus, aplatie par-dessous, avec deux groupes de pédoncules. Au-dessous se trouvaient les « pattes », disposées en rayons. Il y en avait six en tout, qui se terminaient par des bouts aigus comme des silex, renforcés par des dépôts métalliques. Les arêtes des pattes pouvaient trancher la roche et la fragmenter en morceaux consommables.

Dans le ventre plat de la créature, dissimulé à la vue, à moins qu'on ne retourne l'animal, s'ouvrait son unique orifice. Les roches effritées entraient dans son intérieur. A l'intérieur, la chaux et les silicates hydratés réagissaient entre eux pour former les siliconines dont étaient constitués les tissus de la bête. Les silices en excédent ressortaient par le même orifice sous forme d'excréments durs, blancs et arrondis.

(Combien les savants s'étaient passionnés pour les petits cailloux lisses qu'on trouvait dans des creux de roche, sur les astéroïdes, avant qu'on eût découvert les silicones ! Et comme ils avaient admiré la manière dont ces créatures utilisaient les siliconines — ces polymères silicone-oxygène à chaînes complémentaires d'hydrocarbones — pour accomplir un grand nombre de fonctions affectées aux protéines dans la vie terrestre.)

Au sommet du dos de la créature se trouvaient les derniers organes, deux cônes inversés, creusés en direction opposée et bien encastrés dans des replis parallèles, le long du dos, mais capables de se soulever légèrement. Quand le silicone creusait la roche, les « oreilles » se couchaient pour des raisons de profilage. Quand il se reposait dans une caverne, elles se levaient pour assurer une réception plus sensible. Les savants sérieux, qui les appelaient généralement *Siliconeus asteroidea,* pensaient que ces « oreilles » avaient quelque rôle dans les pouvoirs télépathiques rudimentaires dont jouissaient ces bêtes. Une minorité avait une opinion différente.

Le silicone se laissait couler lentement sur une roche couverte d'huile. Il y avait d'autres roches semblables dans un coin de la pièce, et Verdnadsky comprit qu'il s'agissait des provisions de la créature. Ou tout au moins de sa réserve de formation de tissus. Il avait lu qu'en matière d'énergie pure, cela ne suffisait pas.

Verdnadsky s'étonna :

— « C'est un monstre ! Plus de trente centimètres de large ! »

Le Capitaine grogna.

— « Où l'avez-vous trouvé? » reprit Verdnadsky.

— « Sur un des rochers. »

— « Eh bien, écoutez, le plus gros qu'on ait jamais trouvé mesurait six centimètres au maximum. Vous pourriez le vendre à un musée ou à une université sur la Terre au moins deux mille dollars, je pense. »

Le Capitaine haussa les épaules.

— « Bon. Maintenant, vous l'avez vu. Revenons à notre moteur. »

Il avait déjà empoigné Verdnadsky par le coude pour l'entraîner quand il y eut une interruption, sous la forme d'une voix lente et éraillée, creuse et rocailleuse.

Le son provenait d'une friction modulée de pierre contre pierre, et Verdnadsky, à demi horrifié, fixa l'être qui parlait.

C'était le silicone, soudain transformé en pierre parlante. Il dit :

— « Cet homme se demande si la chose peut parler. »

— « Et, pour l'amour du Ciel, elle parle ! » murmura Verdnadsky.

— « C'est bon, » s'impatienta le Capitaine. « Maintenant, vous l'avez vu et entendu. Partons. »

— « Et il lit dans la pensée, » poursuivit Verdnadsky.

Le silicone se mit à débiter :

— « Mars effectue sa rotation en vingt-quatre heures trente-sept minutes et demie. La densité de Jupiter est 1,22. Uranus a été découvert en 1781. Pluton est la planète la plus lointaine. Le Soleil est le plus lourd, avec une masse de... »

Le Capitaine entraîna Verdnadsky. Ce dernier, la tête tournée en arrière, trébuchant, écoutait avec fascination l'énumération de zéros de la bête.

— « Où a-t-il pu apprendre tout cela, Capitaine? » demanda-t-il.

— « On lui lit un vieux bouquin d'astronomie. Une antiquité. »

— « D'avant l'invention des voyages dans l'espace, » fit un des membres de l'équipage, d'un air dégoûté. « C'est même pas un microfilm. C'est encore imprimé. »

— « Ta gueule, » fit le Capitaine.

Verdnadsky vérifia que l'hélium qui s'échappait ne contenait plus de rayons gamma. Le moment vint d'interrompre le rinçage et de travailler à l'intérieur. C'était une tâche pénible et Verdnadsky fit une courte pause pour avaler une tasse de café et reprendre haleine.

Avec un sourire plein d'innocence, il déclara :

— « Savez-vous ce que je pense, Capitaine? Cette chose vit à l'intérieur d'une roche, d'un astéroïde quelconque pendant toute sa vie.

Peut-être des siècles. Elle est terriblement grosse, et elle est sans doute bien plus astucieuse que la moyenne des silicones. Alors, vous venez la ramasser et elle s'aperçoit que l'univers n'est pas uniquement fait de roches. Elle découvre des milliards de choses qu'elle n'aurait jamais pu inventer. C'est pourquoi elle s'intéresse à l'astronomie. A cause de ce monde nouveau, à cause de toutes les idées nouvelles qu'elle trouve dans les livres et dans les esprits des hommes. Vous ne croyez pas? »

Il désirait à tout prix faire sortir le Capitaine de sa réserve, trouver quelque chose de concret pour y raccorder ses déductions. C'est pour cette raison qu'il courait le risque de dire ce qui devait être à moitié vrai. (La moitié la moins importante de la vérité, naturellement.)

Mais le Capitaine, les bras croisés, adossé à une cloison, fit simplement :

— « Quand est-ce que vous aurez terminé? »

Ce fut sa dernière remarque et Verdnadsky dut bien s'en contenter. Le moteur fut enfin réparé et le Capitaine paya comptant, prit son reçu et partit dans la fournaise de l'hyperénergie de l'astronef.

Verdnadsky observa le départ avec une impatience presque insupportable. Il se précipita ensuite vers son émetteur sub-éthérique.

— « Il faut que j'aie raison, » se disait-il, « il le faut absolument. »

***

Le patrouilleur Milt Hawkins reçut l'appel dans son « foyer » sur l'astéroïde 72, Station de Patrouille. Il avait une barbe de deux jours, il buvait une boîte de bière glacée et regardait une visionneuse à films. La mélancolie établie à demeure sur son visage rougeaud était le résultat de la solitude autant que l'était la gaieté forcée des yeux de Verdnadsky.

Le patrouilleur fut tout heureux de regarder dans ces yeux-là. Même si ce n'était que Verdnadsky, c'était toujours de là compagnie. Il le salua de bon cœur et écouta avec joie le son de sa voix, sans trop se préoccuper de la signification des paroles prononcées.

Puis soudain, l'amusement fit place à l'intérêt. Il écouta de ses deux oreilles.

— « Doucement, » fit-il, « qu'est-ce que vous me racontez? »

— « Vous ne m'avez donc pas écouté, idiot de flic? Et moi qui vous lâche tout ce que j'ai sur le cœur! »

— « Bon, une chose à la fois. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de silicone? »

— « Le type en a un à bord. Il dit que c'est son animal favori et il le nourrit de roches grasses. »

— « Hein? Ma parole, un mineur d'astéroïde serait capable d'adopter un morceau de fromage s'il était capable de lui parler. »

— « Il ne s'agit pas de n'importe quel silicone. Ce n'est pas un de ces petits trucs d'un ou deux centimètres. Il en mesure plus de trente de large. Vous ne pigez pas? Bon sang, un type qui passe sa vie sur les astéroïdes devrait pourtant en savoir un bout là-dessus. »

— « Bon. Racontez-moi ce que vous pensez. »

— « Très bien. Les roches grasses fournissent des tissus, mais d'où un silicone de cette taille peut-il tirer son énergie? »

— « Incapable de vous le dire. »

— « Directement de... Y a-t-il quelqu'un près de vous pour le moment? »

— « Pour le moment, non. Je voudrais bien. »

— « Les silicones dérivent leur énergie de l'absorption directe de radiations gamma. »

— « Dixit? »

— « Dixit un type du nom de Wendell Urth. C'est un crac en matière extraterrestre. En outre, il dit que c'est à ça que servent les oreilles des silicones. » Verdnadsky porta ses deux index à ses tempes et les agita. « Ce n'est pas du tout affaire de télépathie. Ils détectent les rayons gamma à des niveaux où n'agit aucun instrument humain. »

— « Bon. Et alors? » fit Hawkins, qui devenait songeur.

— « Alors, voilà. Urth prétend qu'il n'y a sur aucun astéroïde de radiations gamma suffisantes pour faire vivre des silicones de plus de deux à cinq centimètres. Pas assez de radioactivité. Et voilà que nous en trouvons un qui mesure plus de trente centimètres. »

— « Bon... »

— « Donc il provient d'un astéroïde bourré d'uranium et par conséquent de rayons gamma. Un astéroïde assez radioactif pour être chaud au toucher, et suffisamment en dehors des chemins battus pour que personne ne le découvre. Imaginez qu'un gars malin débarque par hasard sur l'astéroïde, remarque la chaleur des roches et se mette à réfléchir. Le Capitaine du *Robert Q.* n'est pas un idiot de fouille-roc. C'est un type astucieux. »

— « Continuez. »

— « Imaginons qu'il fasse sauter quelques rocs pour les apprécier. Il trouve un silicone géant. Maintenant, il *sait* qu'il a trouvé le filon le plus sensationnel de l'histoire. Et il n'a pas besoin de vérifications. Le silicone le conduira tout droit aux veines les plus riches. »

— « Pourquoi? »

— « Parce qu'il veut s'instruire sur l'univers. Parce qu'il a peut-être passé un millier d'années enfoui sous la roche et qu'il vient tout juste de découvrir les étoiles. Il lit la pensée et il est capable d'apprendre à parler. Il a peut-être passé un marché. Le Capitaine aurait sauté sur l'occasion. L'extraction de l'uranium est un monopole d'Etat. Les mineurs sans licence n'ont même pas le droit de trimballer un compteur. La combine est parfaite pour le Capitaine. »

— « Vous avez peut-être raison. »

— « Pas peut-être. Vous auriez dû les voir plantés autour de moi pendant que j'examinais le silicone, prêts à me sauter dessus au moindre mot un peu insolite. Vous auriez dû les voir m'entraîner au bout de deux minutes. »

Hawkins se passa la main sur le menton et calcula mentalement le temps qu'il lui faudrait pour se raser.

— « Combien de temps pouvez-vous le retenir à votre station? »

— « Le retenir ! Bon sang ! Il est parti ! »

— « Comment ! Alors qu'est-ce que c'est que toute cette histoire? Pourquoi l'avez-vous laissé filer? »

— « Ils étaient trois, » expliqua patiemment Verdnadsky, « tous plus forts que moi, armés tous les trois, et prêts à tuer, j'en jurerais. Que vouliez-vous que je fasse? »

— « Bon. Mais qu'est-ce qu'on fait à présent? »

— « Allez les cueillir. C'est simple. J'ai arrangé leurs semi-réflecteurs à ma façon. Ils vont manquer totalement de puissance dans une dizaine de milliers de kilomètres. Et j'ai installé un détecteur dans la tubulure d'échappement. »

Hawkins fit des yeux ronds en regardant Verdnadsky qui souriait.

— « Bonsoir de tonnerre ! »

— « Et n'en informez personne d'autre. Rien que vous et moi, et le croiseur de la police. Ils n'auront plus de jus et nous aurons un canon ou deux. Ils nous diront où se trouve l'astéroïde à uranium. Nous le repérons, et *ensuite* seulement, nous prévenons le Quartier général de la patrouille. Nous leur remettrons trois contrebandiers d'uranium, un silicone géant comme personne sur Terre n'en a encore vu, et un beau gros morceau d'uranium tel que la Terre n'en a jamais vu non plus. On vous bombarde Lieutenant, et moi, on me colle en permanence à un bon poste sur la Terre. D'accord? »

Hawkins en perdait la tête.

— « D'accord, » hurla-t-il, « j'arrive. »

*
* *

Revêtus de leurs scaphandres spatiaux au complet, ils pénétrèrent dans l'astronef en détresse.

Le *Robert Q.* était dans un désordre indescriptible, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Manquant d'énergie motrice, il n'avait pas eu la moindre possibilité de dresser le moindre écran de protection contre le roc qui l'avait frappé. Il n'avait pu non plus le déceler, et, même l'ayant décelé, il n'aurait pu l'éviter. Le roc avait défoncé la coque comme une vulgaire feuille d'aluminium. La chambre de pilotage était anéantie, l'air avait fui, les trois hommes du bord étaient morts.

Un membre de l'équipage, plaqué à la cloison par l'impact, n'était plus que chair congelée. Le Capitaine et l'autre homme gisaient en des attitudes figées, la peau marquée de points rouges de congestion, partout où l'air, bouillant dans leurs veines, avait fait éclater les vaisseaux.

Verdnadsky, qui n'avait jamais eu l'occasion de voir ainsi la mort en plein espace, se sentait écœuré, mais se retenait de vomir dans son scaphandre.

— « Analysons le minerai qu'ils transportaient, » dit-il. « Il faut

bien qu'il soit radioactif. » (Il le faut, songeait-il, il le faut absolument.)

La porte de la cale s'était tordue sous le choc et bâillait d'un centimètre au chambranle.

Hawkins approcha son compteur dans sa main gantée et en dirigea l'ouverture garnie de mica vers l'entrebâillement.

Le compteur se mit à gazouiller comme un million de pies.

Verdnadsky, considérablement soulagé, lui dit :

— « Je vous l'avais bien dit. »

Sa réparation ratée sur l'astronef n'était plus maintenant que l'accomplissement ingénieux et digne de louanges de son devoir de loyal citoyen, et la collision météorique qui avait causé la mort de trois hommes n'était plus qu'un accident regrettable.

Il leur fallut deux applications de désintégrateur pour abattre la porte tordue. Leurs torches éclairèrent des tonnes de roc.

Hawkins en prit deux morceaux de taille moyenne et les glissa précautionneusement dans une poche de son scaphandre.

— « Ce sont des preuves, » dit-il, « et nous les analyserons. »

— « Ne les gardez pas trop longtemps près de votre peau, » l'avertit Verdnadsky.

— « Le scaphandre me protégera suffisamment en attendant qu'on rentre à bord. Ce n'est d'ailleurs pas de l'uranium pur, vous savez. »

— « Mais ce n'en est pas loin, je parierais. » (Il avait retrouvé presque tout son aplomb.)

Hawkins jeta un coup d'œil circulaire.

— « Bon. Nous voilà en plein dans le coup. Nous avons peut-être interrompu les activités d'une organisation de contrebandiers, mais qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

— « L'astéroïde à uranium... euh... oh... »

— « Tout juste. Où se trouve-t-il ? Les seuls à le savoir sont morts. »

— « Tonnerre ! »

Une fois de plus Verdnadsky perdit courage. Sans l'astéroïde, tout ce qu'ils avaient, c'était trois cadavres et quelques tonnes de minerai uranifère. C'était bien, mais ce n'était pas sensationnel. Cela leur vaudrait une citation, mais ce n'était pas ce qu'il cherchait. Il voulait se faire affecter à un poste permanent sur la Terre, et pour cela.

Il se mit à hurler :

— « Au nom de l'espace ! Le *silicone !* Il a la faculté de vivre dans le vide. Il y vit en permanence et *il* sait où se trouve l'astéroïde. »

— « Tout juste, » approuva Hawkins avec empressement. « Où est ce fichu machin ? »

— « A l'arrière. Par ici ! »

Le silicone luisait sous la clarté de leurs lampes. Il bougeait, il était vivant.

Le cœur de Verdnadsky s'affolait d'impatience.

— « Il faut le transporter, Hawkins. »

— « Pourquoi ? »

— « Le son ne se transmet pas dans le vide. Il faut l'amener à bord du patrouilleur. »

— « D'accord. »

— « Nous ne pouvons pas l'envelopper dans un scaphandre et le munir d'un émetteur radio, vous savez. »

— « J'ai dit d'accord. »

Ils le transportèrent prudemment et soigneusement, touchant avec un sentiment qui ressemblait à de la tendresse le corps gluant de la bête de leurs doigts gantés de fer.

C'était Hawkins qui le tenait quand ils s'écartèrent du *Robert Q*.

***

La bête était dans le poste de commande du croiseur. Les deux hommes avaient ôté leur casque, et Hawkins se dévêtait. Verdnadsky était trop impatient pour en faire autant.

— « Tu peux lire dans notre pensée? » fit-il.

Il retint son souffle tandis que les grincements des roches se modulaient en paroles. Pour le moment, Verdnadsky n'aurait su imaginer son plus plaisant. Le silicone répondit :

— « Oui. Le vide partout. Rien. »

— « Quoi? » fit Hawkins.

Verdnadsky le fit taire.

— « C'est le voyage dans l'espace, juste avant, je crois. Cela a dû l'impressionner. »

En criant, comme pour se faire mieux comprendre, il dit à la bête :

— « Les hommes qui étaient avec toi ont recueilli de l'uranium, un minerai spécial, des radiations, de l'énergie. »

— « Ils voulaient manger, » fut la faible et grinçante réponse.

Naturellement! Pour le silicone, c'était de la nourriture. C'était une source d'énergie. Verdnadsky lui dit :

— « Tu leur as montré où se la procurer? »

— « Oui. »

— « Je l'entends à peine, » fit Hawkins.

— « Il a quelque chose de détraqué, » dit Verdnadsky, inquiet. Il se remit à crier : « Tu te sens bien? »

— « Pas bien. Air parti tout d'un coup. Quelque chose détraqué à l'intérieur. »

— « C'est la décompression subite qui a dû l'endommager, » marmonna Verdnadsky. « Oh! seigneur... Écoute. Tu sais ce que je veux. Où est ta demeure? L'endroit avec la nourriture »

Les deux hommes attendirent en silence.

Les oreilles du silicone se dressèrent lentement, très lentement, tremblèrent et retombèrent.

— « Là, » fit-il. « Là-bas. »

— « Où? » s'écria Verdnadsky.

— « Là. »

— « Il fait quelque chose, » dit Hawkins, « il essaie de nous indiquer une direction. »

— « Bien sûr, mais nous ne savons pas comment l'interpréter. »

— « Et alors, qu'attendez-vous de lui? Des coordonnées? »

— « Pourquoi pas? » fit vivement Verdnadsky.

Il se retourna vers le silicone tassé sur le sol. Il était immobile à présent et son extérieur était terne, ce qui semblait de mauvais augure.

— « Le Capitaine savait où se trouvait ton lieu de nourriture, » reprit Verdnadsky. « Il avait des chiffres à ce sujet, n'est-ce pas? »

Il pria pour que le silicone le comprenne, pour qu'il lise dans sa pensée, au lieu d'écouter simplement ses paroles.

— « Oui, » dit le silicone en soupirant d'un frottement rocailleux.

— « Trois séries de chiffres, » affirma Verdnadsky.

Il devait y en avoir trois. Trois coordonnées spatiales, avec des dates, donnant trois positions de l'astéroïde sur son orbite autour du soleil. D'après ces données, on pouvait établir pleinement l'orbite et déterminer la position du corps à tout moment. On pouvait même tenir compte dans une certaine mesure des perturbations occasionnées par les planètes.

— « Oui, » fit le silicone, encore plus bas.

— « Quels étaient-ils? Les chiffres?... Ecrivez-les, Hawkins. Prenez du papier. »

Mais le silicone ajouta :

— « Sais pas. Chiffres pas importants. Lieu nourriture là. »

— « C'est assez clair, » dit Hawkins. « Il n'a pas besoin de coordonnées, aussi il n'y a pas fait attention. »

— « Bientôt pas... » le silicone s'interrompit longuement, puis, lentement comme pour essayer un mot nouveau, peu familier : « ... vivant. Bientôt... » une pause encore plus longue : « ... mort. Quoi après la mort? »

— « Tiens bon, » supplia Verdnansky. « Dis, le Capitaine a-t-il écrit ces chiffres quelque part? »

Pendant toute une minute, le silicone ne répondit pas, puis, comme les deux hommes se penchaient sur lui presque à le toucher, il dit : « Quoi après la mort? »

— « Une réponse, une seule, » s'écria Verdnadsky. « Le Capitaine a dû noter ces chiffres. Où? Où cela? »

— « Sur l'astéroïde, » murmura le silicone.

Et il se tut à jamais.

Ce n'était plus qu'un caillou mort, aussi mort que le roc qui lui avait donné naissance, aussi mort que les cloisons de l'astronef, aussi mort qu'un homme mort.

Verdnadsky et Hawkins se relevèrent et s'entregardèrent sans espoir.

— « Ça ne veut rien dire, » fit Hawkins. « Pourquoi aurait-il noté les coordonnées sur l'astéroïde? C'est comme si on enfermait dans une armoire la clef qui sert à l'ouvrir. »

Verdnadsky hocha la tête.

— « Une fortune en uranium. Le plus riche filon de toute l'histoire et nous ne savons pas où il se trouve. »

II

H. Seton Davenport jeta un regard circulaire, avec un sentiment curieux de plaisir. Même au repos, il y avait généralement quelque chose de dur dans son visage ridé au nez important. Une cicatrice sur la joue droite, des cheveux noirs, des sourcils surprenants, un teint foncé, tout conspirait à lui donner l'air parfait de l'agent incorruptible du Bureau Terrestres d'Investigations qu'il était en effet.

Cependant, pour le moment, quelque chose qui ressemblait à un sourire lui tordait les lèvres, tandis qu'il examinait la vaste pièce dont la pénombre faisait paraître sans fin les rayons de livres filmés, et donnait une apparence de mystère important à tous les spécimens de qui-sait-quoi venus de qui-sait-où. Le désordre le plus complet, l'air d'isolement, presque de séparation du monde, conféraient à la pièce un caractère irréel. Aussi irréel en fait que son possesseur.

Ce possesseur lui-même était assis dans un combiné fauteuil-bureau, baigné dans l'unique faisceau de lumière brillante de toute la pièce. Lentement, il feuilletait des rapports officiels. Autrement, sa main ne bougeait que pour affermir ses épaisses lunettes qui menaçaient à tout instant de glisser de son nez minuscule, rond, sans caractère. Sa panse se levait et s'abaissait placidement.

C'était le Dr. Wendell Urth, qui, si on devait s'en rapporter à l'opinion des spécialistes, était le plus remarquable des extraterrologistes vivants. Les hommes venaient toujours le trouver quand il s'agissait de quelque chose d'extérieur à la Terre, bien que le Dr. Urth, depuis qu'il avait atteint l'âge adulte, ne se fût jamais éloigné de plus d'une heure de marche de sa maison ou de l'Université.

Il regarda l'inspecteur Davenport d'un air solennel.

— « Un garçon très intelligent, ce Verdnadsky, » dit-il.

— « Parce qu'il a déduit tout cela de la présence du silicone à bord? D'accord, » dit Davenport.

— « Non, non, cette déduction était assez simple. Inévitable, plutôt. Je voulais parler... » (son regard se fit un peu sévère) « du fait que ce jeune homme a lu mes communications sur mes expériences relatives à la sensibilité aux radiations gamma du *Siliconeus asteroidea.* »

— « Ah ! oui, » fit Davenport.

Bien sûr, le Dr. Urth était l'expert des silicones. C'était pour cela que Davenport s'était adressé à lui. Il n'avait pourtant qu'une seule question à lui poser, une question toute simple, mais le Dr. Urth avait fait la moue, hoché sa grosse tête, et demandé à voir tous les documents relatifs à l'affaire.

Normalement, c'eût été hors de question ; mais le Dr. Urth avait récemment rendu de grands services au B. T. I. dans l'affaire des Cloches

Chantantes de la Lune, avec cet alibi étonnant qui avait été réduit à néant par la gravité lunaire. L'inspecteur avait donc cédé.

Le Dr. Urth acheva sa lecture, reposa les feuillets sur son bureau, arracha sa manche de chemise de sa ceinture trop serrée en grognant, et s'en servit pour essuyer ses verres. Il les examina à la lumière pour juger de son travail, les remit en équilibre instable sur son nez et se croisa les mains sur la panse, ses doigts boudinés entrelacés.

— « Voulez-vous me répéter votre question, inspecteur? »

Davenport fit preuve de patience :

— « Est-il exact, à votre avis, qu'un silicone de la taille et de l'aspect décrits dans le rapport n'ait pu grandir que sur un monde riche en uranium. »

— « En matières radioactives, » coupa le Dr. Urth. » En thorium, peut-être, mais plutôt en uranium. »

— « Vous répondez donc oui? »

— « Oui. »

— « Quelles seraient les dimensions de ce monde? »

— « Peut-être un kilomètre et demi de diamètre, » répondit pensivement le savant. « Peut-être un peu plus. »

— « Combien de tonnes d'uranium, ou plutôt de matières radioactives? »

— « Des trillions. Au minimum. »

— « Voudriez-vous coucher tout cela par écrit comme étant votre avis? »

— « Bien entendu. »

— « Très bien, dans ce cas, Dr. Urth. » Davenport se leva. Il prit son chapeau d'une main et les rapports de l'autre. « C'est tout ce qu'il nous faut. »

Mais la main du Dr. Urth se posa lourdement sur les rapports.

— « Attendez. Comment allez-vous découvrir l'astéroïde? »

— « En le cherchant. Nous allons affecter un certain volume d'espace à tous les astronefs disponibles et... chercher, simplement. »

— « Quelle dépense, quelle perte de temps, quel effort !... Et vous ne le découvrirez jamais. »

— « Une chance sur un mille. C'est possible. »

— « Une chance sur un million. C'est impossible. »

— « Nous ne pouvons pas laisser passer tout cet uranium sans faire un effort. Votre opinion professionnelle nous en confirme la valeur. »

— « Mais il y a un moyen plus sûr de découvrir l'astéroïde. Moi, je peux le trouver. »

Davenjort lança un regard aigu à l'extraterrologiste. En dépit des apparences, le Dr. Urth n'était pas un plaisantin. Davenport en avait fait l'expérience. Aussi y avait-il une nuance d'espoir dans sa voix quand il demanda :

— « Comment pouvez-vous le trouver? »

— « D'abord, » dit le Dr. Urth, « mes honoraires. »

— « Vos honoraires? »

— « Mon salaire, si vous préférez. Quand le gouvernement aura découvert l'astéroïde, il y trouvera peut-être un autre silicone de grande taille. Les silicones ont une grande valeur. C'est la seule forme de vie connue qui ait des siliconines comme tissus et des siliconines sous forme liquide comme fluide de circulation. C'est peut-être en eux qu'on trouvera la réponse à la question : les astéroïdes ont-ils en un temps constitué une seule et même planète? Vous me comprenez? »

— « Vous voulez qu'on vous apporte un grand silicone? »

— « Vivant, en bon état ; et sans frais. Oui. »

— « Je suis sûr que le gouvernement acceptera. Et maintenant, dites-moi votre idée. »

— « Ce qu'a dit le silicone, » fit le Dr. Urth, comme si cela expliquait tout.

— « Qu'a-t-il dit? » s'étonna Davenport.

— « C'est dans le rapport. Juste avant la mort du silicone, Verdnadsky lui a demandé où le Capitaine avait écrit les coordonnées, et il a répondu : *Sur l'astéroïde.* »

Davenport parut profondément déçu.

— « Grands dieux, docteur, nous le savons, et nous l'avons examiné sous tous les angles. Tous. Cela ne signifie absolument rien. »

— « Rien du tout, inspecteur? »

— « Rien d'important. Relisez le rapport. Le silicone n'écoutait même pas Verdnadsky. Il sentait que la vie le quittait et il s'en étonnait. Par deux fois, il a demandé : « Quoi après la mort? » Et comme Verdnadsky continuait à le questionner, il a dit : « Sur l'astéroïde ». Probablement qu'il n'avait même pas entendu les questions de Verdnadsky. Il répondait à sa propre question. Il pensait qu'après sa mort, il retournerait sur son astéroïde... chez lui, où il était en sûreté, voilà tout. »

Le Dr. Urth hocha la tête.

— « Vous êtes un poète, vous savez. Vous avez trop d'imagination. Allons, le problème est intéressant ; voyons si vous pouvez le résoudre tout seul. Imaginez que la réponse du silicone se soit bien adressée à Verdnadsky. »

— « Même dans ce cas, » s'impatienta Davenport, « à quoi cela nous avance-t-il? *Quel* astéroïde? Celui à l'uranium? Nous sommes incapables de le trouver donc nous sommes incapables de retrouver les coordonnées. Un autre astéroïde qui aurait servi de base au *Robert Q.?* Nous ne le trouverons pas non plus. »

— « Vous ne voyez pas l'évidence, inspecteur. Demandez-vous ce que signifiait « sur l'astéroïde » pour le silicone. Pas pour vous ou pour moi, mais *pour le silicone.* »

— « Excusez-moi, docteur, » grommela Davenport.

— « Je parle en termes simples. Que signifiait le mot *astéroïde* pour le silicone? »

— « Le silicone a appris ce qu'était l'espace dans un livre qu'on lui lisait. Sans doute que le bouquin expliquait aussi ce qu'était un astéroïde. »

— « Tout juste, » ronronna le Dr. Urth en se frottant le côté du nez.

« Et quelle était la définition en question? Un astéroïde est un corps plus petit que les planètes, qui tourne autour du soleil selon une orbite qui, généralement, se situe entre celles de Mars et de Jupiter. Vous êtes d'accord? »

— « Sans doute. »

— « Et qu'est-ce que le *Robert Q.?* »

— « L'astronef? »

— « C'est ainsi que *vous* l'appelez. *L'astronef.* Mais c'était un vieux livre d'astronomie. On n'y parlait pas de vaisseaux dans l'espace. Un des membres de l'équipage l'a dit. Il a dit que le livre datait *d'avant* les voyages interspatiaux. Alors qu'est-ce que le *Robert Q.?* N'est-ce pas un petit corps, plus petit que les planètes? Et pendant le séjour du silicone à bord, ne se déplaçait-il pas selon une orbite qui, dans l'ensemble, se situait entre celles de Mars et de Jupiter. »

— « Vous prétendez que le silicone prenait l'astronef pour un simple astéroïde? Et quand il a dit « sur l'astéroïde », cela signifiait *à bord ?* »

— « Exactement. Je vous ai dit que vous trouveriez vous-même la solution. »

Le visage sombre de l'inspecteur ne s'éclaircit nullement.

— « Ce n'est pas une solution, docteur. »

Mais le Dr. Urth cligna lentement de l'œil et son expression débonnaire le devint encore plus, si possible, et plus enfantine comme sous l'effet d'un plaisir simple :

— « Si, c'est une solution. »

— « Pas du tout. Dr. Urth, nous n'avons pas raisonné à votre manière. Nous n'avons pas du tout tenu compte de la remarque du silicone. Pourtant, vous pensez bien que nous avons fouillé le *Robert Q.?* Nous l'avons examiné pièce par pièce, plaque après plaque. Nous l'avons pratiquement tout dessoudé. »

— « Et vous n'avez rien trouvé? »

— « Rien. »

— « Peut-être que vous n'avez pas cherché où il fallait. »

— « Nous avons regardé *partout.* » Il se leva, comme pour s'en aller. « Vous comprenez, docteur? Quand nous avons eu examiné cette nef, il n'y avait plus la moindre possibilité que ces coordonnées se trouvent à bord. »

— « Asseyez-vous, inspecteur. Vous ne voyez pas encore la déclaration du silicone sous son vrai jour. Voyons, le silicone avait appris à parler en recueillant un mot par-ci, un mot par-là. Il ne parlait pas un langage courant. Certaines de ses paroles, qu'on nous a rapportées, le démontrent. Par exemple : « la planète qui est le plus loin », pour « la planète la plus éloignée ». Vous voyez? »

— « Et alors? »

— « Ceux qui ne parlent pas couramment une langue donnée emploient soit les formules de leur propre langue, en traduction mot à mot, soit des mots étrangers pris dans leur sens le plus littéral. N'ayant pas de langue parlée à sa disposition, le silicone a adopté la seconde manière,

Allons-y littéralement, par conséquent. Il a dit « *sur* l'astéroïde », inspecteur. *Sur*. Il ne parlait pas de chiffres notés sur un papier. Il voulait dire sur l'astronef, littéralement. »

— « Dr. Urth, » reprit patiemment Davenport, « quand le Bureau fait des recherches, il les fait consciencieusement. Il n'y avait pas non plus d'inscriptions mystérieuses *sur* l'astronef. »

Le docteur parut déçu.

— « Ma parole, inspecteur. J'espérais que vous verriez la solution. Bon sang, vous avez pourtant eu beaucoup d'indications. »

Davenport aspira longuement l'air. Il eut du mal, mais sa voix resta calme et égale une fois de plus.

— « Voulez-vous, oui ou non, me dire ce que vous pensez, docteur? »

Le Dr. Urth se frotta l'abdomen d'une main et affermit ses verres de l'autre :

— « Vous ne voyez pas, inspecteur? Il y a un endroit à bord d'un astronef où les chiffres secrets sont parfaitement en sûreté. Où échapperaient-ils aux regards, tout en étant en évidence? Où seraient-ils en sûreté, même si des centaines d'yeux les voyaient?... Sauf bien entendu ceux d'un chercheur doublé d'un esprit astucieux. »

— « Où? Dites-le donc ! »

— « Eh bien, en ces endroits où il y a *déjà* des chiffres. Des nombres tout à fait légitimes. Légaux. Des nombres qui doivent se trouver là. »

— « Où voulez-vous en venir? »

— « Le numéro de série de l'astronef, gravé directement dans la coque. *Sur* la coque, remarquez. Le numéro de moteur, celui du générateur de champ. Quelques autres encore. Chacun d'eux gravé sur l'astronef même. *Sur,* comme l'a dit le silicone. Sur l'astronef. »

Les sourcils de Davenport remontèrent sous l'effet d'une compréhension soudaine.

— « Vous avez peut-être raison... et si c'est le cas, j'espère qu'on vous trouvera un silicone deux fois plus gros que celui du *Robert Q*. Un qui ne se contentera pas de parler, mais qui saura aussi siffler. » Il prit le dossier et le feuilleta rapidement pour en extraire une formule officielle du B. T. I. « Bien entendu, nous avons noté tous les chiffres que nous avons découverts. » Il lissa la feuille. « Si trois d'entre eux ressemblent à des coordonnées... »

— « Il faut nous attendre à un certain effort de dissimulation. Il y aura sans doute des chiffres et des lettres surajoutés pour faire paraître légale la série... »

Le docteur prit un bloc-notes et en tendit un autre à l'inspecteur. Pendant deux minutes, les hommes se turent, notant des numéros de série, barrant de temps à autre des chiffres visiblement sans rapport.

Finalement, Davenport laissa échapper un soupir à la fois de soulagement et de désappointement.

— « Je cale, » convient-il. « Je crois que vous avez raison. Les numéros de la machine et du calculateur sont visiblement des coordonnées et des dates falsifiées. Ils n'ont rien de commun avec les séries courantes

et il est facile de supprimer les chiffres faux. Cela nous en donne deux... mais je jurerais que le reste est tout à fait légal. Qu'avez-vous découvert vous-même? »

— « D'accord. Nous avons maintenant deux coordonnées et nous savons où était notée la troisième. »

— « Ah! vraiment? Et comment...? » L'inspecteur s'interrompit et poussa un juron plus ancien que ceux de l'espace. « Evidemment! Le nombre inscrit sur la nef même, qui ne figure pas ici — parce qu'il se trouvait à l'endroit précis de la coque où a frappé le météore... j'ai bien peur que ce ne soit la fin de votre silicone, docteur! » Puis son visage rude s'éclaira. « Mais je suis idiot. Le nombre a disparu, mais je peux me le procurer en un instant au Registre Interplan. »

— « J'ai peur de devoir mettre en doute la seconde partie de votre affirmation. Le Registre ne vous donnera que le numéro d'origine, légal... pas la coordonnée camouflée en laquelle le Capitaine l'avait transformé. »

— « A l'endroit précis de la coque... » marmonna Davenport. « Et à cause de ce malheureux hasard, l'astéroïde est peut-être perdu à jamais. A quoi peuvent servir deux coordonnées si l'on ne possède pas la troisième? »

— « Eh bien, » fit nettement Urth, « elles seraient probablement très utiles à des êtres à deux dimensions, mais les créatures de notre dimension » (il se tapota la panse), « ont vraiment besoin de la troisième coordonnée... qui par bonheur se trouve précisément ici. »

— « Dans le dossier du B. T. I.? Mais nous venons juste de vérifier les listes de chiffres... »

— « *Votre* liste, inspecteur. Mais votre rapport contient également la déclaration originale de Verdnadsky. Et, bien entendu, le numéro du *Robert Q.* qu'il a enregistré est bien celui, falsifié, sous lequel il naviguait alors — il ne fallait pas éveiller la curiosité d'un réparateur quelconque en lui permettant de remarquer une étrangeté. »

Davenport prit son bloc et le rapport de Verdnadsky. Il fit un calcul et sourit.

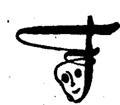
Le Dr. Urth se leva de son fauteuil avec un grognement de contentement et trotta jusqu'à la porte.

— « C'est toujours un plaisir de vous voir, inspecteur. Revenez. Et n'oubliez pas, au gouvernement l'uranium, mais à moi l'essentiel : un silicone géant, vivant et en bon état. »

Il souriait.

— « Et de préférence, capable de siffler, » dit Davenport, qui se mit à en faire autant en s'éloignant.

(*Traduit par Bruno Martin.*)



Les égarés

(Pottage)

par ZENNA HENDERSON

Autant être tout à fait francs. Avouons qu'au moment de lire cette histoire, nous étions un peu sceptiques. Zenna Henderson nous avait donné une première fois un charmant et touchant récit de S. F. à l'échelle individuelle, dans une perspective psychologique nouvelle : « Les rescapés » (*n°* 13). *Elle avait eu le bon goût de récidiver dans la même veine avec bonheur, et cela nous avait valu :* « Les isolés » (*n°* 25). *Mais, devant une troisième mouture, on pouvait éprouver quelque inquiétude, entrevoir le risque d'un tarissement. Eh bien non, nos craintes étaient vaines, et Miss Henderson a décidément un talent plein de ressources. Vous allez en juger en lisant vous-mêmes ce troisième épisode (et dernier à ce jour) de la chronique qu'elle a inaugurée. Vous y retrouverez de nouveau, dans leur vie anonyme sur Terre, ces sympathiques réfugiés interstellaires qu'elle a nommés le Peuple — et vous verrez reparaître des personnages déjà mis en scène dans les deux précédentes nouvelles. Mais l'art de Zenna Henderson étant de varier ses éclairages, la situation qu'elle a posée est encore différente. Dans le premier récit, elle nous contait la vie d'un Groupe replié sur lui-même dans le libre épanouissement de ses dons ; dans le second, elle considérait l'existence de quelques membres séparés de leur collectivité et inadaptés ; dans le troisième, elle envisage maintenant une autre possibilité d'évolution du Peuple : le cas d'un Groupe qui s'est coupé de son passé et s'est* intégré, *incorporé au milieu environnant, en reniant l'héritage de sa race. Et cette fois l'histoire est écrite du point de vue d'un être humain ordinaire — une institutrice qui ressemble probablement à Miss Henderson elle-même, dont c'est la profession. Ce qui ne varie pas, néanmoins, c'est cette qualité de chaleur et de tendresse qu'elle sait communiquer à ses récits pour les rendre doucement émouvants. Et, pour la première fois dans la série, cette jolie et sensible histoire va introduire la perspective d'un prolongement : l'espoir que les Dons merveilleux du Peuple puissent un jour être partagés par l'humanité.*



Il arrive un moment où l'on en a assez de l'enseignement. Peut-être pas de la tâche en elle-même, parce que c'est un mal insidieux et qu'on garde cela dans le sang toute la vie. Mais, un beau jour, tout en considérant le devoir qu'on est en train de corriger ou en s'écoutant faire une réponse à un élève, on sent résonner en soi comme un coup de gong. Et chaque écho de ce gong est une année de votre vie, une autre troupe d'enfants passant par vos mains, un tour de plus de la machine à moudre de la monotonie. Et c'est cela qui vous effraie. La valeur du travail qu'on accomplit ne compte pas dans ces moments-là et la monotonie vous laisse un goût amer dans la bouche.

Parfois, on peut calmer cette impression douloureuse en savourant ces précieux jours de pseudo-liberté entre le moment où l'on reçoit son contrat pour l'année suivante et celui où on le signe. Parce qu'alors, on sait qu'on peut s'évader, mais — pour une raison ou pour une autre — on ne saisit pas l'occasion.

C'est pourtant ce que je fis un certain printemps. J'abandonnai l'enseignement. Je décidai de ne pas renouveler mon contrat. Je partis à la poursuite de quelque chose... mais de quoi au juste? Peut-être de l'agitation, peut-être d'un rêve merveilleux, peut-être d'un monde nouveau, brillant et magnifique, qui devait bien être quelque part, puisqu'il n'est jamais là présent, à l'instant. Ou peut-être à la poursuite d'un endroit où tout recommencer, afin de ne plus jamais retomber dans la même horrible impasse intellectuelle. Donc, je quittai mon emploi.

Mais quand vint la fin du mois d'août, je sentis en moi un vide pire que l'ennui, pire que la monotonie, pire que la soif de liberté. J'étais presque terrifiée à l'idée que septembre approchait à grands pas et que je n'avais plus à me soucier de ce que, quelques semaines plus tard, l'école reprenait... Demain l'école reprend!... Premier jour d'école! Aussi, presque à la dernière minute, je courus à l'Agence de Placement. Bien entendu, il était trop tard pour essayer de retourner à mon ancienne école et, de plus, l'empreinte des années passées là-bas faisait encore mal en trop d'endroits.

— « Eh bien,» dit le Directeur de l'Agence tout en fouillant dans ses cartes de fin d'année scolaire, « il y a toujours Bendo. » Il feuilleta un calepin fatigué. « Il y a *toujours* Bendo. »

Je pris la façon dont il appuyait sur le mot *toujours,* ainsi que son regard, pour ce qu'il voulait leur faire exprimer et poussai un soupir.

— « Bendo? »

— « Petite école. Une seule salle de classe. Ville minière — ou du moins elle l'était jadis. Ville fantôme maintenant. » Il soupira d'un air las et se laissa aller à quelques confidences professionnelles. « Citoyens fantômes aussi. Ils ne peuvent plus garder une institutrice plus d'un an. Traitement de début... logement quelconque... chez l'habitant. Pas de distractions organisées... pas de vie mondaine. Pas de ville à quatre-vingts kilomètres à la ronde. Pas de cinéma. Rien d'autre que des enfants à instruire. Dix cette année. De tous âges. »

— « On dirait la ville où j'ai été élevée, » dis-je. « Sauf que nous avions deux salles de classe et pas mal de réjouissances publiques. »

— « J'ai visité Bendo. » Le Directeur s'enfonça dans son fauteuil, les mains croisées derrière la nuque. « Communauté malade. Gens malheureux. Pas d'intérêt pour quoi que ce soit. Seule raison pour laquelle ils ont une école, c'est parce que la loi le veut. Respectueux des lois, en tout cas. Pas assez intéressés à quelque chose pour violer la loi, j'imagine. »

— « J'accepte le poste, » dis-je vivement, avant d'avoir pu analyser l'impression que ce trou était à peu près l'endroit le plus éloigné où je pouvais aller pour reprendre un bon départ.

Il me regarda avec curiosité.

— « Si vous songez à allumer le flambeau des réformes hardies pour faire brûler Bendo d'enthousiasme, gardez-vous-en bien. J'ai vu plus d'un flambeau de belle taille faire long feu dans ce pays perdu.»

— « Je n'ai pas de flambeau, » dis-je. « Franchement, je suis rassasiée au suprême degré d'enthousiasme débordant, de fêtes scolaires et de divertissements publics. Tout cela finit par devenir le comble de la monotonie. Bendo me reposera. »

— « Pour ça, vous pouvez en être sûre, » dit le Directeur, se penchant de nouveau sur ses cartes. « Le président du Conseil d'École est un nommé Saul Diemus. Si vous n'avez pas de voiture, la seule façon d'atteindre Bendo est de prendre l'autocar. Il fait le service une fois par semaine. »

***

Je sortis dans le soleil d'août après cette entrevue en arquant un peu le dos sous le poids dont elle m'avait accablée, et j'aurais juré entendre le sifflement provoqué par la fraîcheur de l'Agence de Placement s'évaporant de ma peau.

Je me dirigeai vers la grande place et m'assis sur un des bancs de pierre que je n'avais jamais eu le temps d'utiliser à l'époque où j'étais étudiante ici, bien des années auparavant. Je regardai la fenêtre de mon vieux dortoir et, pendant un moment, je ressentis une intense nostalgie, non seulement à cause des années qui avaient fui, des espoirs qui étaient morts et des songes qui s'étaient terminés par des réveils cruels, mais aussi à cause de la magie que j'avais trouvée dans cette pièce. C'était une magie — un véritable enchantement — qui m'avait ouvert de telles perspectives que, pendant un certain temps, tout m'avait semblé possible, tout réalisable... sinon pour moi sur le moment même, du moins pour d'Autres, un Jour à venir. Maintenant que le temps avait estompé bien des choses, je ne pouvais croire tout à fait à cette magie et maintenant pourtant, comme alors, je désirais farouchement y croire. Si seulement cela pouvait être ! Si seulement cela était !

Je soupirai et me levai. Je suppose que chacun connaît un moment magique à telle ou telle période de sa vie, mais que, comme moi, personne ne parvient à croire que d'autres puissent connaître le même... mais le

mien *était* différent! Personne d'autre ne pouvait avoir éprouvé mes émotions. Je ris de moi. Assez de retours sur le passé et de rêvasseries. Bendo m'attendait. J'avais du travail en perspective.

*
**

Les lourds nuages de poussière ocre, soulevés par notre autocar cahotant, fuyaient en roulant comme des vagues et j'enfouis mon visage dans mes mains incurvées pour aspirer une bouffée d'air moins suffocant. Le sable qui crissait entre mes dents et la poussière qui filtrait à travers mes vêtements n'avaient rien de nouveau pour moi, mais je me plaisais à espérer que lorsque nous arriverions à Bendo, nous aurions laissé cette plaine poudreuse loin derrière nous pour atteindre une zone un peu plus fertile. Je me tortillais sur mon siège anguleux, me demandant s'il avait jamais été conçu pour le confort de quelqu'un, et je me rattrapai au moment où un brusque coup de frein me projetait en avant.

Nous restâmes là, attendant que le nuage de poussière soulevé au passage nous eût rejoints, tandis que mon dernier compagnon de voyage, un vieil Indien ratatiné, en blouse de velours semblable à une lévite, ramassait sa selle bosselée et ses paquets enveloppés dans des toiles d'emballage et se faufilait dans l'allée entre les fauteuils pour descendre sur le bord de la route déserte.

Nous redémarrâmes dans un grondement de moteur, laissant derrière nous sa silhouette solitaire plantée au milieu de la plaine immense et désolée. Où pouvait-il bien aller? me demandai-je. Combien de kilomètres harassants devrait-il faire jusqu'à sa cabane? Où celle-ci pouvait-elle se nicher ? Dans quelle cuvette ou dans quelle minuscule oasis de verdure cachées au milieu de ce désert?

Puis nous filâmes tout droit en direction des hautes montagnes rougeâtres et dénudées qui barraient l'horizon. Devant nous, le ruban rectiligne de la route s'étirait à perte de vue. Je soupirai, changeai encore de position et laissai le ronronnement du moteur et la lassitude de mes membres me plonger dans un engourdissement, à mi-chemin du sommeil et de l'état de veille.

Un changement dans le ronflement du moteur me ramena à l'autocar brinquebalant. Nous nous arrêtâmes une fois encore avec une secousse brutale et je regardai par la vitre, essayant de distinguer quelque chose à travers les nuages de poussière qui retombaient lentement et me demandant quel voyageur nous pouvions avoir à prendre ici au milieu de nulle part. Alors, une zone s'éclaircit dans le voile de poussière et je pus lire :

BUREAU DE POSTE DE BENDO

BAZAR

GARAGE — STATION-SERVICE

MERCERIE — QUINCAILLERIE

JOURNAUX

L'inscription couvrait la façade d'un bâtiment penché, battu par les intempéries, calé entre deux ruines en pierres noircies par la fumée. Après une immensité si plate, on était tout surpris de voir les amoncellements de rochers nus descendant jusqu'au bord de la route et haussant vers le ciel leurs crêtes couvertes de lichens.

— « Bendo, » dit le chauffeur du car, dépliant ses longues jambes et voûtant les épaules pour sauter à terre. « Fin de parcours. Fin de la civilisation. Fin de tout ! » Il fit une grimace et le masque poudré qui recouvrait son visage se cassa en un sourire engageant.

— « C'est petit, n'est-ce pas? » dis-je, lui rendant son sourire.

— « C'était plus grand autrefois, » dit-il. « Tout ça, c'est le passé et on n'y peut rien. C'était un centre minier plein de vie dans le temps. » Tandis qu'il parlait, je distinguais des bâtiments délabrés éparpillés sur les versants rocheux des collines et dont les pierres s'écroulaient dans de profondes tranchées ravinées. « Mon père s'en souvient, du temps qu'il était gosse. Il y a longtemps. C'était encore à l'époque où une rivière passait par là. »

Il grogna tout en défaisant les courroies qui maintenaient mes bagages sur le toit et en posant ceux-ci à terre.

— « Eh ! Salut ! » fit-il tout à coup.

Je me retournai pour voir à qui il s'adressait et me trouvai en face d'un homme grand, robuste, bien proportionné — et âgé. Plus âgé que son visage — plus âgé que les années qu'il pouvait compter, parce que, en réalité, il était jeune, presque aussi jeune que moi. Ses traits étaient figés dans une expression sévère et soucieuse et ses mains serraient gauchement le bord de son feutre tenu à hauteur de sa poitrine.

Dans ce bref moment, avant qu'il eût articulé : « Miss Amerson? », j'éprouvai à son égard le sentiment dont on ne peut se défendre en présence de quelque personne fort dévote qui ne voit en Dieu qu'une entité implacable et vengeresse, irritée par l'indignité de l'homme et n'attendant pour le frapper que le moment où il sera vautré dans le péché. Je me demandai quel était le Dieu qui le tenait si cruellement prisonnier. Puis je me surpris à répondre : « Oui. Comment allez-vous? » Alors, il me toucha légèrement la main en murmurant : « Saul Diemus, » et tourna son attention sur mes deux grandes valises et mon phonographe.

Il se mit en route en traînant les pieds et je lui emboîtai le pas sans rien dire, puisqu'il ne semblait guère décidé à parler. Je ne m'étais pas attendue à un comité de réception, mais les enfants avaient dû bien changer depuis que je n'en étais plus une, sans quoi la curiosité que suscite une nouvelle maîtresse en aurait amené au moins deux ou trois à sortir pour voir à l'avance à quoi elle ressemblait. Mais nous nous éloignâmes tous deux en silence de la grand'route et du bureau de poste et tournâmes bientôt le coin rocheux d'une colline. Je regardai de l'autre côté du lit desséché du torrent, en direction de l'unique rue tortueuse qui constituait tout le quartier résidentiel de Bendo. Je m'arrêtai sur le vieux pont de bois fissuré et promenai des regards attentifs sur le

paysage. Je ne verrais jamais plus Bendo avec les mêmes yeux. L'habitude donnerait du flou à certains contours et en ferait ressortir d'autres et je ne reverrais plus cette bourgade comme maintenant, alors que j'ignorais encore qui vivait derrière telle ou telle porte nue.

Les maisons étaient disséminées au hasard sur le flanc des collines et des escaliers zigzaguants, aux marches de pierres mal dégrossies, descendaient de chacune jusqu'à la route qui courait parallèle au lit du torrent absolument sec. Ce n'étaient pas des cabanes, mais les intempéries avaient si bien patiné leurs murs exempts de crépi qu'elles se fondaient presque à la perfection dans le décor sauvage. Des choses poussaient dans chaque cour de devant, mais elles semblaient avoir été plantées si timidement et leurs fleurs se cachaient si bien qu'on aurait pu facilement croire à des amas fortuits de végétation naturelle.

Un tel culte de l'anonymat...

— « L'école... »

Je n'avais pas suivi le geste rapide de sa main.

— « Où cela? » Rien de ce que je voyais ne ressemblait à une école.

— « Au tournant. » Cette fois, je regardai dans la direction qu'il m'indiquait et j'aperçus soudain, se détachant dans l'uniformité du paysage, un petit campanile qui dépassait tout juste le faîte de la colline à la sortie de la ville. Tout à côté, la hampe du drapeau pointait vers le ciel, fine comme un trait de crayon. Mr. Diemus se raidit et prononça avec effort :

— « L'école, c'est ce qu'il y a de mieux par ici. Il y a une source et des arbres, et... » A court de mots, il me regarda comme pour essayer de trouver autre chose qui pût m'intéresser. « Je suis le président du Conseil d'Ecole, » reprit-il brusquement. « Vous aurez dix enfants, de la dixième classe jusqu'à la quatrième. Vous serez la patronne dans votre école. Vous n'aurez de comptes à rendre à personne. Toutes les mesures que vous jugerez utile de prendre pour assurer la discipline, prenez-les. Nous ne dorlotons pas nos enfants. Apprenez-leur ce qu'ils doivent savoir. N'ennuyez pas les parents avec des raisons et des explications. L'école est à vous. »

— « Et vous aimeriez tout autant en être débarrassé, et de moi aussi, » dis-je en souriant.

Il eut l'air surpris.

— « La loi dit de les instruire, » répondit-il, reprenant sa marche. « Alors, instruisez-les. »

Je le suivis avec soumission, songeant avec un certain malaise à ce qui se passerait si je demandais à Mr. Diemus pourquoi il détestait sa propre personne, le monde où il vivait et même — oh ! j'osais à peine y penser — les enfants que je devais « instruire ».

— « Vous logerez chez moi, » dit-il. « Nous avons une chambre d'amis. »

Je ressentis péniblement le long silence qui suivit, mais je ne pus songer à rien pour le remplir. Je faisais passer ma petite valise d'une main dans l'autre et tenais les yeux fixés sur le chemin rugueux dont

les pierres instables et le gravier crissant élevaient une prostestation sonore à chacun de nos pas. J'avais l'impression que Mr. Diemus s'efforçait de faire le plus de bruit possible avec ses pieds. Mais, malgré l'écho amplifié venu des collines qui nous entouraient, aucun visage ne se pressait aux fenêtres et ce fut avec un immense soulagement que j'entendis soudain le caquetage rauque de quelques poules qui grattaient, heureuses et insouciantes, dans le sable grossier.

*
* *

Je me repliai en boule dans mon lit étroit, au milieu de l'obscurité, cherchant à consoler mon estomac tourmenté. Ce n'était pas que la nourriture eût été mauvaise — je l'avais trouvée très acceptable — mais quel lugubre repas ! La tristesse avait semblé pendre en festons du plafond et l'infortune avoir pris place presque visiblement à la table.

J'avais essayé de me dire que les fatigues du voyage influençaient mon moral, mais j'avais regardé autour de moi et j'avais vu la patience sans espoir qui sillonnait le visage des adultes et commençait vaguement, mais sans erreur possible, à marquer celui des enfants. Il y avait deux enfants à table. Une fille, Sarah (classe de septième, autant que je pouvais en juger), et un adolescent (quatrième?) — trop silencieux, trop bien élevés, trop maîtres d'eux-mêmes, évitant beaucoup trop ostensiblement de regarder la chaise vide qui les séparait.

Mes aliments descendaient en grosses boules et se battaient âprement avec le café qui arrivait en larges gorgées. Même maintenant — de longues et pénibles heures après le repas — ce que j'avais absorbé ne voulait pas rester tranquille et se laisser digérer.

Demain, à l'école, je serais dans mon élément ; j'y étais toujours à l'aise en quelque endroit que ce fût, puisqu'instruire des enfants, c'est toujours instruire des enfants, là ou ailleurs. Peut-être alors pourrais-je commencer à dégeler ces enfants figés et peu naturels. Evidemment, ils pouvaient très bien être de petits démons une fois sortis de chez eux — comme c'est souvent le cas. Mais, de toute façon, je ressentais avec gratitude l'émoi familier des nouveaux débuts que ramène chaque année le mois de septembre.

Je remuai encore dans mon lit, puis, raidissant la nuque, je dégageai ma tête de l'oreiller pour écouter.

C'était un murmure, ce sifflement intermittent que je percevais depuis un moment. Quelqu'un chuchotait dans la chambre voisine. Je m'assis sur mon lit et écoutai sans aucune honte. Je savais que la chambre de Sarah touchait la mienne, mais qui parlait en ce moment avec elle? Tout d'abord, je ne pus saisir que des mots tronqués, puis mes oreilles s'habituèrent ou les voix devinrent plus fortes et j'entendis plus distinctement.

— « ...et tu l'as entendue rire? Eclater de rire comme ça à table ! » Au murmure rapide succédèrent des paroles prononcées à mi-voix : « Ses yeux se sont plissés et elle a ri. »

— « Nos autres maîtresses riaient aussi. » La voix grave, une voix qui muait, devait être celle de Matt.

— « Oui, » chuchota Sarah. « Mais pas longtemps. Oh ! Matt, qu'est-ce que nous avons, nous autres? Les gens qu'on voit dans nos livres s'amusent. Ils rient, ils courent, ils sautent, ils font toutes sortes de choses drôles et personne ne... » Sarah hésita. « Personne ne dit que c'est mal. »

— « Ce ne sont que des histoires, » répliqua Matt. « Ce n'est pas la vie réelle. »

— « Si, je crois que si ! » cria Sarah. « Quand je serai grande, je quitterai Bendo. J'irai voir... »

— « Quitter Bendo ! » interrompit Matt d'une voix rude. « Quitter le Groupe? »

... Je perdis la réponse de Sarah — cela me fit le même effet que si j'avais manqué une marche d'escalier. Et, tandis que je m'efforçais de retrouver ma respiration régulière, les visions, les sons et les odeurs de ma vieille chambre de pension affluèrent à ma mémoire... Puis je me calmai. Ce n'était sans doute qu'une tournure de phrase. Cette tristesse, cette impuissance, cette affliction ne pouvaient absolument pas avoir de rapport avec cette magie entrevue là-bas.

— « Où est Dorcas? » demanda Sarah, comme si elle connaissait déjà la réponse.

— « Punie. » La voix de Matt était dure et ce n'était pas celle d'un jeune garçon. « Elle a sauté. »

— « Sauté ! » Sarah était interloquée.

— « Par-dessus la balustrade de la véranda. Jusqu'au chemin. Papa l'a vue. Je crois qu'elle l'a fait exprès pour qu'il la voie. » Il prit un ton de défi : « Un jour, quand je serai plus grand, je sauterai aussi — par-dessus tout ce qui me plaira — même par-dessus la maison. Sous le nez de papa. »

— « Oh ! Matt. » Le cri était chargé d'horreur et d'admiration à la fois. « Tu ne le ferais pas ! Tu ne pourrais pas ! Pas si loin, pas juste sous le nez de papa ! »

— « Je te dis que si, » répliqua Matt. « Je le pourrais, parce que je... » Il s'interrompit brusquement. « Sarah, » reprit-il, « peux-tu imaginer en quoi, pour quelle raison, c'est mal de sauter? Ça ne fait de mal à personne. Ce n'est pas laid. Il n'y a pas de loi... »

— « Où est Dorcas? » La voix de Sarah était presque imperceptible. « Dans le cabanon, encore? » Elle répondait presque à la question de Matt au lieu d'en poser une pour sa part.

— « Oui, » dit Matt. « Dans le noir, avec seulement du pain sec à manger. Pour qu'elle apprenne ce que ressent un animal traqué. Un animal différent des autres, que les autres animaux détestent et pourchassent. » Sa voix amère soulignait les mots.

— « Tu vois, » murmura Sarah. « Tu vois? »

Dans le silence qui suivit, j'entendis une porte se fermer avec douceur

et le plancher vibrer légèrement quand Matt passa devant ma chambre. Je me laissai retomber sur mon oreiller et restai allongée, immobile, les yeux au plafond. Quelle sombre chose y avait-il dans cette maison? Dans cette communauté? Des enfants effrayés chuchotant dans l'obscurité. Des enfants indisciplinés enfermés dans des cabanons pour apprendre ce que ressentaient les animaux traqués. Et un Groupe?... Non, ce n'était pas possible. J'avais trop d'imagination. Ce devait être simplement le récent souvenir de mes années de collège qui me faisait considérer ces ténèbres comme pouvant être l'envers du monde enchanté que mon amie Karen m'avait montré (1).

***

Le cœur faillit me manquer quand je vis l'école. C'était une de ces monstruosités en briques comme on en construisait vers le début du siècle. Celle-ci avait été bâtie pour une ville champignon, mais maintenant toutes les fenêtres du haut étaient obturées par des planches et ne servaient manifestement plus depuis longtemps. Le rez-de-chaussée aussi était désaffecté, à l'exception de deux pièces, mais avec la poignée d'enfants qui se tenaient tranquillement près de la porte, il était évident qu'une seule devait suffire. Et le bâtiment n'était pas seul abandonné : la cour était vide d'un bout à l'autre, dépourvue d'herbe ou d'arbres et d'installations de jeu. Juste derrière l'école, cependant, il y avait un bouquet d'arbres et une gorge avec de l'eau qui brillait tout au fond.

— « Pas de balançoire? » demandai-je aux trois enfants qui m'accompagnaient. « Pas de glissoire? Pas de jeux de bascule? »

— « Non! » La voix de Sarah reflétait la tristesse en même temps que la surprise. Matt la regarda de travers en manière d'avertissement.

— « Non, » dit-il. « On ne se balance pas et on ne glisse pas — et on ne joue pas non plus à la bascule. » Il se força à me faire un léger sourire.

— « Quel dommage! » dis-je. « Est-ce qu'elles ont été usées à force de servir? Est-ce que l'école n'a pas les moyens de s'en offrir d'autres? »

— « On ne se balance pas, on ne glisse pas, on ne joue pas à la bascule. » Le sourire s'était éteint. « Ça ne nous intéresse pas! »

Rien n'est aussi catégorique et incontestable que cette dernière affirmation. Je l'ai entendue comme excuse pour presque toutes les fautes d'omission, mais je le jure, jamais elle ne s'appliquait à des jeux. Je ne pus songer à une réponse plus intelligente que *Oh!*, aussi je gardai le silence.

Toute la semaine, il me sembla que je marchais en enfonçant jusqu'aux genoux dans de la gélatine ou que j'essayais de lever au-dessus de ma tête un énorme matelas de plumes. J'utilisai tous les stratagèmes qui me vinrent à l'esprit pour susciter l'enthousiasme de la classe — au sujet de tout et de n'importe quoi. Les enfants étaient polis et soumis,

(1) Rappelons que Karen était la narratrice du récit « *Les rescapés* ».

et ils faisaient ce qui leur était demandé, mais sans joie, avec apathie, avec une patience résignée.

Finalement, juste avant l'heure de la sortie, le vendredi, je me penchai par-dessus mon pupitre en désespoir de cause.

— « Est-ce que vous n'aimez vraiment *rien?* » demandai-je d'un ton implorant. « Est-ce que *rien* ne vous amuse? »

Dorcas Diemus ouvrit la bouche dans le silence pesant. Je vis la jambe de Matt se détendre brusquement et sa chaussure cogner le pied de la table en guise de menace. La petite referma la bouche.

— « Moi, je pense que l'école est amusante » dis-je. « Je pense que nous pouvons trouver du plaisir à toutes sortes de choses. Je veux trouver du plaisir à vous faire la classe, mais ce ne sera pas possible si vous n'en trouvez pas à apprendre. »

— « Nous apprenons, » dit vivement Dorcas. « Nous ne sommes pas stupides. »

— « Vous apprenez, » acquiesçai-je. « Vous n'êtes pas stupides. Mais n'y en a-t-il pas parmi vous qui *aiment* l'école? »

— « J'aime l'école, moi, » dit Martha, la plus jeune de mes élèves, d'une petite voix fluette. « Je trouve que c'est amusant. »

— « Merci, Martha, » dis-je. « Et quant à vous autres... » Je les regardai en feignant la colère. « Vous la trouverez amusante, même si je dois vous en convaincre en vous battant! »

A ma grande consternation, ils se firent tout petits sur leurs sièges et échangèrent d'étranges regards apeurés. Mais avant que j'aie pu m'expliquer en quelques mots, Matt se mit à rire et Dorcas l'imita. Et, toute surprise de ce revirement, j'entendis le rire grinçant et hésitant des enfants se répandre à travers la pièce. Mais je vis la main d'Esther trembler quand elle essuya des larmes qui perlaient à ses yeux de dix ans. Elle pleurait... mais était-ce de rire?

*
* *

Cette nuit-là, je me tournai et me retournai dans mon lit, presque trop fatiguée pour dormir, me posant des questions et me tourmentant. Qu'est-ce qui avait brisé la vie de ces gens? Ils avaient la santé, ils avaient la beauté — la courbe de la joue de Martha, dans le contrejour, était un enchantement, l'arc des sourcils de Dorcas était la grâce achevée. Ils étaient nourris comme il fallait, vêtus comme il fallait, logés comme il fallait... mais ils n'étaient aucunement ce qu'ils auraient pu être. J'avais vu plus de joie, de bonheur et d'enthousiasme chez de jeunes enfants de nomades qui dormaient dans des huttes de carton, se lavaient — quand cela leur arrivait — dans le fossé et mangeaient ce qui leur tombait sous la main, mais qui souriaient, même quand l'impétigo ou la gourme saignaient autour de leur sourire.

Mais ces enfants sans vie! Mes pensées furent troublées et mon sommeil agité.

Environ un mois plus tard, la situation s'était améliorée — très légè-

rement. Du moins y avait-il un peu de détente dans la classe. Et comme je découvris qu'ils n'avaient pas de préjugés solidement ancrés contre les plantes, nous en cultivâmes quelques-unes sur les larges rebords des fenêtres — des pousses que nous allions chercher près de la source et que nous transplantions. Et nous avions des aquariums où nous élevions des vairons capturés dans le ruisseau et même un crapaud qui ne s'éveillait dans sa boîte pleine de vase que pour gober les araignées que nous lui servions pour son dîner. Et nous chantions — fort et avec enthousiasme — mais, miracle entre les miracles, sans qu'un seul enfant détonnât dans toute la classe. Mais nous ne chantions pas « *Montons, montons, dans le ciel* », ni « *Poussons, poussons la balançoire* ». Quand j'entonnais seule une de ces chansons, je n'avais plus devant moi que des visages rougissant d'embarras et des yeux baissés !

Il y avait eu cependant une petite querelle entre nous — à propos de cette façon qu'ils avaient de traîner sans cesse leurs pieds.

— « Levez les pieds, pour l'amour du ciel, » leur dis-je d'un ton irrité un matin, alors que le *ch... ch... ch...* de leurs allées et venues me faisait bouillir dans ma peau. « Ils ne doivent pas être lourds au point que vous ne puissiez les lever. »

Timmy, qui se trouvait avoir l'esprit plus prompt ce matin-là, se mordilla un doigt avec embarras et répondit :

— « Je ne peux pas. Je ne dois pas. »

— « Tu ne dois pas? » J'oubliai momentanément avec quelle circonspection j'avais traité jusque-là ces enfants aussi effarouchés que de petites souris blanches. « Pourquoi pas? Il n'y a sûrement pas de raison au monde pour laquelle tu ne puisses pas marcher sans faire de bruit. »

Matt jeta un regard malheureux à Miriam, l'étudiante de seconde année qui constituait à elle seule tout l'effectif de mon enseignement secondaire. Elle détourna les yeux et planta ses dents dans sa lèvre inférieure, l'air troublé. Puis elle me regarda et dit :

— « C'est l'habitude à Bendo. »

— « De traîner les pieds en marchant? » J'étais en train de perdre patience. « Et pourquoi, s'il te plaît? »

— « C'est comme ça qu'on fait à Bendo. » Il n'y avait pas de colère dans sa défense, mais seulement de la résignation.

— « Peut-être est-ce comme cela que vous faites chez vous, » dis-je. « Mais ici, à l'école, levons les pieds. Autrement cela fait trop de bruit. »

— « Mais, c'est mal... » commença Esther.

De la main, Matt lui imposa aussitôt silence.

— « Mr. Diemus a dit que ce que je faisais à l'école ne regardait que moi, » leur dis-je. « Il m'a priée de ne pas ennuyer vos parents avec les choses qui nous préoccupent. Une de ces choses est qu'on entend trop de bruit quand il y en a qui veulent travailler. Dans notre salle de classe tout au moins, levons les pieds et marchons sans bruit. »

Les enfants considérèrent la suggestion avec solennité et se tournèrent vers Matt et Miriam en quête d'un conseil. Tous deux approuvèrent de la tête et nous reprîmes notre travail. Pendant les quelques minutes

qui suivirent, je vis avec étonnement, du coin de l'œil, les enfants se déplacer inutilement à travers la classe, levant les pieds très haut au-dessus du sol, souriant et jetant des regards de biais comme si ces déplacements avaient eu un caractère hautement aventureux, comme si c'eût été une chose hardie et délicieuse à accomplir. Toute cette affaire m'avait plongée dans une grande perplexité. En réfléchissant à ce que j'avais déjà vu, je m'avisai que les enfants de Bendo n'étaient pas seuls à racler le sol en marchant, mais que les adultes faisaient de même, comme s'ils eussent craint de perdre contact avec la terre, comme si... Je secouai la tête et continuai ma leçon.

Avant midi, cependant, l'insupportable *ch... ch... ch...* des pieds traînés se fit entendre de nouveau. L'habitude était trop fortement enracinée chez ces enfants. Aussi accolai-je mentalement à cette manie les épithètes d'*incurable* et de *chronique,* et n'insistai pas.

Je surveillai en soupirant la sortie de la classe à l'heure du déjeuner. J'avais pensé que, avec ce luxe sans précédent d'une heure entière pour déjeuner, ils allaient tous rentrer chez eux. Mais non ; je vis qu'ils s'étaient tous munis de petits sacs en papier dans lesquels des sandwiches au pain rassis voisinaient avec des pommes dont l'apparence n'excitait guère l'appétit. Sans un mot, de leur allure terne et traînante, ils gagnèrent le boqueteau qui entourait la source.

« Tout est terne, ici, » pensai-je. « Même les rayons du soleil sont ternis quand ils éclairent les collines et les canyons. Il n'y a pas de gaieté, pas de rires. Pas d'amusements ni de plaisanteries. Pas de sottises juvéniles. Pas de bêtises d'adolescents. Rien que des enfants calmes et résignés. »

Je n'ai pas pour habitude d'espionner mes élèves, mais je commençai à me demander si ceux-ci se comportaient différemment quand ils n'étaient pas avec moi ni avec leurs parents. Aussi, en rentrant à midi et demi d'un déjeuner acceptable, mais combien monotone ! chez les Diemus, je dépassai l'école et continuai jusqu'au bouquet d'arbres, avançant avec précaution à travers la broussaille maigre jusqu'à un rocher recouvert de lichen, par-dessus lequel je me penchai pour observer les enfants.

Quelques-uns étaient couchés dans l'herbe rare et courte, les mains sous la nuque, regardant avec des yeux mi-clos le ciel lumineux à travers les branches. Esther et la petite Martha cherchaient des capsules de graines de *fillaree* et comptaient les dents des fourches, des râteaux et des herses auxquels elles ressemblaient. Je souris, me rappelant avoir fait de même autrefois.

— « J'ai fait un rêve cette nuit. » Dorcas lança cette affirmation d'un ton de défi dans le silence assoupi. « J'ai rêvé de la Patrie. »

J'eus un soudain mouvement de surprise en même temps que Martha s'écriait, horrifiée :

— « Oh ! Dorcas ! »

— « Qu'est-ce qu'il y a de mal ? » s'écria Dorcas, les joues écarlates.

« Il y avait une Patrie. Parfaitement! La Patrie, ça a existé. Pourquoi est-ce qu'on n'en parlerait pas? »

J'écoutais de toutes mes oreilles. Ce ne pouvait être une simple coïncidence — un Groupe et maintenant la Patrie. Il devait certainement y avoir un rapport... Je me pressai plus fort contre le rocher rugueux.

— « Mais c'est mal ! » cria Esther. « Tu seras punie. On ne doit pas parler de la Patrie. »

— « Pourquoi pas? » demanda Joel comme si cela venait de se présenter à son esprit, ainsi que les choses le font quand on a treize ans. Il se redressa lentement. « Pourquoi est-ce qu'on ne doit pas? »

Il y eut un instant de silence angoissé.

— « J'ai rêvé aussi, » dit Matt. « J'ai rêvé de la Patrie... et c'était bon, c'était bon. »

— « Qui donc n'a pas rêvé? » questionna Miriam. « Nous avons tous rêvé, n'est-ce pas? Même nos parents. Je le vois aux yeux de Maman quand elle a rêvé. »

— « Avez-vous jamais demandé comment il se fait que nous ne devons pas en parler? » s'enquit Joel. « Je veux dire, avez-vous eu une réponse autre que *C'est mal* ? »

— « Je crois que ça se rapporte à quelque chose qui a eu lieu il y a longtemps, » dit Matt. « Quelque chose qui s'est passé au moment où le Groupe est arrivé... »

— « Je ne crois pas que ce soit simplement rêver, » déclara Miriam, « parce que je n'ai pas besoin de dormir pour cela. Je crois que c'est se Souvenir. »

— « Se Souvenir? » demanda Dorcas. « Comment pouvons-nous nous souvenir de quelque chose que nous n'avons pas connu? »

— « Je ne sais pas, » admit Miriam. « Mais je parierais que c'est ça. »

— « Je me souviens, » dit spontanément Talitha — qui n'avançait jamais rien spontanément.

— « Chttt !... » murmura Abie, l'avant-dernier en âge qui parlait toujours à voix basse.

— « Je me souviens, » répéta Talitha avec obstination. « Je me souviens d'une robe qui était trop petite et que la maman étirait jusqu'à ce qu'elle soit assez longue, et la robe restait étirée. Et puis elle tendait la ceinture pour qu'elle soit assez large et la petite fille la mettait et partait en volant. »

— « Oh ! » fit Timmy avec dédain. « Je me souviens mieux que ça. » Ses traits s'immobilisèrent et ses yeux s'agrandirent. « La fusée était si haute qu'on aurait dit une montagne et les gens entraient par la porte qui était haute, haute, sans avoir besoin d'échelle. Et puis il y avait les étoiles, des grosses étoiles, qui brillaient ; pas des petites étoiles de rien comme les nôtres. »

— « Elle allait trop vite ! » C'était Abie et il parlait avec animation. « Quand l'air est venu, il a chauffé la fusée et le bébé est mort avant que les petits glisseurs quittent la fusée. » Il s'effondra soudain, se blottit contre Talitha et éclata en sanglots.

— « Vous voyez ! » Miriam leva le menton d'un air de triomphe. « Nous avons tous rêvé... Je veux dire que nous nous sommes tous souvenu ! »

— « Je suppose que oui, » dit Matt. « Je me rappelle. Talitha, ce que tu disais, ça s'appelle *léviter*, pas voler. On monte et on monte autant qu'on veut, aussi loin que ça vous plaît et on n'a pas besoin de toucher le sol un seul instant... pas un seul ! » Il frappa plusieurs fois du poing dans les graviers rouges à côté de lui.

— « Et on peut danser dans l'air aussi, » soupira Miriam. « Plus libre qu'un oiseau, plus léger que... »

Esther se mit péniblement debout, toute pâle, la panique inscrite sur ses traits.

— « Arrêtez ! Arrêtez ! C'est laid ! C'est mal ! Je le dirai à papa ! Nous ne devons pas rêver — ni léviter — ni danser. C'est mal ! Vous en mourrez ! »

Joel sauta sur ses pieds et empoigna Esther par le bras.

— « Est-ce qu'on peut être mort plus que maintenant ? » s'écria-t-il, la secouant brutalement. « Est-ce que tu appelles ça être vivante ? »

Puis il courba craintivement les épaules et fit quelques pas dans la clairière, raclant le sol de ses pieds.

***

Je rentrai à l'école en courant comme une possédée, essayant de refouler mes larmes en battant des paupières, sans m'avouer que je pleurais amèrement à cause de ces pauvres enfants qui cherchaient si désespérément quelque chose qu'ils savaient leur être dû. Pourquoi le leur refusait-on avec tant de rigueur ? Sûrement que s'ils étaient ce que je croyais... Et cela devait être ! Oui, cela devait être !

J'empoignai la corde de la cloche et je la tirai de toute ma force. Comme à regret, la cloche s'ébranla, lançant son appel à la ronde.

Je regardai les enfants rentrer lentement, sans enthousiasme, en traînant les pieds.

***

Ce soir-là, je commençai une lettre :

Chère Karen,

Eh oui ! C'est moi qui redonne signe de vie après tant d'années. Oh ! Karen ! J'en ai trouvé d'autres. D'autres membres du Peuple. Te rappelles-tu comme tu souhaitais savoir si d'autres Groupes que le tien avaient survécu à la Traversée ? Comme tu te tourmentais pour eux et voulais les retrouver s'ils avaient survécu ? Eh bien, voilà que j'en ai retrouvé tout un Groupe ! Mais c'est un groupe malade et malheureux. Ton cœur se briserait si tu les voyais. Si tu pouvais venir et les remettre sur le chemin du bonheur...

Je posai la plume. Je regardai les lignes que j'avais écrites, puis froissai lentement le papier. C'était *mon* Groupe. C'était moi qui les

avais trouvés. Certes, je le dirais à Karen, mais plus tard. Plus tard, après que... eh bien, après que j'aurais essayé, moi, de les remettre sur le chemin du bonheur — du moins les enfants.

Après tout, je connaissais quelques-unes de leurs possibilités. Karen ne m'avait-elle pas mise secrètement au courant en ces heures magiques, dans notre vieux dortoir, attirée vers moi comme je l'étais vers elle par une sympathie plus forte que les liens qui unissent habituellement des camarades de chambre, me révélant des choses qu'aucun étranger n'avait le droit d'entendre? Et si, quand je lui raconterais tout finalement et lui confierais ce Groupe, si je pouvais lui faire un don joyeux... alors, je pourrais estimer m'être partiellement acquittée envers celle qui m'avait laissé entrevoir un monde de merveilles.

Entrevoir seulement, pensai-je tristement. Mais rien ne vaut une large part d'ignorance pour vous donner une large part de confiance. Et je voulais essayer — de toutes mes forces. Peut-être que si je pouvais briser la prison pour quelqu'un d'autre, alors mes propres barreaux... Je jetai ma lettre inachevée dans la corbeille à papiers.

⁂

Mais plusieurs semaines passèrent avant que je pusse me décider à faire comprendre aux enfants d'une manière ou d'une autre que je savais quelque chose sur eux. C'était une situation si extraordinaire, même si j'avais vu juste — et, dans le cas contraire, de quelle forme de folie ne me soupçonneraient-ils pas?

Quand, les dents serrées, je jurai en moi-même d'agir sans plus tarder, mes mains tremblaient et mon souffle vacillait dans ma gorge sèche.

— « Aujourd'hui, » dis-je avec effort, « aujourd'hui nous sommes vendredi. » Les enfants accueillirent avec un silence charitable cette révélation pleine d'intérêt. « Nous avons bien travaillé toute la semaine, alors aujourd'hui amusons-nous. » Ces mots leur causèrent une émotion où il entrait autant d'appréhension que de plaisir. Pauvres enfants! Ils trouvaient mes « amusements » beaucoup plus pénibles que n'importe quel travail que je pouvais leur donner. Mais quelques-uns commençaient à y prendre goût. Martha avait même appris à sauter à clochepied!

— « Tout d'abord, les moniteurs, vous allez distribuer le papier pour la dissertation. » Esther et Abie firent rapidement la tournée sans cesser de traîner les pieds et les taille-crayons entrèrent en action. Au moins, ces enfants ne différaient pas des autres dans leur plaisir à aiguiser la mine de leur crayon sous le moindre prétexte.

— « Maintenant, » dis-je avec un brusque serrement de gorge, « nous allons écrire. » Pour stupide que fût cette entrée en matière, elle fut acceptée avec une nouvelle indulgence. Cependant, Miriam me regarda d'un air étonné avant de baisser la tête et de laisser ses cheveux lui masquer le visage. « Aujourd'hui, je veux que vous écriviez tous sur le même sujet. Ce sujet, le voici. »

Avec soulagement, je tournai le dos aux regards expectatifs des enfants et écrivis lentement, en gros caractères :

JE ME SOUVIENS DE LA PATRIE

De Miriam à Talitha, je les entendis tous prendre une brusque inspiration, à quoi succéda le rapide chuchotement qui informait Abie et Martha. J'entendis le petit cri étouffé d'Esther et je me retournai lentement et m'appuyai au pupitre.

— « Il y a tant de belles choses que la Patrie peut vous rappeler, » dis-je dans le silence tendu. « Tant de choses merveilleuses. Et même les souvenirs tristes valent mieux que l'oubli, parce que la Patrie était *douce*. Écrivez-moi vos souvenirs de la Patrie. »

— « On ne peut pas ! » Joel et Matt s'étaient dressés ensemble à leur place.

— « Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas? » s'écria Dorcas. « Pourquoi? »

— « C'est mal ! » cria Esther. « C'est vilain ! »

— « Non. C'est pas mal ni vilain ! » lança Abie d'une voix suraiguë qui me fit tressaillir. « C'est pas mal ni vilain ! »

— « On ne doit pas ! » De ses mains tremblantes, Miriam rejeta en arrière sa lourde chevelure. « C'est défendu ! »

— « Asseyez-vous, » dis-je avec douceur. « Le jour où je suis arrivée à Bendo, Mr. Diemus m'a dit de vous apprendre ce que vous devez savoir. Et vous devez savoir que se Souvenir de la Patrie, c'est faire quelque chose de bien. »

— « Alors, pourquoi les grandes personnes ne pensent-elles pas ainsi? » demanda lentement Matt. « Elles nous disent de ne pas en parler. Nous ne devons pas désobéir à nos parents. »

— « Je le sais, » dis-je. « Et je ne vous demanderais certainement pas, mes enfants, de désobéir à vos parents — à moins que je n'estime qu'il y ait nécessité absolue. Si vous préférez qu'ils ne le sachent pas pour commencer, alors gardons cela secret entre nous. Mr. Diemus m'a dit aussi de ne pas les ennuyer avec des raisons ou des explications. J'arrangerai cela avec vos parents le moment venu. » Je fis une pause le temps d'avaler ma salive et de me débarrasser d'une vision de moi-même quittant la ville dans un nuage de poussière, talonnée de près par un commando de parents en fureur. « Maintenant, tout le monde au travail, » dis-je vivement. « Je me Souviens de la Patrie. »

Il y eut un moment lourd de décision et je retins mon souffle, me demandant de quel côté la balance allait pencher. Et alors... ce ne pouvait être que leur désir de se libérer de ce qui leur étreignait le cœur et d'affirmer le miracle du passé qui les fit capituler si facilement. Les têtes se penchèrent et les crayons coururent sur le papier. Seule, Martha restait la tête inclinée sur son pupitre avec une expression douloureuse.

— « Je ne sais pas assez de mots, » dit-elle d'un ton plaintif. « Comment écrit-on *toolas ?* »

Et Abie gratta laborieusement son papier jusqu'à y faire un trou et suça de nouveau la mine de son crayon.

— « Pourquoi Abie et toi ne feriez-vous pas des dessins? » suggérai-je. « Vous feriez une petite histoire avec des illustrations et nous pourrions agrafer les pages pour en faire un vrai livre.

Je regardai le petit groupe silencieux et appliqué et détendis mes membres un instant, sentant la faiblesse gagner mes genoux. J'essuyai mes paumes humides et me laissai aller en arrière dans mon fauteuil. Peu à peu, je prenais conscience d'un changement dans l'atmosphère de ma classe. Cette tension intolérable, cette retenue inconsciente de la part des enfants, cette prudence, cette vigilance, ce sentiment de culpabilité provoqué par le désir de ce qui était interdit, tout cela avait disparu.

Mon cœur commençait à se gonfler pour une prière d'actions de grâces. Mais celle-ci se changea vite en un appel à la miséricorde divine quand j'entrevis soudain ce qui pourrait m'arriver si les parents découvraient ce que je faisais. Depuis combien de temps duraient cette contrainte et ce renoncement? Depuis combien de temps se cachaient-ils et entretenaient-ils cette peur? D'après ce que Karen m'avait appris, cela devait faire plus de cinquante ans — suffisamment pour que trois générations en portent la marque indélébile.

Et j'était là, sur le sentier de la guerre, essayant de mettre le feu à tout un petit monde! Sur cette métaphore bien confuse, je raidis mes genoux défaillants et me levai de mon fauteuil. J'arpentai les allées entre les tables sans que personne fît attention à moi, m'écartant pour laisser passer Joel qui courait chercher du papier sur l'étagère, me penchant sur l'épaule de Miriam pour m'émerveiller de ce qu'elle eût pris ses pastels et qu'une partie de sa composition fût en couleurs. Et ces couleurs parlaient à quelque chose en moi que le crayon ne pouvait atteindre, bien que je n'eusse jamais vu les formes qu'elles représentaient.

*
* *

Les enfants étaient partis, heureux et pleins d'entrain, en jacassant et riant jusqu'à la limite de la cour de l'école. Mais là, les sourires s'étaient effacés, les rires s'étaient tus, les visages avaient pris une soudaine gravité et les pieds étaient redevenus lourds. Sauf pour Esther. Elle n'avait jamais souri ni marché légèrement. Je soupirai et regardai les compositions. J'avais là le petit livre d'Abie. Je le feuilletai, aspirai une longue gorgée d'air et l'examinai lentement page par page.

Un élève de neuvième avait rédigé cela? Six pages, six pages achevées, ressemblant à un travail d'adulte. Des effets au pastel que je n'avais jamais vus auparavant, des dessins qui racontaient une histoire avec force et clarté.

Des étoiles flambant dans un ciel noir et la silhouette effilée d'un astronef, atome de poussière dans l'obscure immensité.

Le vaste arc de courbure de la Terre, vert et enveloppé de nuages, se détachant sur un fond noir. La teinte rose provoquée par le frottement

de couches d'air imprévisibles contre le ventre du vaisseau. Je posai mon doigts sur la lueur. J'aurais presque senti la chaleur du métal.

A l'intérieur du vaisseau, la peine et la souffrance, la lutte héroïque, les corps recroquevillés et les visages brûlés. Un bébé mort dans les bras de sa mère. Puis un essaim de petites formes effilées sortant du sein du vaisseau. Et la dernière gerbe incandescente, comme l'énorme engin se volatilisait contre l'obstacle de l'air de plus en plus dense.

J'appuyai ma tête dans mes mains et fermai les yeux. Tout cela, tout *cela* dans la mémoire d'un enfant de huit ans? Tout cela dans les sentiments d'un gamin? Parce qu'Abie savait — il *savait* quelle impression cela faisait. Il connaissait la chaleur, la lutte, la mort et la fuite devant la mort. Rien d'étonnant à ce qu'Abie se penchât en chuchotant. La mémoire héréditaire avait vraiment son revers.

Une vive appréhension me serra le cœur. Peut-être avais-je eu tort de raviver en lui des souvenirs si cruels. Peut-être n'aurais-je pas dû...

Je pris les copies de Martha. Il y avait là des dessins délicats, presque arachnéens, d'un petit animal couvert de duvet (un *toola ?*) qui construisait apparemment un lit suspendu en forme de hamac, amassait des fruits dans un grand panier constitué par une feuille d'arbre et avait un oiseau pour compagnon. Un oiseau vraiment étranger à notre monde. La plus grande partie de l'histoire de Martha m'échappait parce que les élèves de cet âge ont—plus que tous les autres, cela va de soi—une conception symbolique de l'art. Et comme nous n'avions pas de commune mesure d'appréciation, il y avait une bonne part que je ne pouvais interpréter. Mais tout son petit livre était joyeux et touchant.

Et maintenant, les histoires...

*
* *

Je levai la tête et regardai devant moi dans le crépuscule. J'avais fini de lire toutes les compositions sauf celle d'Esther. C'était son écriture en pattes de mouches, brouillée dans la pénombre, qui m'avait fait prendre conscience que le jour déclinait et que je grelottais dans une salle envahie par l'obscurité et dont l'antique poêle à bois s'était éteint.

Lentement, je rangeai les copies dans le tiroir de mon bureau, puis j'hésitai et pris celle d'Esther. Je finirais à la maison. J'enfilai mon manteau et me mis en route, l'esprit absorbé par les devoirs que j'avais lus. Et soudain, j'eus envie de pleurer — de pleurer sur les merveilles qui n'étaient plus qu'un souvenir. Sur l'héritage de talents et d'exploits que ces enfants possédaient, mais dont ils ne pouvaient se servir. Sur ce qu'ils étaient capables de faire, réalisation des rêves les plus osés, mais qu'ils n'étaient pas autorisés à faire. Sur les aspirations nostalgiques qui s'exprimaient à chacune des lignes qu'ils avaient écrites — ces malheureux exilés, éloignés par trois générations de toute connaissance matérielle de la Patrie.

Je m'arrêtai sur le pont et me penchai à la balustrade dans la nuit tombante. Soudain, moi aussi, je ressentis une immense nostalgie me

gonfler la poitrine. Voilà ce à quoi aurait dû ressembler le monde — ce à quoi il pourrait ressembler si seulement — si seulement...

Mais les larmes que la Patrie de mes pauvres enfants me faisait monter aux yeux furent aussi bien dissimulées que les émotions de Mrs. Diemus quand elle leva la tête sans curiosité en m'entendant entrer dans la cuisine.

— « Bonsoir, » dit-elle. « J'ai gardé votre dîner au chaud. »

— « Merci, » dis-je. Je grelottais nerveusement. « C'est qu'il commence à faire froid. »

***

Je m'assis sur le bord de mon lit, ce soir-là, me laissant submerger par le souvenir des devoirs des enfants, essayant de compléter dans mon esprit les récits fragmentaires qu'ils avaient fait de la Patrie. Et là, je commençai à m'emerveiller. Tous ces enfants qui avaient écrit sur leur véritable Patrie avaient été si heureux d'exprimer ces souvenirs ! De Timmy et de sa *fusée brillante aussi haute qu'une montagne et deux fois plus rapide que le plus rapide avion à réaction,* et de Dorcas, qui écrivait, sans se soucier de la concordance des temps, comme si hier et aujourd'hui ne faisaient qu'un : *Les fleurs étaient comme des lumières. La nuit il ne fait pas noir parce qu'elles brillent tellement et quand la lune se levait les breeos chantent et la musique qu'ils font c'était comme si elle tombait autour de vous comme de la pluie mais en moins triste,* jusqu'à ces lignes de Miriam, pleines d'un vague regret : *Le Jour de la Réunion il y avait une grande fête. Tout le monde venait dans de beaux habits et les filles avaient des* Flahmens *dans les cheveux. Les* Flahmens *sont des fleurs mais elles sont bonnes à manger. Et si une fille sentait son cœur chanter pour un garçon ils mangeaient un* Flahmen *ensemble et alors ils ne se quittaient plus jamais.*

Mais, si tous ces souvenirs étaient si heureux, pourquoi les adultes les étouffaient-ils avec une telle insensibilité? On ne peut se lamenter éternellement sur la perte d'un astronef. Pourquoi un cabanon pour les enfants désobéissants? Pourquoi cette détresse et ce sentiment de frustration alors que, s'ils étaient capables d'accomplir seulement la moitié de ce que décrivaient les devoirs de Joel et de Matt en des termes techniques dont certains m'échappaient, ils pouvaient faire de Bendo un Paradis...

Je pris le devoir d'Esther. Je l'avais mis exprès sous le paquet. J'appréhendais de le lire. Pendant presque tout le temps que les autres avaient écrit avec ardeur, elle était restée la tête enfouie dans ses bras repliés sur la table. A de longs intervalles, elle griffonnait une ligne ou deux sur le papier comme si elle eût fait quelque chose de honteux. Elle seule, de tous les enfants, n'avait pas semblé trouver de consolation dans ses efforts pour se souvenir.

Je défripai sa copie sur mon genou.

Je me rappelle, avait-elle écrit. *Nous avions soif. Il y avait de l'eau dans le ruisseau nous nous cachions dans l'herbe. Nous ne pouvions pas boire. Ils nous tiraient dessus. Pendant trois jours le soleil nous a brûlés.*

Elle criait pour avoir de l'eau et elle a couru du ruisseau. Ils ont tiré. L'eau est devenue rouge.

Le papier se gaufrait à l'endroit où ses larmes étaient tombées.

Ils ont trouvé un bébé caché sous un buisson. L'homme l'a frappé avec le bois de son fusil. Il l'a frappé frappé frappé. Comme je faisais avec les scorpions.

Ils nous ont attrapés et mis dans un enclos. Ils ont allumé un grand feu tout autour de nous. Volez » ils nous criaient « volez et sauvez votre peau. On a volé parce qu'il y avait le feu. Ils nous tiraient dessus.

Monstres » ils criaient « sales monstres. Les humains ne peuvent pas voler. Les humains ne font pas déplacer les choses. Les humains se ressemblent. Vous n'êtes pas des humains. Mourez mourez mourez.

Puis, tout noirs, tracés et retracés jusqu'à traverser le papier, ces mots :

Si quelqu'un découvre que nous ne sommes pas de la Terre nous mourrons.

Laissez vos pieds par terre.

Tristement, je posai le papier. J'avais maintenant la réponse, obtenue en ajoutant les bribes et morceaux que je tenais de Karen à ce qu'avaient écrit les enfants. Les naufragés trouvant des sauvages sur l'île qu'ils croyaient déserte. Une poignée d'entre eux survivant après avoir appris la prudence et la résignation. Une autre génération qui avait renié ostensiblement la Patrie pour assurer l'immunité présente et future de leurs enfants. Et maintenant une génération qui doutait et s'interrogeait — et se révoltait.

J'éteignis la lumière et entrai lentement dans mon lit. Je restai là les yeux grands ouverts dans les ténèbres, ne voulant pas laisser échapper l'image qu'Esther avait évoquée. Finalement je détendis mes muscles et me laissai gagner par le sommeil.

« Dieu lui soit en aide ! » soupirai-je. « Dieu nous soit en aide à tous ! »

***

Une autre semaine touchait presque à sa fin. Nous mîmes rapidement de l'ordre dans la classe, voyant pour une fois venir avec plaisir l'heure du délassement au lieu de l'appréhender. Je souriais en entendant le vacarme joyeux autour de moi et je me sentais le cœur plus léger en présence de la gaieté de mes petits. Quel changement cette récente après-midi avait opéré en eux ! Maintenant j'avais vraiment l'impression d'avoir des enfants en face de moi. Ils commençaient à m'accepter. J'avalai ma salive avec un effort. Quand me demanderaient-ils : « *Comment ça se fait ?* » Comment il se faisait que je savais? Ils étaient assis là tous les neuf — neuf seulement ; Esther manquait et c'était la première absence de l'année — et ils attendaient, les yeux brillants.

— « Est-ce qu'on écrit encore? » demanda Sarah. « Je me souviens de tas de choses. »

— « Non, » dis-je. « Pas aujourd'hui. »

Les sourires disparurent et un frétillement de protestations passa dans la classe.

— « Aujourd'hui, nous allons voir ce que nous pouvons *faire*. Joel ! » Je le regardai, tout en serrant involontairement les mâchoires. « Joel, donne-moi le dictionnaire. » Il fit un mouvement pour se lever. « ... *Sans quitter ta place !* »

— « Mais je... ! » Joel rompit le silence horrifié. « Je ne peux pas ! »

— « Si. Tu le peux, » insistai-je. « Donne-moi le dictionnaire. Je le veux-là, sur mon bureau. »

Joel tourna la tête pour regarder le gros dictionnaire dont les pages 1965 à 1998 se détachaient de la vieille reliure toute cassée. Puis il dit : « Miriam? » d'une voix haute, dénaturée par l'émotion. Mais Miriam secoua la tête et se renfonça sur son siège, ses yeux immenses et sombres dans son visage blanc.

— « Tu peux. » La voix de Miriam n'était guère qu'un souffle. « Il est simplement plus gros que... »

Joel empoigna le rebord de son pupitre et la transpiration perla sur son front. Il se produisit un remous confus sur la planche à livres et, comme si elles avaient été catapultées, les pages 1965 à 1998 arrivèrent au-dessus de mon bureau et y atterrirent en voltigeant. Le premier moment de profonde stupeur passé, notre rire éclata et se prolongea jusqu'aux larmes.

— « Ah ! la belle réussite, Joel ! » cria Matt. « C'est ça que tu appelles nous montrer tes muscles ? »

— « Ma foi, c'est un début, » dit Joel avec un faible sourire. « Fais-le donc, toi, mon vieux, si tu crois que c'est si facile. »

Matt releva le défi et, quand il eut bien sué et peiné, Joel se joignit à lui, mais il ne parvinrent qu'à faire glisser le volume jusqu'au bord de la planche où il oscilla dangereusement.

Alors Abie agita timidement la main.

— « Je peux, moi, madame, » dit-il.

Ce fut une grande joie pour moi d'entendre mon petit taciturne prendre la parole, cependant que je fronçais les sourcils devant le rire protecteur des plus grands.

— « Très bien, Abie, » dis-je d'un ton encourageant. « Montre-leur comment le faire. »

Et le dictionnaire bascula de la tablette et arriva doucement jusqu'à mon bureau où il s'immobilisa sans un bruit.

Chacun regarda Abie qui se tortilla sur sa chaise et dit, comme pour se justifier :

— « Les petits vaisseaux, c'est comme ça qu'on les a fait sortir du ventre de la grande fusée. Juste comme ça. »

Les yeux de Joel et de Matt reflétèrent une grande concentration intérieure, puis les deux enfants échangèrent des regards exaspérés.

— « Mais certainement, » dit Matt. « Certainement. » Et le dictionnaire s'envola pour retourner se poser sur la planche.

— « Eh là ! » protesta Timmy. « C'est mon tour ! »

— « Ce pauvre dictionnaire, » dis-je, « il est trop vieux pour qu'on le fasse bondir comme cela à travers la classe. Remets simplement les pages détachées sur la planche. »

Ce que Timmy fit sans mal.

Chacun poussa un soupir et me regarda avec un air d'attente.

— « Miriam? » Elle joignit nerveusement les mains. « Viens vers moi, » dis-je, sentant un frisson passer entre mes épaules engourdies. « Tu vas *léviter* jusqu'à moi, Miriam ! »

Sans cesser de me regarder, elle glissa de sa chaise et se plaça dans l'allée. Ses jupes s'agitèrent légèrement quand ses pieds se soulevèrent du sol. Lentement pour commencer, puis plus vite, elle flotta jusqu'à moi, sans un bruit, à travers l'air, et finalement, avec quelque précipitation, elle s'abattit dans mes bras et se blottit haletante contre mon épaule. Je la déposai à terre, toute tremblante. Je cherchai mon mouchoir. D'une voix mal assurée, je lui dis :

— « Miriam, occupe-toi de la classe. Je reviens dans un instant. »

J'entrai en chancelant dans la pièce voisine. Repliée sur moi-même parmi les objets hétéroclites couverts de poussière entassés dans ce débarras, je me mis à sangloter sans bruit dans mes mains. Et je ne pouvais m'arrêter de sangloter, parce que, enfin... *enfin !*

Et alors, subitement, la panique s'empara de moi. Je venais d'entendre un bruit — le bruit des pas de plusieurs personnes approchant de l'école. Je courus à la porte et l'ouvris brusquement toute grande, juste à temps pour voir celle de l'extérieur livrer passage à Mr. Diemus, à Esther et au père d'Esther, Mr. Jonso.

Dans une de ces visions que l'esprit enregistre en une fraction de seconde, ma classe tout entière m'apparut.

Joel et Matt faisaient des tractions sur des barres inexistantes, leur tête venant effleurer le plafond chaque fois qu'ils s'étaient hissés tout en haut en poussant de petits grognements. Abie s'élançait sur une balançoire absente, décrivant un arc de cercle dans le coin de la pièce et rasant, au passage, le tuyau du vieux poêle, tout en chantonnant : « Poussons, poussons la balançoire ! » Ceux-là, ce n'était pas la première fois qu'ils essayaient leurs ailes ! Miriam et les autres filles, agenouillées en cercle, étaient occupées à encourager leurs livres à planer sans soutien au-dessus du plancher, tandis que Timmy faisait évoluer deux avions en papier entre les rangées de tables, accompagnant leurs manœuvres compliquées de sonores *Vrrr... Vrrr... Vrrr...*

Je sentis mon sang se figer quand je rencontrai le regard de Mr. Diemus. Esther poussa un cri étouffé en voyant ce que faisaient les enfants et les filles tournèrent vers les intrus des visages atterrés. Matt et Joel retombèrent par terre à quatre pattes et se mirent précipitamment debout. Mais Abie, absorbé par son merveilleux et nouvel exploit, continua de se balancer sans se rendre compte de ce qui se passait, jusqu'à ce que Talitha lui eût criée, furieuse : « Abie ! »

Surpris, il se retourna brusquement et aperçut le groupe à l'air rébar-

batif debout à la porte. Avec un cri de déception, comme si un jouet favori lui avait été ôté des mains, il s'immobilisa en l'air, serrant les poings. Puis, comprenant enfin, il poussa un cri, un véritable hurlement de terreur, et monta rapidement en oblique, cherchant à s'échapper. Mais, projeté par son élan contre le coin de la haute armoire à cartes géographiques, il tournoya sous le choc et s'abattit comme une masse.

Je tentai d'amortir sa chute. Oh ! oui, je fis tout ce que je pus ! Mais je ne pus que saisir une petite main au moment où il tombait tout droit sur le vieux poêle à bois. Et le bruit de son crâne contre le bord ouvragé du couvercle en fonte résonna horriblement dans le silence.

J'allongeai délicatement le petit corps tombé en boule, n'osant pas toucher sa tête menue, inerte maintenant. Nous nous agenouillâmes, Mr. Diemus et moi, de chaque côté de l'enfant et nous nous regardâmes. Il entrouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais je ne voulais pas le laisser parler le premier.

— « S'il meurt, » déclarai-je, lançant les mots avec rage, « c'est vous qui l'aurez tué ! »

Sa bouche s'ouvrit de nouveau, mais c'était avant tout sous l'effet de l'étonnement.

— « Je... » commença-t-il.

— « Oser vous mêler de ce qui se passe dans ma classe ! » criai-je sauvagement. « Interrompre le travail de mes élèves ! Effrayer mes enfants ! Tout cela est votre faute. Oui, votre faute ! »

Je ne pouvais supporter seule le poids de la culpabilité. Je voulais absolument la faire partager à quelqu'un. Mais le feu de la colère s'éteignit et je caressai la main d'Abie avec des doigts tremblants.

— « Appelez un médecin, je vous prie. Il est peut-être en train de mourir. »

— « Le plus proche est dans la Passe de Tortura, » dit Mr. Diemus. « Cent kilomètres par la route. »

— « Et en coupant à travers la campagne ? »

— « Deux chaînes de montagnes et un plateau désert. »

— « Alors... alors... »

La main d'Abie était inerte dans la mienne.

— « Il y a un médecin au ranch de l'Eboulis, » dit Joel d'une voix faible. « Il y passe ses vacances. »

— « Va le chercher. » Je plantai mes yeux dans ceux de Joel. « *Va aussi vite que tu en as les moyens !* »

— « Compris, » fit Joel, la gorge nouée.

— « Ils auront probablement des chevaux et t'en donneront un pour revenir avec eux, » ajoutai-je. « Ne te fais pas trop remarquer. »

— « Non. »

Et il s'élança dehors. Nous entendîmes le bruit mat de ses pas précipités jusqu'à ce qu'il fût parvenu au milieu de la cour, puis ce fut le silence. Quelques secondes plus tard, nous perçûmes un crissement de gravier dans le lit du ruisseau en bas de la colline. Je ne pouvais que

deviner ce qu'il faisait — il ne pouvait pas léviter tout du long et il couvrait la distance en bonds dont la longueur dépassait ce qu'on pouvait raisonnablement imaginer.

***

Les enfants étaient rentrés chez eux, calmes et anxieux. Et, après l'arrivée du médecin, nous avions improvisé une civière et transporté Abie chez les Peters. Je marchais tout près, observant son petit visage pincé et lui touchant la poitrine de temps en temps pour m'assurer qu'il respirait encore.

Et maintenent — l'attente...

Je consultai ma montre. Une minute avait passé depuis la dernière fois que je l'avais regardée. Soixante secondes d'après les aiguilles, mais d'interminables heures d'après mon anxiété.

— « Ce ne sera rien, » murmurai-je, surtout pour me réconforter. « Le docteur saura ca qu'il faut faire. »

Mr. Diemus tourna sur moi ses yeux noirs, vides d'expression.

— « Pourquoi avez-vous fait cela? » demanda-t-il. « Nous avions presque chassé le souvenir de la Patrie. Nous étions presque libérés. »

— « Libérés de quoi? » Je respirai longuement. « C'est à moi de vous demander : « Pourquoi avez-vous fait cela? » « Pourquoi privez-vous vos enfants de leur héritage? »

— « Ce n'est pas votre affaire... »

— « Tout ce qui empêche mes enfants d'être heureux est mon affaire. Tout ce qui fait d'eux de petits animaux rampants et craintifs est répréhensible. Il est possible que j'ai tout entrepris de la mauvaise façon, mais vous m'avez dit de leur enseigner ce qu'ils fallait qu'ils sachent. C'est ce que j'ai fait. »

— « Vous leur avez enseigné la désobéissance, le rébellion, le mépris de l'autorité. »

— « Ils m'ont obéi, à moi, » répliquai-je. « Ils ont accepté *mon* autorité ! » Je me radoucis. « Je ne vois rien à leur reprocher. Ils étaient troublés. Ils m'ont dit que c'était mal — qu'on leur avait *appris* que c'était mal. Mes arguments les ont persuadés. Mais, oh ! Mr. Diemus, il en a fallu si peu, une si petite brèche dans le barrage pour libérer le flot. Ils n'ont même pas mis en doute ma connaissance des faits — pas plus que vous, Mr. Diemus ! Tout ce... toute cette merveille en effervescence dans leur esprit, luttant pour être libérée. La rébellion était là longtemps avant mon arrivée. Je ne les ai pas incités à accomplir quelque chose de nouveau. Je parierais qu'il n'en est pas un, à l'exception d'Esther peut-être, qui n'ait pas fait, maintes et maintes fois, en cachette et comme honteux, les choses que j'ai permis qu'ils fassent — que j'ai réclamé qu'ils fassent pour moi.

» Il était inique — absolument inique — de leur imposer une telle contrainte. »

— « Vous ne comprenez pas. » Le visage de Mr. Diemus était de marbre. « Vous ne savez pas tout... »

— « J'en sais assez, » répondis-je. « Ainsi, vous êtes obsédés par le souvenir d'une période malheureuse de votre histoire. Mais quel peuple ne l'est pas plus ou moins? Le fait que ce souvenir soit plus vivace en vous et en vos enfants aurait dû être pour vous un avantage et non un obstacle. Vous auriez dû pouvoir trouver des moyens de vous adapter. Mais laissons cela pour le moment. Considérez l'autre aspect de la question. Qu'est-ce que ce renoncement et cette résignation pouvaient vous apporter de plus précieux que ce dont vous faisiez abandon? »

— « C'est la seule façon, » dit Mr. Diemus. « On ne veut pas nous accepter sur la Terre, mais nous sommes obligés de rester. Nous sommes obligés de nous adapter... »

— « Bien sûr, vous avez dû vous adapter, » m'écriai-je. « Tous ceux qui changent de société doivent le faire. Suffisamment du moins pour se débrouiller jusqu'à ce que les autres se soient faits à eux. Mais ramper dans un trou et ne plus oser en sortir ! Tout de même, l'autre Groupe... »

— « L'autre Groupe ! » Mr. Diemus pâlit, les yeux démesurément agrandis. « L'autre Groupe? *Il y en a d'autres?* » Il se pencha en avant sur sa chaise, les nerfs tendus. « Où donc? Où? » Sa voix s'éleva en un cri sur ces mots. Il ferma les yeux et ses lèvres se mirent à trembler tandis qu'il cherchait à se dominer.

La porte de la chambre à coucher s'ouvrit et le Dr. Curtis parut, les épaules lasses.

Il regarda alternativement Mr. Diemus et moi-même.

— « Il faudrait le mettre à l'hôpital, » dit-il. « Il a un enfoncement de la boîte crânienne et je ne sais quelles complications. Il est probable que le cerveau a grandement souffert du choc. Il faut faire une radio et... et... » Il passa lentement sa main sur son visage jeune et fatigué. « Franchement, je ne suis pas qualifié pour traiter des cas de cette espèce. Il faut un spécialiste. Si vous pouvez trouver quelque moyen de transport qui ne le secoue pas trop... »

Il hocha la tête, songeant au genre de pays qui s'étendait entre nous et n'importe quel endroit civilisé et retourna dans la chambre.

— « Il est en train de mourir, » dit Mr. Diemus. « Que ce soit vous qui ayez raison ou que ce soit nous, il est en train de mourir. »

— « Attendez ! Attendez ! » dis-je, saisissant au vol une idée prête à fuir. « Laissez-moi réfléchir. »

Au prix d'un intense effort de volonté, je me transportai par la pensée dans mon ancienne chambre d'étudiante, à des années en arrière. Et je me rappelai.

— « Avez-vous un... un *Voyant* dans ce Groupe? » demandai-je.

— « Non, » dit Mr. Diemus. « Il y en a un qui aurait pu l'être, mais il ne l'est pas. »

— « Ou bien un *Communicateur?* » demandai-je. « Quelqu'un qui puisse transmettre ou recevoir? »

— « Non, » dit encore Mr. Diemus, dont le front commençait à transpirer « Il y a quelqu'un qui aurait pu, mais... »

— « Vous voyez? » fis-je d'un ton accusateur. « Vous voyez ce dont

vous vous êtes privés en échange de... en échange de quoi? Quels sont ceux qui « auraient pu », mais qui finalement « ne peuvent pas »? De qui s'agit-il? »

— « De moi, » dit Mr. Diemus. Les mots avaient une résonance amère dans sa bouche. « Et de ma femme. »

Je le regardai tout en m'interrogeant. A quel point le manque d'entraînement était-il un empêchement? Que pouvions-nous faire avec ce que nous avions?

— « Ecoutez, » dis-je vivement. « Il y a un autre Groupe. Et ils... ils possèdent tous les Signes et les facultés de Persuasion. Karen a essayé de vous trouver — de trouver tous ceux qui font partie du Peuple. Elle m'a dit — Oh! Dieu! Il y a tant d'années de cela! J'espère qu'ils continuent — elle m'a dit que, chaque soir, ils envoyaient des appels destinés à ceux du Peuple. Si nous pouvons les capter — si vous pouvez capter l'appel et y répondre, ils pourront faire quelque chose. J'en suis sûre. Plus vite que l'automobile, plus vite que l'avion, plus sûrement que n'importe quel spécialiste... »

— « Mais si le docteur découvre... » dit Mr. Diemus d'une voix que la crainte faisait chevroter.

Je me levai d'un bloc.

— « Bonsoir, Mr. Diemus, » dis-je, faisant un mouvement vers la porte. « Vous me préviendrez quand Abie sera mort. »

Sa main glacée se posa, tremblante, sur mon bras.

— « Vous ne comprenez donc pas! » s'écria-t-il. « On m'a enfoncé cela dans la tête, pendant plus longtemps et avec plus de force qu'aux enfants. Nous n'avons jamais seulement *pensé à nous révolter*. Aidez-moi, aidez-moi! »

— « Allez chercher votre femme, » dis-je. « Allez chercher aussi la mère et le père d'Abie. Amenez-les au bosquet. On ne peut rien faire ici dans la maison. Elle a été témoin de trop de renoncements. »

Je courus avant eux jusqu'au bosquet et je m'accroupis sous les arbres, dans l'ombre du soir.

— « Je ne sais pas ce que je fais, » m'écriai-je, cachant mon visage dans le creux de mon bras. « J'ai une idée, mais je ne sais pas! Aidez-nous! Guidez-nous! »

J'ouvris les yeux comme ils arrivaient tous les quatre.

— « Nous avons dit au docteur que nous sortions pour prier, » dit Mr. Diemus.

Ce que nous nous mîmes tous à faire.

Puis Mr. Diemus commença à lancer l'appel que je lui soufflais. Il formait les mots en silence, mais avec une telle concentration que la sueur perla de nouveau sur son visage. *Karen, Karen. Viens vers le Peuple. Viens vers le Peuple.* Et les trois autres, assis autour de lui, épaulaient son effort, soutenaient son cri. J'observais leurs traits tendus, les miens se crispant par sympathie, et le temps passait tandis que nous peinions.

Puis sa respiration se calma peu à peu, son visage se détendit et j'eus

l'impression de quelque chose qui passait avec légèreté, effleurant mon cerveau. Sa femme murmura :

— « Il se rappelle maintenant. Il sait comment faire. »

Et comme le dernier rayon de soleil tombait sur les cristaux des rochers qui couronnaient la colline au-dessus de nos têtes, Mr. Diemus étendit les mains lentement et dit, avec un soulagement infini :

— « Les voilà ! »

Je jetai un coup d'œil circulaire, étonnée, m'attendant presque à voir Karen apparaître entre les arbres. Mais Mr. Diemus poursuivait :

— « Karen, nous avons besoin d'aide. Quelqu'un est en train de mourir dans notre Groupe. Nous avons un médecin, un Etranger, mais il n'a pas les instruments ni les connaissances nécessaires pour sauver le malade. Que faire? »

Dans le silence qui suivit, il me sembla qu'un sentiment nouveau était en train de naître. Je n'aurais su exactement le définir, mais je sentais que quelque chose se déployait... s'ouvrait... se détendait. L'affreuse et inébranlable attitude de défense qui était si caractéristique des adultes de Bendo disparaissait progressivement.

— « Oui, Valancy, » disait Mr. Diemus. « Il est bien mal. Nous ne pouvons rien faire pour lui parce que... » Sa voix chancela et ses mots se perdirent.

Je sentis un retour de la peur et du désespoir tandis que son message prenait son essor au-delà des mots audibles, puis refluait pour être de nouveau formulé en paroles.

— « Alors nous vous attendons. Vous connaissez le chemin. »

Je vis la tache pâle de son visage dans l'obscurité sous les arbres quand il se retourna vers nous.

— « Elles viennent, » dit-il d'un air songeur. « Karen et Valancy. Elles sont si heureuses de nous trouver... » Sa voix se fit plus sourde. « Nous ne sommes pas seuls... »

Je détournai les yeux comme les deux couples se fondaient dans l'obscurité. Je les avais poussés loin, très loin devant moi.

C'est le cœur bien lourd que je repris, seule, le chemin de la maison.

*
* *

Ils descendirent en planant dans le crépuscule — tous les quatre. L'espace d'une seconde, je m'étonnai d'être capable de rester là tout naturellement, à regarder quatre grandes personnes tomber calmement du ciel comme si elles glissaient sur un plan incliné. Pas une mèche de cheveux déplacée ; pas une trace de poussière du voyage, alors qu'un moment seulement auparavant elles étaient à des centaines de kilomètres — ne se doutant même pas de l'existence de Bendo.

Mais toute impression d'étrangeté disparut quand Karen me serra avec joie dans ses bras.

— « C'est bien toi ! » s'écria-t-elle. « Il l'avait dit, mais je ne pouvais

y croire. Oh ! sela semble si bon de te retrouver ! A qui était-ce le tour d'écrire? »

Elle rit et se tourna vers les trois autres qui souriaient.

— « Voici Valancy, l'Ancienne de notre Groupe. » Le visage rayonnant de Valancy témoignait que le qualificatif d'Ancienne n'avait rien à voir avec l'âge. « Bethie, notre Sensitive. » La mince jeune fille aux cheveux blonds baissa timidement la tête (1). « Et mon frère Jemmy. Valancy est sa femme. »

— « Voici Mr. et Mrs. Diemus, » dis-je. « Et Mr. et Mrs. Peters, les parents d'Abie. C'est Abie qui est malade, vous savez, mon élève de neuvième. » Je me sentis subitement angoissée en songeant à quel point l'école était loin de moi à ce moment. Que j'étais loin de ma petite routine !

— « Que faisons-nous à propos du docteur? » demandai-je. « Sera-t-il nécessaire de le mettre au courant? »

— « Oui, » dit Valancy. « Nous pouvons l'aider, mais nous ne pouvons pas faire l'opération proprement dite. Peut-on avoir confiance en lui? »

J'hésitai, me rappelant les quelques rares instants où je l'avais vu.

— « Je... » commençai-çe.

— « Excuse-moi, » interrompit Karen. « Je voulais gagner du temps. J'ai pénétré dans ton esprit. Nous savons maintenant ce que tu penses de lui. Nous ferons confiance au Dr. Curtis. »

Je sentis un curieux frisson parcourir ma colonne vertébrale. Que mes pensées pussent être lues ainsi sans plus de façons ! Jusqu'au nom du docteur !

Bethie s'agita nerveusement et regarda Valancy.

— « Oui, » murmura Bethie. « Si je puis faire en sorte que le docteur voie... s'il est disposé à suivre. »

— « A suivre quoi? »

Le son profond de la voix du docteur nous fit sursauter quand il parut sur le seuil.

Epouvantée par l'impossibilité de la tâche à laquelle nous nous attaquions, je regardai Karen et Valancy pour essayer de voir comment elles amèneraient le docteur à comprendre. Elles ne dirent rien; elles se contentèrent de le regarder. Il y eut un instant de silence, chacun retenant son souffle. Le rayon de lumière passant par la porte ouverte tomba sur le visage étonné du docteur comme il se tournait vers Valancy. Il passa sa main sur sa joue, l'air interloqué, puis, au bout d'un instant, se tournant vers moi :

— « Vous l'entendez parler, vous ? » me demanda-t-il.

— « Non, » avouai-je. » Ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. »

— « Ces gens, vous les *connaissez?* »

— « Oh ! oui ! » m'écriai-je avec la conviction la plus profonde. « Oh ! oui ! »

---

(1) Voir « *Les isolés* ».

— « Et vous les croyez? »

— « Implicitement, » dis-je.

— « Mais elle dit que Bethie... qui est Bethie? » Il regarda autour de lui.

— « C'est elle, » dit Karen, désignant Bethie d'un signe de tête.

— « C'est elle? »

Le Dr. Curtis considéra avec attention le visage timide et charmant. Il secoua la tête d'un air dubitatif et se tourna de nouveau vers moi.

— « Quoi qu'il en soit, cette jeune personne, Valancy, dit que Bethie peut percevoir l'état dans lequel se trouvent toutes les parties du corps de l'enfant et qu'elle pourra indiquer toutes les lésions, leur emplacement et leur étendue sans l'aide des rayons X ! Sans aucun matériel ! »

— « Oui, » affirmai-je. « Du moment qu'elles vous le disent. »

— « Vous seriez disposée à risquer la vie d'un enfant? »

— « Oui, » dis-je. « Elles savent. Elles savent vraiment. » Et je déglutis ma salive, cherchant à refouler le doute qui m'étreignait.

— « Vous croyez qu'elles peuvent voir à travers la chair et les os? »

— « Peut-être pas ce qui s'appelle voir, » dis-je, surprise de mes propres paroles. « Mais *savoir* ce qu'il y a, grâce à une connaissance sûre et complète. » Je posai un regard étonné sur Karen. Son signe de tête fut presque imperceptible, mais il me dit d'où venaient mes paroles.

— « Et vous, êtes-vous disposés à faire confiance à ces gens? » demanda le docteur, tourné vers les parents d'Abie.

— « Ils sont de notre Peuple, » dit Mr. Peters avec une calme fierté. « Je l'opérerais moi-même avec une pioche si elles me le disaient. »

— « De toutes les entreprises insensées !... » Le docteur se frotta de nouveau le visage avec sa main. « Ceci est ridicule ! Je suis si fatigué que j'ai l'impression de rêver. »

Nous tendions tous l'oreille dans le silence de la nuit et, quant à moi du moins, je cherchais à percevoir le battement des cœurs anxieux. Enfin, le Dr. Curtis poussa un profond soupir et dit :

— « Parfait, Valancy. Je n'en crois pas un mot. En tout cas, je n'en croirais pas un mot si j'étais dans un état d'esprit normal, mais vous avez employé pour me convaincre des termes scientifiques exacts comme si vous saviez quelque chose... C'est bon, je vais le faire. C'est ou cela ou le laisser mourir. »

***

Je ne pus supporter la pensée de m'enfermer en moi-même avec mes sombres pensées, aussi je me dirigeai vers l'école, enveloppée dans mon manteau léger, trop léger pour me protéger de la froidure soudaine de la nuit. J'allai jusqu'au bouquet d'arbres, murmurant une prière muette, et montai de là vers l'école. Mais je ne pus me résoudre à y entrer. Les reflets pâles des fenêtres me firent frissonner et je leur tournai le dos pour revenir au bosquet. Je n'avais plus conscience ni de l'heure, ni de l'orientation, ni de la lumière ou de quoi que ce fût, mais une anxiété qui me

brouillait la vue et une lassitude immense qui me glaçait les membres me firent reprendre le chemin de la maison d'Abie.

J'entrai dans la cuisine après avoir longuement cherché le bouton de porte de mes mains engourdies. Je m'installai dans un fauteuil, me penchant avec délices sur le poêle à bois qui projetait de chaudes lueurs rouges dans la grande pièce confortable plongée dans la pénombre et j'essayai de ramener la circulation dans mes doigts insensibles.

Je commençais à m'assoupir sous l'effet de la chaleur qui me pénétrait quand la porte s'ouvrit tout à coup et se referma avec bruit. Le docteur s'appuya contre le battant, la main restant posée sur le bouton.

— « Savez-vous ce qu'elles ont fait? » s'écria-t-il, moins pour moi que pour lui-même. « Ce qu'elles m'ont fait faire? Oh ! Mon Dieu ! » Il s'approcha du poêle, trébuchant sur mes pieds allongés. Il se laissa tomber par terre près de mon fauteuil et se mit à balancer sa tête entre ses mains. « Elles m'ont fait opérer son cerveau ! Le *réparer*. Tracer des circuits et les reconstituer. *On ne peut pas faire une chose pareille!* C'est irréalisable ! Une fois endommagées, les cellules du cerveau ne sont pas réparables. Personne ne peut rétablir des circuits qui ont été détruits ! Cela ne peut pas se faire. Mais je l'ai fait ! *Je l'ai fait!* »

Je m'agenouillai à côté de lui et cherchai à le réconforter en l'entourant de mes bras.

— « Allons, allons ! » dis-je de ma voix la plus douce.

Il s'accrocha à moi comme un enfant terrifié.

— « Pas d'anesthésiques ! » cria-t-il. « C'est elle qui l'a maintenu endormi jusqu'au bout. Et pas de sang quand j'ai incisé le cuir chevelu ! Elles l'ont empêché de couler. Et les choses impossibles que j'ai accomplies avec les pauvres instruments dont je disposais ! Et le cerveau qui a commencé à guérir là devant mes yeux ! Rien n'a été fait comme il fallait ! »

— « Mais rien n'a été mal fait, » murmurai-je. « Abie va se rétablir, n'est-ce pas? »

— « Qu'en sais-je? » s'exclama-t-il soudain, s'écartant de moi. « Je ne sais rien sur une chose pareille. J'ai reconstitué son cerveau et l'enfant respire encore, mais que dois-je penser? »

— « Allons, allons ! » répétai-je avec douceur. « C'est fini maintenant. »

— « Ce ne sera jamais fini ! » Il se calma avec effort et nous nous aidâmes mutuellement pour nous mettre sur nos jambes. « On ne peut oublier une chose comme celle-là dans toute une vie. »

— « Nous pouvons vous donner l'oubli, » dit doucement Valancy, debout à la porte. « Si vous *voulez oublier*. Nous pouvons vous renvoyer au ranch de l'Eboulis sans autre souvenir de cette nuit qu'une plaisante visite à Bendo. »

— « Vous le pourriez? » Il tourna vers elle des yeux interrogateurs. « Vous le pourriez. » La question n'était plus qu'une simple constatation.

— « Voulez-vous oublier? » demanda Valancy.

— « Certes, non, » dit-il sèchement. Puis : « Je suis confus. C'est

parce que je n'ai pas l'habitude de faire des miracles dans le désert. Mais si j'en ai fait un une fois, peut-être que... »

— « Alors vous comprenez ce que vous avez fait? » dit Valancy avec un sourire.

— « C'est-à-dire que non, mais si je pouvais... si vous vouliez... Il doit y avoir un moyen... »

— « Oui, » dit Valancy. « Mais il faudrait que vous ayez une Sensitive pour vous assister et Bethie en est une, dans la mesure où les Sensitives ont conservé leur Don. »

— « Vous voulez dire que ce que j'ai vu est vrai... et aussi ce que vous m'avez dit de... de la Patrie? Vous êtes d'origine extra-terrestre? »

— « Oui, » soupira Valancy. « Nos grands-parents du moins l'étaient. » Puis elle sourit. « Mais nous sommes en train de chercher comment nous pouvons vivre en harmonie avec ce monde. Un jour — un jour viendra où nous le pourrons. »

Elle changea brusquement de sujet.

— « Naturellement, vous comprenez, Dr. Curtis, que nous préférons que vous ne parliez ni de Bendo ni de nous avec quiconque. Nous préférons être juste « des gens » pour les Etrangers. »

Il éclata de rire.

— « Est-ce qu'on me croirait si j'en parlais? »

— « Peut-être que oui, peut-être que non, » dit Valancy. « Peut-être juste suffisamment pour que les gens se mettent à fureter. Et ce serait trop pour nous. Nous sommes dans une situation précaire ici et il faudra longtemps pour effacer... »

Sa voix se tut graduellement et je compris qu'elle avait substitué à la parole la suggestion par la pensée pour l'entretenir de leur condition. Combien de temps dure une pensée? Combien de temps faut-il pour penser à l'Enfer... et au Ciel? Il s'écoula ce temps avant que le docteur cligne des yeux et pousse un profond soupir.

— « Oui, » dit-il. « Il faudra longtemps. »

— « Si vous voulez, » dit Valancy, « je peux bloquer en vous la possibilité de parler de nous. »

— « Rien à faire ! » trancha le docteur. « Je peux faire ma censure moi-même, merci. »

Valancy rougit.

— « Je suis désolée. Je n'avais pas l'intention de vous froisser. »

— « Il n'y a pas de mal, » dit le docteur. « Je suis un peu nerveux ce soir. J'ai vécu de tels instants ! »

— « Vraiment? »

Je souris, puis, étonnée, je frottai mes joues parce que mes larmes avaient commencé à couler. Je ris, embarrassée, sans pouvoir m'arrêter. Mon rire se transforma soudain en sanglots et je me sentis toute honteuse en m'entendant pleurnicher comme une enfant. Je me cramponnai aux mains solides de Valancy et me sentis glisser dans une obscurité chaude

et bienfaisante où il n'y avait ni pensée, ni crainte, ni nécessité de croire à quoi que ce fût de désagréable, mais simplement au sommeil.

*
* *

Ce fut une année magique et elle s'enfuit avec une rapidité incroyable, les jours de vacances passant en trombe comme les poteaux télégraphiques le long d'une voie ferrée. Noël fut plus particulièrement magique, parce que mes anges volèrent réellement et que la Gloire resplendit pour de bon partout, car leurs robes avaient des lisérés tissés dans des rayons de soleil. J'avais regardé les filles les faire. Et Rudolfph, le renne au nez rouge, avec ses cornes de carton qui ne voulaient pas tenir droites, partit pour de bon et fit le tour de la pièce. Et, tandis que notre Marie et notre Joseph se penchaient amoureusement sur la crèche, contemplant le Miracle, le visage solennel, j'eus soudain l'impression qu'ils voyaient réellement, qu'ils étaient réellement agenouillés auprès de la crèche de Bethléem.

Les mois s'envolaient et Bendo en pleine floraison était un spectacle magnifique. On riait et on gambadait, et même les maisons se paraient de subtiles couleurs. De la végétation surgissait là où il n'y avait eu que des pierres auparavant et un filet d'eau minuscule essayait timidement de recommencer à couler dans le lit de l'ancien ruisseau desséché. On m'expliqua qu'il fallait procéder doucement, parce que cela paraîtrait insolite si le ruisseau se remplissait en une nuit. Même les grossières marches qui menaient aux maisons se couvraient de végétation, maintenant qu'elles servaient si peu. Et je m'habituais à voir mes élèves arriver à l'école comme un vol d'oiseaux au brillant plumage, tout en jouant à chat dans le sommet des arbres. J'étais surprise moi-même de voir combien je m'accoutumais facilement à toutes les choses incroyables accomplies autour de moi par le Peuple et j'étais heureuse qu'ils m'acceptent ainsi sans réserve. Mais j'avais toujours un petit pincement au cœur quand les enfants m'accompagnaient à la maison — avec moi, ils étaient obligés de marcher.

Cependant, tout a une fin et, par un après-midi du mois de mai, je me trouvais assise, regardant dans le tiroir supérieur de mon bureau, le dernier à ranger, et me demandant que faire de toutes les choses inutiles que j'y avais accumulées. Mais je ne voyais pas réellement le contenu du tiroir, car je me concentrais sur le vide immense qui me faisait voûter les épaules et s'emparait de mon esprit. « Ce n'est pas juste, » murmurai-je, « de me montrer le Ciel et de me l'enlever brusquement. »

— « C'est à peu près ce qui est arrivé à Moïse, vous savez. »

Mon brusque mouvement de surprise projeta sur le sol l'assortiment d'agrafes et de punaises contenues dans une boîte bosselée que je venais de prendre.

— « Ça, par exemple ! » m'écriai-je, remettant la boîte d'aplomb. « Dr. Curtis ! Que faites-vous ici ? »

— « Je reviens sur la scène de mon crime, » dit-il avec un sourire, tout en franchissant le seuil. « Je ne peux détourner mes pensées d'Abie. Je ne peux croire qu'il s'est remis de tout ce... dirons-nous ce travail de réparation? Je ne peux m'empêcher de venir le voir chaque fois que je suis de passage dans la région, et je ne peux toujours pas en croire mes yeux. »

— « Et pourtant, il va bien. »

— « Et comment! J'ai dû le faire descendre du haut d'un arbre pour l'examiner... » Le docteur fut secoué d'un frisson dramatique, puis se mit à rire. « Quand je l'ai vu dégringoler du sommet de cet arbre, mon sang s'est figé ! Mais il ne lui reste même pas une cicatrice de l'opération. »

— « Je sais, » dis-je, me piquant le doigt en commençant de ramasser les punaises éparses. « J'ai regardé hier soir. Je m'en vais demain, vous savez. » Je tenais résolument les yeux sur mes mains. « Il faut que je fasse du rangement une dernière fois. »

— « C'est dur, n'est-ce pas? » dit-il, et nous nous rendions compte tous les deux que ces mots ne s'appliquaient pas au rangement.

— « Oui, » dis-je calmement. « Terriblement dur. La Terre devient plus lourde chaque jour. »

— « Je m'en suis aperçu aussi depuis quelque temps, » dit-il, « mais vous avez du moins la satisfaction de savoir que vous... »

Je fis un mouvement vague pour me donner une contenance et me mis à rire.

— « Oui. Ils disent toujours : « Ceux qui sont aptes réalisent, ceux qui ne le sont pas instruisent. »

— « Hum ! » fit le docteur avec réserve, mais je sentais ses yeux sur mon visage détourné et je pivotai sur les talons pour me mettre à chercher une meilleure boîte où mettre les agrafes.

— « Vous suivez des cours cet été? » Sa voix venait d'un endroit près des fenêtres.

— « Non, » fis-je d'un ton prudent. « Non. Quand j'ai eu mon diplôme, j'ai juré que c'en était fini des études — en tout cas de celles qui exigent une assiduité à laquelle je ne peux plus me soumettre. »

— « Hum! » Il y avait de l'amusement dans la voix du docteur. « Dommage, » dit-il. « Moi je vais aux cours de vacances cet été. Je pensais qu'il vous plairait peut-être de les fréquenter aussi. »

— « A quel cours irez-vous? » demandai-je avec étonnement, le regardant enfin.

— « Au cours de vacances de Cougar Canyon, » dit-il en souriant. « Des cours tout à fait privés. »

— « Cougar Canyon! Mais c'est là que Karen... »

— « Exactement, » dit-il. « C'est là que l'autre Groupe est établi. J'en viens justement. Karen et Valancy veulent que nous y allions tous les deux. Cela vous ennuierait de devenir un sujet d'expériences? »

— « Ma foi non... » m'écriai-je. Puis, prudemment : « Quelles sortes

d'expériences? » Des visions de cerveaux découpés me passaient par la tête.

Le docteur dit, éclatant de rire :

— « Rien d'aussi horrible que ce que vous paraissez imaginer. » Il reprit son sérieux et s'assit sur mon bureau. « Je suis allé deux fois à Cougar Canyon, pour tenter de découvrir un moyen de persuader Bethie de m'aider quand je suis placé devant un cas qui m'embarrasse. Valancy et Karen veulent essayer de soumettre des Etrangers... » (il fit une grimace), « ...les Etrangers, c'est nous — à une période d'initiation, pour voir dans quelle mesure leur don peut être transmis par des exercices répétés. Vous savez que Bethie est à demi Etrangère. Seule sa mère faisait partie du Peuple. » Il m'observait avec attention.

— « Oui, » dis-je d'un air absent, l'esprit tout étourdi. « Karen me l'a dit. »

— « Enfin, voulez-vous essayer? Voulez-vous venir? »

— « Si je veux ! » m'écriai-je, fourrant précipitamment les agrafes dans une boîte déjà pleine de bracelets de caoutchouc. « Quand partons-nous? Dans une demi-heure? Dans dix minutes? Avez-vous laissé votre moteur tourner? »

— « Hurrah ! Hurrah ! » Le docteur me saisit par les deux bras et me regarda tranquillement dans les yeux. « Il ne faut pas nous bercer de trop d'illusions, » dit-il. « Il est possible que pour une telle connaissance nous ne soyons pas aptes à percevoir l'enseignement... »

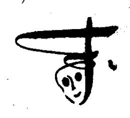
Je le regardai calmement moi aussi, mon cœur se serrant à la pensée qu'il pourrait en être ainsi.

— « Ecoutez, » dis-je lentement. « Si vous aviez faim, si une faim insatiable, atroce, vous tenaillait et que, sans argent, vous voyiez une boulangerie, que feriez-vous? Lui tourneriez-vous le dos? Ou presseriez-vous votre nez aussi fort que vous le pourriez contre la vitre pour régaler au moins vos yeux? Moi je sais ce que je ferais. »

Je m'emparai de ma jaquette.

« Et puis, on ne sait jamais. La porte de la boutique pourrait s'entrouvrir, peut-être... un jour... »

(Traduit par Roger Durand.)



Le traître

(*The traitor*)

par **JAMES HART**

Il n'est de thèmes fantastiques si éculés qu'une approche originale ne puisse pourvoir d'une fraîcheur nouvelle. Vous en avez eu naguère un exemple avec le thème du loup-garou dans « Hors de la tanière » (*n°* 11). *Cette fois, c'est un autre poncif — le thème du vampire — qui subit ici un bain de jouvence. L'opération a également été faite, avec l'éclat que l'on sait, par Richard Matheson dans son* « Je suis une légende ». *Mais Matheson a* transposé *la légende du vampirisme en l'envisageant dans une perspective différente. James Hart, au contraire, joue franchement le jeu — c'est-à-dire qu'il n'a renoncé à aucun des aspects traditionnels et consacrés de son sujet (tout y est, jusqu'à la victime virginale !), tout en réussissant pourtant, sur ces données d'apparence factice, à composer un récit vivant, réaliste et touchant. C'est là une performance qui n'est pas négligeable.*



« Mr. Lorenz ! C'est trop gentil à vous d'être venu ! »

— « C'est vous qui êtes trop charmante de m'avoir invité. » L'espace d'un instant, Lorenz garda dans la sienne la main de Mrs. Van Nuys.

Elle fit la moue. « J'avais parié avec Henry, au début de la semaine, que vous vous seriez envolé dans la nature — encore un de vos « voyages » interminables — et que nous aurions juste un mot d'excuses. »

Il engloba la foule du regard. « Vous recevez tant de monde, vous ne vous seriez pas aperçue de mon absence. » Puis, fixant ses yeux gris et aimables : « Mais c'était indélicat de votre part de suggérer que mes « voyages » étaient ceux d'un célibataire en mal de fredaines... »

D'étonnement, il vit sa bouche s'ouvrir.

— « Mais nous étions seuls Henry et moi quand j'ai... »

Elle ne put poursuivre, requise par l'arrivée, sur annonce de Clyde, le maître d'hôtel, des Heintzelmanns : lui en compagnie de sa quatrième femme et elle de son cinquième mari. Sans doute le frère et la sœur, au cours de la soirée, rencontreraient-ils chacun un ex-conjoint et iraient-ils faire un tour au clair de lune dans le jardin, avec le compagnon ou la compagne de jadis, en souvenir du bon vieux temps. C'était du moins le processus habituel.

Lorenz, de son torse un peu épais et de ses larges épaules, se fraya un

chemin à travers la marée des décolletés généreux et houleux. Du buffet, il aperçut Mrs. Van Nuys qui, entre deux portes, murmurait quelques mots à son mari. « A mon sujet, » se dit-il. « Il faut que je résiste à ces petites tentations ; elles pourraient s'avérer gênantes, dangereuses... »

Tous deux regardaient dans sa direction. Il saisit donc un verre et le leva légèrement en signe de salutation. Puis, quand leurs yeux l'eurent quitté, il le vida rapidement dans le seau à champagne.

— « ... Cela ne durera pas, notez ce que je vous dis. » La voix de la femme debout près de lui était dure ; elle charriait les mots comme des cailloux sur une surface rugueuse. « C'est une vraie nymphomane. Un seul homme ! Ha ! ha ! Pas pour elle. » Les formes de cette femme, qui avaient jadis fait tourner dans son sillage des têtes admiratives, provoquaient maintenant par leur volume des sursauts estomaqués. « Mon cher Lorenz ! » enchaîna-t-elle de sa voix râpeuse. « Vous ne nous favorisez pas souvent de votre venue. Skippy, venez que je vous présente.... Skippy Lowenthal — Mr. Lorenz... »

— « Oh ! nous nous sommes déjà rencontrés, Biffie. » Le jeune homme dégingandé tendit une main molle à Lorenz ; l'autre était posée sur le dos décolleté de sa voisine. Lorenz pensa que ce cadavre ambulant éprouvait peut-être le besoin de toucher cette débordante opulence, pour en tirer de quoi se sustenter.

— « Vous prenez un verre? »

Lorenz secoua la tête. « Un au maximum — et c'est déjà fait. »

— « Ulcère? »

Lorenz sourit en se tapotant l'estomac, puis s'éloigna après un regard au bras enveloppant du jeune homme. « Ceux-là aussi se dévorent l'un l'autre, » songea-t-il. « *Nous* ne sommes pas les seuls dans ce cas. »

— « Satané personnage ! » La femme se serra contre le jeune homme. « J'ai cette impression bizarre qu'il lit dans vos pensées... J'ignore les vôtres... » Elle le heurta de sa hanche en un geste vulgaire. « Mais je sais quelles sont les miennes : qui est-il, au juste? »

Skippy resta les yeux fixes, la mâchoire pendante.

— « Je n'en sais trop rien. Quelle importance? »

— « Par exemple, que fait-il dans l'existence? »

Elle l'entraîna lentement vers les sombres recoins d'une galerie dallée.

— « Rien, je suppose. Il a sans doute des revenus. » Tels des frères siamois, ils fendaient obliquement la foule. « Il habite en ville. Enfin, je le pense. A vrai dire, non... j'ignore où, maintenant que j'y réfléchis. » Ils avaient atteint l'entrée de la galerie. « C'est un drôle d'homme. Au fond, je ne l'ai jamais vu dans la journée. Rien qu'à des soirées comme celle-ci. »

***

Au souper, Lorenz eut comme voisine de table Mrs. de Witt, mère de la princesse Giornale di Lorenzo. Dans son état naturel, elle avait les cheveux bleus et se trouvait divorcée. La saison d'avant, elle les arborait roses et était pourvue d'un mari. Mais en tout temps, que ce fût ou non

la saison, elle luttait contre les années dévorantes avec toutes les techniques en usage parmi les descendantes de Messaline.

Lorenz triturait sa Vichyssoise avec une cuiller pour laisser supposer qu'il en avait absorbé un peu, quand elle se pencha vers lui en lui décochant un regard de rapace.

— « J'ai le sentiment, » murmura-t-elle en confidence, « que vous appartenez à la grande lignée dont descend mon gendre : les Médicis. » Lorenz marmonna poliment. « Votre nom, tenez. Le prince, ce cher homme, est le descendant direct de Lorenzo de Médicis, le cousin d'Alexandre. On l'appelait Lorenzino parce qu'il était petit, mais il avait les épaules fort développées, tout comme vous. Amusant, n'est-ce pas? »

Amusant, mais faux, songea-t-il. Cette canaille de Lorenzo était un nabot à tous points de vue. Il avait seulement eu le courage perfide d'assassiner le licencieux Alexandre — pour mourir lui-même, onze ans plus tard, de la même façon. La pensée de Lorenz s'égara vers ces jours de violence. Puis, à travers les fleurs de la table, comme la plus épanouie d'entre elles, il aperçut l'adorable visage.

Par Dieu... Sur-le-champ une brûlure intolérable flamba au bout de sa langue, des larmes de douleur emplirent ses yeux... S'apaisant ensuite graduellement, il tenta de se convaincre que c'était une souffrance moins aiguë, moins sauvage, que la dernière fois qu'il avait imprudemment prononcé le Nom... Oui, de cela il était presque sûr.

Mais par l'Enfer, pensa-t-il en rectifiant (et percevant au même instant la cauteleuse offre d'avances de la vieille roulure à sa droite), que faisait cet emblème de l'innocence et de la beauté virginale au milieu de ce gratin purulent de société?

De toutes parts, venues d'un bout à l'autre de la table, il sentait l'assiéger comme un bombardement nucléaire les pensées de stupre, les convoitises lascives, les rêveries de luxure émanant de tous les êtres qui l'entouraient. Et en face de lui, ce visage jeune, ce doux visage à l'impressionnante pureté... L'auréole noire des cheveux, l'arc ciselé des sourcils au-dessus des yeux sombres, la bouche délicate, le menton tendre qui certes aurait frémi de terreur et de honte si, comme lui-même, elle avait été assiégée par cette radio-activité de pensées fangeuses. Lorenz prit conscience de l'insistance déplacée avec laquelle il la dévisageait. Il se tourna vers Mrs. de Witt.

— « Quelle est cette délicieuse enfant qui nous fait face? »

Heureuse de l'occasion donnée de parfaire ses travaux d'approche, elle se fit frôleuse pour lui souffler à l'oreille :

— « Viola Whitney. Vieille famille, je le reconnais, mais la jugez-vous réellement jolie? Plutôt... vide, à mon avis. Sans consistance. Et d'une pruderie! Mon neveu a eu un petit faible pour elle. Juste en matière de distraction, vous voyez le genre. A ce qu'il raconte, on aurait dit qu'il avait essayé de la violer. »

Sous ses sourcils protubérants, Lorenz étudia ce visage intact par-dessus les fleurs. Nulle mouche, nulle abeille ne s'était posée là...

Le brouillard de sa rêverie fut traversé d'une pensée étrangère :

Mrs. de Witt l'avait élu candidat dans sa campagne pour prolonger sa jeunesse détériorée. Elle s'abandonnait à des imaginations, et la tournure de celles-ci devenait détaillée. Lorenz en extraya le sens comme un noyau de la pulpe mentale qui l'enrobait.

— « Impossible jeudi, j'en ai peur, » prononça-t-il tranquillement. « Du moins, pas ce jeudi-ci. Je dois m'absenter. »

Elle s'écarta de lui, comme piquée par une guêpe.

— « *Jeudi!* » Ses yeux devinrent vitreux, sa main grassouillette se dressa en tremblant. « Je... je... » Puis ses doigts s'écrasèrent dans le filet de sole nageant dans le beurre. La mère de la princesse Giornale di Lorenzino venait de créer la plus belle sensation de la saison à Newport en tombant sans grâce évanouie, de sa chaise jusqu'au sol.

***

— « Quelque chose que je lui aurai dit, sans doute, » faisait Lorenz d'un ton d'excuse. « Mais je ne vois pas quoi. En tout cas, je suis absolument navré. »

— « Ce n'est pas votre faute, voyons, » assura Van Nuys tout en se demandant, mal à l'aise, s'il le pensait ou non.

Mrs. Van Nuys intervint :

— « Vous parliez de... »

— « Ma foi, je crois que je lui avais demandé le nom de cette jeune fille en face de moi... cette miss Whitney. Je ne comprends pas en quoi... »

— « Une délicieuse fille. Tellement... tellement... » Mrs. Van Nuys buta sur le mot comme s'il était obscène ; Lorenz lui vint en aide :

— « Virginale? »

— « Oui. » La surprise reparut sur son visage, puis elle se passa la main sur les yeux. « Mon Dieu, je suis si fatiguée, et il fait presque jour. Et ils sont éparpillés de tous les côtés, occupés à Dieu sait quoi. »

Lorenz regarda les fenêtres vivement.

— « Presque jour ! » Il réprima un léger mouvement de panique. « Quel abus de votre hospitalité ! Au moins puis-je donner le signal du départ. »

Mr. et Mrs. Van Nuys se retrouvèrent sans lui, hébétés de sommeil. Plus tard, Clyde, le maître d'hôtel, déclara que la première personne à s'en aller avait été Mrs. Gunther Windsor, qui était passablement ivre et s'était imaginé faire une sortie discrète en compagnie de Mr. Whitestone Trevelyan. Mais bien sûr, à ce moment-là, Clyde avait son attention considérablement endormie.

***

Signe peut-être de ce qu'il aimait à se considérer comme évolué, Lorenz regardait ses compagnons du cimetière comme une assemblée d'Etres. C'était la simple désignation jadis utilisée avec terreur par les

paysans des Carpathes, qui craignaient de s'attirer des représailles en étant plus précis.

Lorenz savait évidemment qu'il était lui aussi un Etre. Mais depuis le sanglant banquet auprès des mourants et des morts sur le champ de bataille de Waterloo, tout au long de ces cent trente années, il s'était efforcé de parvenir à une sorte de régénération de sa condition ignoble. Il ignorait la source de ce désir, mais la répulsion lui était venue alors même qu'il rôdait avec les autres, les dents aussi acérées qu'eux et pareillement insoucieux des gouttes de sang poissant son menton et souillant ses habits. Ces Etres de la nuit avaient voltigé, spectraux, parmi les blessés gémissants de toutes les armées sans distinction : Anglais, Français, Brunswickiens, Hanovriens, Hollandais, Belges (seul importait le fait que les vivants avaient plus de goût que les morts). Cinquante mille disséminés sur le sol noir, certains dans des ravins que les entassements de chair humaine comblaient jusqu'aux bords. Un festin de Lucullus, évocateur des vieux jours enfuis, au temps où les Turcs s'acharnaient aux portes de l'Europe centrale, jonchant les rives du Danube des débris de leurs troupes.

Il y avait bien eu d'autres holocaustes depuis, plus vastes à mesure que la civilisation gagnait en efficacité. Mais de la plupart, Lorenz s'était tenu à l'écart. Il avait faibli, il est vrai — à Shiloh, par exemple, et dans la Somme en 1916. Ces guerres répétées offraient trop de tentations à l'appétit d'un Etre. Mais il était resté éloigné des champs de bataille de Crimée, où coulait à flots un sang riche et rouge où s'abreuver. Et les occasions plus récentes le fortifiaient plutôt dans sa résolution. Les armes modernes faisaient un tel gâchis ! Ce qui subsistait des frêles chairs broyées n'avaient plus apparence humaine. Et par le Diable ! même un Etre n'était pas une hyène dévoreuse de charogne. C'était du sang frais qu'il fallait, pompé en plein cœur, et non la pulpe écrasée des cadavres à l'état de boucherie.

Chose étrange, malgré sa consommation réduite à une simple lampée de temps à autre, Lorenz avait pris du poids.

— « Je dois dire, Lorenz, que si vous continuez à grossir vous ne mériterez plus d'être des nôtres. » Lord Rochford le dominait de la tête ; il était maigre comme un pieu et ses articulations étaient souples comme celles d'un mètre pliant. « Vous vous mettez, ma parole, à ressembler à ceux de *l'autre bord.* »

Lorenz regarda le visage plombé. Le monstre incestueux ! *Certains d'entre nous au moins ne portent pas ce fardeau durant l'éternité.* Il ne répondit pas, mais livra place à son côté au jeune homme qui venait de s'insérer par une fente de la porte, avant de s'élargir jusqu'à ses proportions normales.

— « Pas encore habitué aux choses d'ici, » fit le jeune homme lourdement. « Sacrée différence avec le Comté de Westchester et mon travail à la N. B. C. »

— « Cela viendra, » dit Lorenz. « Nous avons pour la plupart des siècles d'avance sur vous. En fait, le recrutement avait cessé depuis un

bon nombre d'années. Ce n'est que récemment que nous avons vu arriver de nouveau des gens de l'autre côté... Sans doute une sorte de déception morale du monde moderne, » ajouta-t-il doucement.

— « Qui est le sagouin qui vient de s'en aller? »

— « Rochford. Il me rend malade. Vous apprendrez à le connaître. Il a été décapité par Henry VIII, pour adultère avec Anne Boleyn, qui était sa propre sœur. Mais par le Diable, il y en eut au moins quatre autres d'envoyés à la Tour pour avoir joui des faveurs d'Anne. Il n'a pas de raison de se montrer aussi exclusif. »

— « Mais il ne devrait pas faire partie de ce clan pour un acte de ce genre. »

— « Non. Et j'aimerais autant qu'il n'y fût pas. Mais quelqu'un est allé le trouver dans la Tour avant le bourreau. Quand on est sur le point de gravir l'échafaud pour rejoindre l'enfer de toute façon, je suppose qu'on est disposé à accepter en échange n'importe quel sort... même celui-ci. »

— « Regrettez-vous votre choix? »

Lorenz étudia ses ongles. Le regretter? Après six cents ans? Il considéra le visage jeune, encore vierge des stigmates de siècles d'implacable chasse au sang.

— « Je ne sais pas. Pour le moment je tente quelque chose dont je ne puis parler. Mais je sais que je suis las... atrocement las... »

Incessamment survenaient les Etres. Ils s'insinuaient, minces comme des hosties, par les fentes des fenêtres, les fissures de la porte. Puis ils se matérialisaient dans l'étrange clarté du lieu — due aux flammes sulfureuses que seuls pouvaient dégager les plus anciens, détenteurs du secret des lueurs redoutées des paysans, jadis, dans les sombres défilés et les vastes plaines de la Transylvanie, la veille de la Toussaint. Ces Etres émergeaient des cryptes, des tombeaux, des sarcophages, de toutes les demeures des morts qu'ils avaient usurpées aux dépens de leurs propriétaires légitimes. Le déclin du soleil leur servait de signal, tout mouvement leur étant interdit de son lever à son coucher. Le dernier rayon mort, montait le bruit de leurs allées et venues et de leurs murmures, signe avant-coureur de leurs errances nocturnes.

— « Quel ennui que ces jours d'été. On perd son style, on gâche du temps, » disait une grande et très belle jeune fille, au corps gainé de velours qui l'épousait comme l'eau les pierres d'un ruisseau.

Près de Lorenz, le jeune homme exhala son souffle et eut un sifflement étouffé.

— « Quelle créature ! On ne faisait pas mieux là d'où je viens. »

Lorenz se permit un rire.

— « Elle n'est pas réellement des nôtres. J'ignore au juste les raisons de son admission. Ce foulard gris perle masque l'endroit où elle s'est tailladé la gorge. »

— « Tentative de suicide, et damnée comme nous tous ! Eh bien, s'il le faut, je suis d'avis qu'elle établisse son quartier général ici. »

Il la regardait fixement. Lorenz se demanda quelles pensées la beauté

de la jeune fille pouvait inspirer à un être si proche encore de l'autre côté... Mais une voix subitement captée requit son esprit tout entier, l'arrachant au reste :

— « Il faudrait que vous la voyiez. Ou plutôt non, il ne faudrait pas. Je l'ai vue le premier. Si jamais il y a eu de délicieux morceau, riche en aliment, inviolé comme la neige... ! C'était à un souper à Newport l'autre nuit. Je n'y étais pas exactement. C'est-à-dire, je n'avais pas été invité. » Le visage au nez en bec d'aigle tourna vers Lorenz ses yeux globuleux. « Mais il y était ! Ce Lorenz ici présent ! Je vous ai vu, espèce de sournois ! Vous la guettiez comme un chat une souris replète. Et quelle souris ! Mais elle est pour moi. Je me l'offrirai. Vous n'allez pas entrer en lice, n'est-ce pas? »

Immobile, Lorenz répondit par un sourire évasif. Il connaissait son homme, et savait quel genre d'homme c'était !

La voix poursuivit, chargée des arômes du souvenir :

— Je n'ai rien vu de semblable depuis... depuis quand? C'était à Rome, vers 1770. Il m'est difficile d'être précis, elles furent si nombreuses... Mais celle-là... ah !... Armeline ! » La voix se fit confidentielle. « Une enfant dans une sorte de couvent, qu'elle ne pouvait quitter qu'en se mariant. Je pus pénétrer dans ces murs par tromperie et par ruse... Ce fut l'assaut d'une citadelle de vertu ! Mais mon offensive fut menée tambour battant sur tous les fronts, et la jeune personne succomba à l'amour quand le tendre ennemi eut atteint les défenses intimes. »

— « Il est le plus grand menteur de l'Histoire, » glissa Lorenz au jeune homme. « Ne l'écoutez pas. La fille en question avait l'occasion de faire un beau mariage... un mariage où ce porc tenait lieu d'entremetteur. Elle a cédé parce que la seule issue pour fuir ce cloître passait par sa chambre à coucher. »

Les yeux de grenouille du séducteur vénitien regardèrent de nouveau Lorenz à la dérobée.

— « Celle-ci pourrait être la réincarnation de mon Armelline, qui entrait juste dans sa seizième année. Une divine forme éthérée... Jamais je ne vis peau si blanche ni cheveux plus noirs. Et elle possédait une douceur de voix, une simplicité naïve, qui m'ont enchaîné à son char tel un esclave. »

La flexible jeune fille buvait ses paroles, bouche entrouverte, une main posée sur son sein. Lord Rochford était las des récits de prouesses libertines, mais il restait dans le cercle, les yeux fixés sur le cou menu de la jeune fille, humectant ses lèvres à petits coups de langue.

— « J'avais alors d'autres appétits, » poursuivit le Vénitien méditativement. « Mais on aime comme on peut. » Un sourire de loup découvrit ses longues canines. « Cette autre Armelline est digne d'entrer dans notre noble troupe. Elle rivalisera de beauté, ma chère, avec vous. Et préparer son initiation me sera un plaisir particulier. »

— « Casanova ! » fit d'un ton intrigué le jeune homme de Wetchester. « Je ne me serais pas attendu... »

— « Un homme doué de désirs aussi immenses ne renonce pas volontiers à la vie... quelle que soit la *sorte* de vie qui s'offre à lui. » Avec effort, Lorenz détourna son regard qui s'était posé sur la main du jeune homme : une égratignure rouge la zébrait. « Imaginez-le, » poursuivit-il, « durant ses dernières années au château du Comte de Waldstein. Ses forces le quittaient. N'est-il pas vraisemblable qu'un de *Nous* soit allé le trouver une nuit pour lui proposer une autre issue — le moyen de mettre en échec l'obscurité et la pourriture de la tombe? N'avait-il pas correspondu intimement avec Cagliostro, le « maître mage »?

» Ce sont les débauchés nos meilleures victimes. La saveur de la vie est si forte qu'ils préfèrent cette ignominie blasphématoire au silence éternel. » Il les engloba tous d'un geste de sa main légèrement grasse.

Se levant soudain, la tête rejetée en arrière, il parut plus grand. Au jeune homme, il fit l'effet d'un homme animé d'une résolution nouvelle.

« Ceux-là ont choisi leur damnation. Mais ceux qui sont enlevés durant la nuit, dont l'âme est dépouillée de son droit au sommeil... ils sont infectés par leurs ravisseurs, ils deviennent pareils à ceux qui les ont frustrés de leur immortalité. »

Il ajouta brusquement : « Je dois partir. »

— « Moi aussi, » murmura le jeune homme, qui avait écouté d'une oreille distraite. « La chasse est dure. Il y a tant d'embûches, tant d'interdictions... Et je n'ai pas l'expérience du jeu. Lorenz, vous parlez comme s'il ne valait pas la chandelle — et vous avez été longtemps ici... »

— « Je dois partir, » répéta Lorenz.

*
* *

Dans le ciel sans nuages la lune était pleine ; les structures qui s'élevaient sur le toit en terrasse projetaient des ombres nettes sur sa surface blanche. C'était un des riches buildings surplombant Central Park. Il s'élançait vers le ciel comme une colonne parsemée verticalement d'étoiles.

Sur le rebord du toit du côté de l'avenue, une main se glissa. Une autre la rejoignit et elles restèrent figées, comme une paire de gants abandonnés sur la pierre. Puis elles s'animèrent de nouveau lorsque Lorenz se hissa hors de l'abîme béant pour prendre pied sur le toit.

Il ferma les yeux. Des gouttelettes de sueur constellaient son front au clair de lune. Puis il regarda en bas. Trente-cinq étages! Et pas même de garde-fou.

« Mais j'y suis arrivé ! » songea-t-il. Il jeta un coup d'œil circulaire. « C'est par là qu'il viendra. C'est son style de passer par les toits. Même du temps de sa vie humaine il le faisait. »

Puis il entendit. Il se dissimula dans l'ombre. D'autres mains se montrèrent sur le rebord. Puis apparut le visage au nez semblable à un bec, aux yeux globuleux. Mais il n'était pas baigné comme celui de Lorenz d'une transpiration maladive.

L'homme, aplati comme un lézard, redressa ensuite sa silhouette

énorme. Derrière lui, flamboyait une cape cramoisie que l'on eût dit teinte dans le sang.

Lorenz se porta vers la masse d'une coupole. Le Vénitien déjà s'était déplacé. Il y eut un bruit sec de paroi vitrée volant en éclats. La haute silhouette se découpa sur un carré de lumière. Lorenz suivit, s'efforçant de reconquérir son aptitude ancienne à se mouvoir sur une surface horizontale sans réellement la toucher, comme un piston sur une couche d'huile.

Le Vénitien avait fait vite. Lorenz se retrouva dans un vaste vestibule flanqué de portraits aux cadres massifs, et recouvert d'une épaisse moquette. Panoplies et armures complétaient la décoration. « Quinzième siècle... Maximilien Ier, » murmura Lorenz machinalement.

A plat ventre sur le tapis, il flaira la laine comme un chien et se mit à ramper à la suite de la piste. Il s'arrêta devant une porte mauve ; derrière, il décelait l'odeur caractéristique — l'odeur révélatrice de la moisissure du tombeau.

Il se releva et détacha du mur une sagaie africaine au lourd manche en bois et à la tête piriforme, ainsi qu'un de ces kukris à lame large qui font la joie des Gurkhas pour le combat singulier. Une arme dans chaque main, il s'arrêta pour réfléchir. Son esprit était très vieux ; il remontait au temps de la république de Florence vers 1360. Il avait un acquis de six siècles de ruse et de science. Le bâtard vénitien né au dix-huitième siècle était un novice en comparaison.

L'oreille collée à la porte, il entendit la voix sifflante de Casanova :

— « Armelline ! Dors, mon Armelline ! »

Lorenz entra. La scène était la réplique exacte de celles où il avait tenu le rôle principal au cours des âges. Les doigts longs et effilés écartaient les dentelles de la chemise de nuit, dénudaient la gorge délicate, la jolie poitrine, et s'y posaient. La jeune fille reposait dans toute sa beauté, plongée dans cette transe où les Non-Morts savent endormir leurs victimes, pour pouvoir sans crainte puiser à leur vie et attirer leur âme vers l'Enfer ignoble où eux-mêmes se débattent.

— « Casanova ! »

Le Vénitien se retourna d'une pièce. Ses lèvres retroussées découvraient ses dents aiguës et jaunies, prêtes pour l'incision. Ses yeux de crapaud flambèrent de haine.

— « Vous ! » Il aperçut la sagaie et le couteau et renversa la tête dans un rire silencieux. « Pensez-vous m'intimider avec ces vulgaires armes de la terre? Imbécile ! Sortez, j'ai soif du sang qui palpite dans ces veines... »

« Il ne sait pas, » pensa Lorenz. « Il n'est pas assez ancien parmi Nous pour savoir qu'il n'y a qu'une méthode de libération pour les Non-Morts : percer le cœur avec du bois, trancher la tête par le fer. »

Il surveillait les yeux rusés.

— « Mais peut-être êtes-vous venu pour la même raison que moi, » ricana Casanova. « Dans ce cas, je ne ferai pas le glouton. Elle est jeune,

elle peut suffire pour deux. Mais ne la vidons pas de son sang d'un seul coup. »

— « Oui. » Lorenz agrippa ses armes. « Pour revenir plusieurs fois avant qu'elle meure et nous rejoigne. »

— « Exactement. » Le Vénitien était rassuré. « Nous la ferons durer. Le sang se renouvelle à une vitesse surprenante. Ce fut ainsi avec ce jeune homme qui était près de vous ce soir. Il était sain et vigoureux ; ce fut une source où se désaltérer... au moins un certain temps. »

Une seconde, Lorenz ferma les yeux pour chasser la vision savoureuse de la jeune fille endormie — la gorge offerte, la chair adorable, les tendres veines bleues où coulait le liquide précieux.

Puis il jeta une exclamation :

— « Chien de Vénitien ! »

Et projetant son bras de toute sa force, il plongea la sagaie dans le cœur de l'autre. La mort saisit Casanova au milieu d'un éclat de rire.

Lorenz fit alors fendre l'air au kukri qui vint trancher dans les os et la chair, séparant la tête du tronc.

Avec effroi, il vit la chambre richement ornée se transformer en boucherie. Le Vénitien devait s'être grassement nourri récemment, car d'abondantes gouttes de sang giclaient en ruisseaux vermeils de ses blessures.

Puis ce flot tout en coulant s'évanouit. La haute stature du corps de Casanova sembla se désagréger et se réduisit en poussière sur le sol, comme un filet de sable fuyant entre les doigts d'un enfant. Lorenz fixa ce qui restait d'un homme — ce léger tas de poussière qui serait balayé au matin. Il le toucha du pied, comme on remuerait des cendres de cigare sur un tapis.

— « Mort à Dux en 1798, » murmura-t-il. « Un retour en poussière retardé de cent cinquante ans. »

Lorenz se rappellerait toujours, plus tard, avoir remporté sa plus grande victoire en venant contempler la jeune fille à l'exquise beauté étendue sur le lit. En lui le répugnant appétit séculaire faisait rage. Mais il se courba, non pour transpercer la gorge et sucer la veine, mais pour effleurer des lèvres le front pur.

De retour sur le toit, son cœur battit follement tandis qu'il enjambait le rebord. Il se rappela ses incursions anciennes par-delà les crêtes majestueuses et les murs des châteaux bâtis à leur sommet, dans les sauvages Carpathes, quand il étranglait les guetteurs des tours pour aller se nourrir à des gorges nobles et varier son ordinaire.

Maintenant, il était malade de vertige à seulement cent mètres de haut, tandis qu'il enfonçait ses doigts boudinés dans les fissures du mortier en se laissant glisser, la tête la première, vers la Cinquième Avenue. Il était même trop effrayé pour remarquer le policeman qui, ayant levé la tête vers ce raclement suspect, s'effondra inanimé sur le trottoir.

*
* *

Lord Rochford revenait de son équipée nocturne. A son côté dans le couloir entre les pierres tombales, s'avançait la jeune fille superbe au foulard gris perle. Un rayon de lune errant éclaira un instant son visage. De la commissure de sa bouche coulait un mince filet de sang.

— « Je ne savais pas que j'aimais le... que j'aimais cela, » fit-elle.

— « Vous l'aimerez plus encore. » Rochford posa une main sur son bras et ils s'arrêtèrent. Se penchant, il déposa un baiser sur son menton et lécha la tache de sang. « Il ne faut pas que les autres sachent. »

— « C'était un homme très beau, » continua-t-elle comme ils reprenaient leur route. « Vous savez, j'ai eu plutôt honte. »

— « Absurde, » dit Rochford d'un ton sec. « Nous ne prêtons pas attention à de tels détails. Cela ne fera que rehausser votre beauté. Et quand vous serez convenablement renouvelée et préparée, je ferai votre initiation. Alors, alors seulement, vous vous évaderez de l'existence de ténèbres qui est la vôtre — et vous vivrez. Vous vous glorifierez de la force et du pouvoir terribles qui sont notre lot. Vous apprendrez à rire de la tombe. »

Tout en parlant, ils s'introduisirent comme des bouffées de fumée par les fentes de la porte. Une douzaine d'entre eux se trouvaient déjà dans le lieu de réunion, revenus de leurs maraudes dans la ville endormie. Quelques-uns, les yeux boursouflés, étaient gorgés. D'autres, envieux et pâles, étaient torturés par leur faim inassouvie.

Rochford avisa le jeune homme du comté de Westchester qui, assis, considérait avec dégoût la paume de ses mains où commençaient à pousser des poils drus. « Quand je pense, » s'écria-t-il, « que votre ami Lorenz est devenu un traître ! »

Tous se retournèrent vers lui.

— « Lorenz ! Un traître ? »

— « Deux fois damné et doublé d'un meurtrier ! »

Les bouches bèèrent d'étonnement.

— « Meurtrier de qui ? » demanda le jeune homme doucement.

— « De Casanova. »

— « Qu'en savez-vous ? »

— « Il me l'a raconté. Je l'ai su de sa propre bouche, et puis il est parti... là où je ne pouvais pas le suivre. » Rochford parlait d'une voix lente et délibérée. « Il a traversé un pont de l'East River et ce n'était pas entre deux marées. Aucun véritable Non-Mort ne peut faire cela. Moi-même j'ai senti l'inexorable interdiction me retenir au bord du fleuve. »

— « Je ne comprends pas, » fit un des membres les plus anciens de leur groupe, un contemporain des croisades. « Comment l'a-t-il tué ? »

Rochford humecta ses lèvres. Maintenant il semblait avoir peur de parler.

— « J'ai dit que c'était un traître... Ce misérable a utilisé son vieux savoir pour abattre un frère. »

— « Le fer et l'épieu ! »

— « Percer le cœur et couper la tête. »

Une plainte affreuse s'éleva dans la pièce, comme celle des âmes enchaînées au centre de l'Enfer. Un traître était en liberté, qui avait appris à traverser l'eau courante et le Diable savait quoi d'autre — qui savait le défaut de leur presque invulnérable cuirasse !...

Juste alors, le premier signe annonciateur de l'aube imminente toucha l'horizon.

Comme sur un ordre, toute la compagnie se dilua par les fissures et les fentes.

Rochford fut le dernier à partir et il disparut en bruissant comme une lettre sous une porte.

(Traduit par Alain Dorémieux.)



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

La caractéristique du mois est le remplacement des soucoupes volantes par l'hypnotisme et la réincarnation. Depuis qu'un Américain appelé Moray Bernstein prétend avoir réussi à retrouver dans l'inconscient d'une brave dame le souvenir d'une vie antérieure sous le nom de Bridget Murphy en Irlande, tout l'intérêt que l'on portait jadis aux soucoupes volantes s'est reporté sur les vies antérieures. Un déluge de livres sur l'hypnotisme, la réincarnation et les sujets analogues se prépare. Nous en rendrons compte aussi impartialement que possible. Le thème d'une mémoire raciale a déjà fait l'objet de quelques très beaux récits fantastiques : signalons par exemple « *La plus belle histoire du monde* », de Rudyard Kipling (dans le recueil portant ce nom, Editions du Mercure de France), et « *L'enfant de la science* », de Robert Heinlein (Gallimard).

En attendant le déluge, voilà les quelques livres qui nous sont parvenus ce mois-ci.

« *Les premiers hommes sur la terre* », par G. H. R. Kœnigswald (Denoël). C'est la reconstruction de l'histoire de l'apparition de l'Homme. Il faut être prudent dans ce domaine : souvenons-nous de la mâchoire de Piltdown. A condition de conserver son esprit critique, ce livre est extrêmement intéressant. Cependant, les données de M. Kœnigswald sont contredites par les toutes dernières découvertes. Sur le plan de la science-fiction il est en tout cas un fait qui paraît d'ores et déjà parfaitement bien établi : les liens de parenté entre l'homme et les autres espèces animales de la Terre sont indiscutables. C'est pourquoi toute hypothèse selon laquelle l'humanité proviendrait à l'origine d'une autre planète ne peut guère être considérée comme sérieuse. C'est dommage pour les nombreux auteurs de science-fiction qui ont basé leurs récits sur ce thème...

J'ai négligé de rendre compte du livre de J. R. Oppenheimer, « *La science et le bon sens* » (Gallimard). C'est que cet ouvrage est extrêmement difficile à lire par un non-spécialiste. Le professeur J. R. Oppenheimer, qui fut responsable de la construction de la première bombe atomique et qui fut injustement limogé par le gouvernement américain, mérite le plus grand respect comme savant et comme homme. Mais ce n'est pas un vulgarisateur.

Chez Hachette, on peut signaler « *La grande aventure des migrateurs* », de Georges Blond. Le mystère des migrations des animaux n'a toujours pas été résolu. Les forces qui les poussent nous restent encore tout à fait inconnues. Avec beaucoup de talent et beaucoup de poésie, M. Georges Blond nous fait le récit de ces migrations dans de nombreuses espèces : insectes, oiseaux, mammifères.

Jacques BERGIER.

●

Nous avons lu avec un vif intérêt les deux dernières parutions de la collection « Découvertes », éditée chez Mame et qui s'était déjà signalée par un excellent livre sur les antibiotiques.

Le premier, « *La route des astres* », de Patrick Moore, nous a paru plus particulièrement destiné à un public de jeunes. Il reprend toutes les notions historiques, techniques et astronomiques nécessaires à une honnête compréhension de ce qu'est l'astronautique d'aujourd'hui. Des notions classiques simplement expliquées. Rien de particulièrement original, mais un travail bien fait. De très bonnes planches accompagnent ce livre au demeurant optimiste et agréable à lire.

« *Civilisation de l'atome* », de David Dietz, s'adresse à un public beaucoup plus étendu et a retenu plus longuement notre attention. C'est un très, très intéressant livre. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur son auteur même, qui est certainement l'un des journalistes scientifiques les plus marquants de notre époque et qui, depuis 1915, a vu pratiquement se faire et se

défaire les théories modernes de la science et se créer cette vaste épopée de l'atome dont nous voyons, aujourd'hui, un des aboutissements.

La première partie, la plus longue, décrit l'histoire des recherches atomiques. C'est extrêmement instructif et vivant. Dans la seconde partie, l'auteur s'attache à donner une idée de ce que sont les réalisations atomiques dans le monde. Notons qu'en ce qui concerne la France, le livre a été mis à jour, initiative dont on ne peut que féliciter l'éditeur. Les problèmes délicats, aussi bien d'ordre scientifique que politique, ne sont jamais laissés dans l'ombre. On peut seulement déplorer que, dans le cadre restreint de cet ouvrage, l'auteur n'ait pu exposer certaines des notions élémentaires de la physique et qu'ainsi la lecture de « *La civilisation de l'atome* » soit plus profitable aux relatifs initiés qu'aux profanes complets qui, espérons-le, deviennent d'ailleurs en ces matières de plus en plus rares.

Ce livre nous a agréablement surpris, après une vague de reportages, de vulgarisations hâtives et généralement hardies, concernant les problèmes de la physique contemporaine. M. Dietz sait de quoi il parle, et cela lui permet de ne rien écrire à la légère.

En annexe, une table des éléments qui vous permettra (peut-être) de construire une bombe atomique chez vous.

⁂

Charles-Noël Martin, physicien, est loin d'être inconnu du grand public. Après son premier livre, « *L'heure H a-t-elle sonné pour le monde* », qui s'adressait aux lecteurs cultivés, voici qu'il se tourne vers un plus large auditoire avec « *L'atome maître du monde* » (Ed. Le Centurion). Il semble bien que M. Martin veuille s'inscrire dans la grande lignée des physiciens vulgarisateurs de leur science, parmi lesquels on compte Heisenberg, de Broglie, Oppenheimer, Gamow et Einstein lui-même.

C'est que la connaissance, M. Martin insiste sur ce point, est à notre époque particulièrement nécessaire et vitale. Et c'est précisément à un moment où les connaissances sont les plus abstraites et les plus délicates à saisir ou à exposer, que les savants ne peuvent se permettre de laisser se creuser un abîme entre leurs découvertes et l'ensemble de la population du globe.

Une des qualités du livre de Charles-Noël Martin tient précisément au fait qu'il ne nécessite à peu près aucune connaissance préalable pour être compris et qu'il expose cependant tout ce qu'il est absolument nécessaire de savoir sur l'atome, ses dangers et ses applications.

Pourquoi l'atome est-il un problème? Quel a été l'historique de sa découverte? En quoi est-il le nœud d'une des plus prodigieuses aventures intellectuelles de tous les temps? Ce ne sont pas là des questions intéressant seulement les quelques spécialistes, mais bien tous les hommes de la Terre, et la grande presse est là pour nous le rappeler périodiquement.

Quant au reste facile et agréable à livre, le livre de M. Martin fait une large place à l'actualité et plus particulièrement à la récente conférence de Genève. (On sait que M. Martin fit partie de la délégation française.) Et on peut espérer que les nombreuses et passionnantes possibilités qu'évoque ce livre feront naître des vocations d'ingénieurs atomistes parmi les jeunes auquel il est également destiné.

Mais ce livre n'est pas seulement un habituel livre de vulgarisation. Connaître n'est pas suffisant. Il importe également de juger. Et d'avertir. La puissance de l'atome n'est pas de celles qu'on peut manier sans grandes précautions. En temps de paix comme en temps de guerre, l'atome peut être dangereux. Et nous nous trouvons ici exactement dans la ligne de pensée de la Lettre aux Savants Italiens d'Albert Einstein qui fut publiée en préface du premier livre de M. Martin. Le fait que des savants se mettent à réfléchir à la portée humaine de la science et agissent en conséquence est assez important pour qu'on se plaise à le souligner.

Et parce que précisément « en cette matière, l'ignorance est le pire ennemi », il serait bon qu'un livre comme celui-ci, ou tout au moins les idées qu'il contient, soit très largement répandu.

Mais M. Martin ne cherche nullement à semer la crainte. Ses pages sur les applications pacifiques de l'atome sont parmi les plus intéressantes de l'ouvrage. Il s'étend tout particulièrement sur la méthode de datation des débris organiques par les isotopes radioactifs et nous croyons du reste savoir qu'il prépare un livre sur ce sujet.

Nous avons enfin été agréablement surpris en découvrant non seulement un savant, mais encore un écrivain. M. Martin exprime sobrement et clairement des notions souvent abstraites. Et il sait glisser la vie dans ses pages sur Genève.

GÉRARD KLEIN.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Imaginez qu'un jour l'humanité, dans sa presque totalité, devienne aveugle à la suite d'un phénomène céleste qui a brûlé les yeux des humains ; imaginez qu'en même temps notre planète ait été envahie par des « triffides », plantes intelligentes qui, après une période de croissance enracinée, sont capables de se détacher de la terre et de marcher, plantes vénéneuses, n'hésitant pas à tuer un homme d'un coup d'une de leurs « branches » ; imaginez également que seuls de rares êtres aient réussi à conserver la vue, qu'ils se soient montrés moins curieux que leurs congénères ou qu'ils aient été *empêchés* de regarder la lumière aveuglante. Imaginez tout cela et vous aurez une idée de « *Révolte des Triffides* » (The day of the Triffids), de John Wyndham, un des meilleurs spécialistes britanniques d'A. S. (Fleuve Noir). Ce roman, souvent terrifiant, a toutes les caractéristiques d'une œuvre d'outre-Manche, il est beaucoup plus « individuel », moins « moutonnier » que bien des ouvrages américains. Il fait également ressortir les réactions spécifiquement « humaines » de ses personnages. William Masen, son héros, est un Anglais moyen que les circonstances — et aussi l'amour — obligent à affirmer sa personnalité en face des événements qu'il vit. La fin de « *Révolte des Triffides* » est assez déprimante, malgré son optimisme relatif. Elle m'a fait penser à celle de ce chef-d'œuvre qu'on ferait bien de rééditer, « *Le manuscrit Hopkins* », de R. C. Sheriff. Mais, pour revenir à Wyndham, je crois que son roman est promis au succès, même auprès de lecteurs difficiles. Regrettons simplement les coupes sombres qui ont amputé le texte original du tiers (soit d'une centaine de pages!).

Avec « *Les voix de l'univers* », de Jean-Gaston Vandel (Fleuve Noir), nous avons la suite de « *Départ pour l'avenir* », du même auteur, paru il y a quelques mois chez le même éditeur ; sa conclusion indique d'ailleurs que les aventures de ses personnages sont loin d'être terminées. De plus en plus, la science-fiction a tendance à recueillir la succession du feuilleton du milieu du XIXe siècle en imitant — toutes proportions gardées, bien sûr — l'auteur des « interminables » (cf. Petit Larousse illustré) Exploits de Rocambole, de Ponson du Terrail. Que l'adjectif ci-dessus ne soit surtout pas pris dans un sens péjoratif. Etant grand amateur de Rocambole, je n'en suis que plus à l'aise pour dire que ces « séries » d'A. S. où, dans chaque volume, on retrouve la plupart des héros des ouvrages précédents, me semblent infiniment alléchantes, à condition, évidemment, qu'elles soient intéressantes et bien écrites. C'est le cas pour Vandel qui, dans les premiers chapitres des « *Voix de l'univers* », nous fait assister à l'existence d'ermite, sur Génesia, du professeur Breker, envoyé là pour étudier les possibilités de vie sur cette planète. La Terre est condamnée, par suite d'une trop grande radio-activité, mais son président a fait élever, à l'abri de tout contact humain, plusieurs dizaines de jeunes gens et jeunes filles dont la mission sera de faire survivre, dans un autre univers, l'*homo sapiens.* Nous sommes témoins de l'installation des nouveaux colons sur Génesia, mais les astronautes qui les ont amenés, que deviendront-ils ? Ils ne peuvent rester sur Génesia, les ordres étant formels ; ils ne peuvent davantage retourner sur la Terre, devenue inhabitable. Vont-ils se fixer ailleurs, eux qui, ayant conquis le mystère du sub-espace, peuvent passer d'un monde dans l'autre ? La suite (elle s'annonce passionnante) au prochain numéro

— que j'attends avec impatience. Laissez-moi vous dire, en tout cas, que, si vous avez aimé « *Départ pour l'avenir* », il en sera de même des « *Voix de l'univers* ».

⁂

ANGOISSE

« *Château du trépas* », de Benoît Becker (Fleuve Noir), se déroule en Allemagne, à Berlin d'abord, dans un château de la Forêt Noire ensuite, un château du nom de Derrenheim, où un journaliste français, Robert Marbot, curieux de nature et de profession, décide de se rendre, après avoir surpris une mystérieuse conversation, dans un *nacht-lokal* de l'ex-capitale allemande. Ce qu'il découvre n'est ni plus ni moins qu'un club de suicidés ou, plus exactement, de gens qui, n'ayant pas le courage de mourir de leur propre main, ont décidé de faire appel à un savant, lequel les autorise même à fixer, dans des délais raisonnables, la date de leur décès. Forme particulière d'euthanasie? Marbot semble d'abord le croire, et pourtant... Comment expliquer qu'une personne qu'il a vue morte, exsangue, se présente de nouveau devant lui ? Comment admettre qu'un homme qu'il a vu mourir sous ses yeux ne soit pas un... véritable cadavre ?

Le roman de Becker n'est pas sans mérite, ne fût-ce qu'en raison de son « suspense » croissant de page en page. Mais la fin ne m'a pas entièrement convaincu, certaines choses n'étant pas, à mon avis, suffisamment expliquées. Si vous voulez néanmoins passer deux heures d'« angoisse » savamment distillée, vous ferez peut-être abstraction de ces petites réserves.

« *Maléfices* », de B. R. Bruss (Fleuve Noir), se déroule dans un petit village de France, où l'on vient de bâtir un nouveau pont. La construction de l'ouvrage d'art, déjà, a été marquée par plusieurs accidents. Ceux-ci se multiplient dès que le pont a été ouvert à la circulation. Un beau jour, un homme se présente chez le sous-préfet et lui déclare : « Ce pont, il faut le faire détruire. » Etonnement du fonctionnaire. Sur quoi, le visiteur lui explique les raisons de son conseil, ce qui nous vaut un retour en arrière et un long récit de terreur qui, à aucun moment, ne fait sourire. Bien charpenté, non moins bien narré, voilà un des meilleurs ouvrages ayant paru sous l'étiquette de la collection « Angoisse ».

Igor B. MASLOWSKI.

●

FANTASTIQUE

Attendue depuis quelques mois, la collection « L'Etrange » de Laffont vient de voir le jour. L'importance de l'événement vaut d'être soulignée. C'est la première fois depuis longtemps qu'un éditeur important prend la responsabilité de lancer une série régulière d'ouvrages fantastiques. Cette collection que Denoël n'a pas osé créer pour y publier Jean Ray et Bouquet, il faut remercier Laffont de nous l'offrir. On regrette simplement, à en juger par son orientation première, de constater... que des gens comme Ray et Bouquet n'y auraient pas trouvé place!

C'est la mort dans l'âme que je joins une épine à cet envoi de fleurs. Mais je m'explique : conscient sans doute des risques de l'opération, Laffont lance sa collection au niveau, disons, du « commercial honnête ». C'est défendable, et si cela doit l'aider à ne pas mordre la poussière, j'applaudis. Mais je me permets une mise en garde en me demandant si le danger contraire n'est pas à craindre : à savoir d'éloigner la clientèle des *vrais* amateurs de fantastique.

Le premier roman publié, « *La belle de Montferrare* », de Jacques Morvan, illustre typiquement cette situation. C'est en effet un roman fantastique fait sur mesures *pour les gens qui ne connaissent rien au fantastique.* Après tout, ce n'est peut-être pas maladroit. Le livre risque ainsi de toucher un public « non spécialisé », donc plus vaste. Mais on ose espérer qu'il s'agit seulement là d'une formule tendant à assurer à la collection le démarrage...

Si « *Malpertuis* » vous a cassé la tête, si « *Je suis une légende* » vous a donné la nausée, alors, dépêchez-vous de lire « *La belle de Montferrare* ». Soyez à l'aise : rien d'intellectuel, rien de morbide, rien de *compliqué.* Et un fantastique tout timide, qui a presque l'air de s'excuser

d'être là. L'atmosphère du début rappelle en plus serein « *Le pays sans étoiles* » de Pierre Véry, la fin est un pâle démarquage (oh! si pâle)... de la conclusion de « *Malpertuis* » précisément. Ce n'est pas mal écrit. C'est toujours de bon ton. Et cela tient une gageure : raconter un sujet érotique sans la plus mince parcelle d'érotisme. En un mot: rien qui soit susceptible de heurter ou de surprendre n'importe quel lecteur. Educateurs, vous pourrez le prévoir dans vos distributions de prix pour les accessits de français dans les grandes classes. Parents, vous pourrez le laisser à la portée de vos enfants. Enfants, vous serez excusables d'y préférer quelque chose d'un peu poivré et pimenté...

Le second roman, « *La bête de l'Apocalypse* », de Raoul de Warren, joue sur l'autre corde : le pur commercial. Il est au moins supérieur au précédent en ce sens qu'il est, sous le rapport de l'imagination, complètement dément. Le fantastique n'y est qu' « instrumental » et non « interne ». En fait, c'est du feuilleton policier délirant dans la tradition de Gaston Leroux. Je préférais « *L'énigme du mort vivant* », que l'auteur nous donna il y a quelques années; on y trouvait une plus grande rigueur dans la conduite de l'intrigue. Ici, le rocambolesque confine à la frénésie. Le thème, qui semble cher à l'auteur, est celui de la série d'événements se répétant cycliquement, à divers siècles d'intervalle. Mais il n'est plus ici question de réincarnation, comme dans « *L'énigme du mort vivant* ». Et, à la cascade de faits invraisemblables qui se sont entremêlés, est fournie une seule explication « logique »... et tellement insensée qu'elle fait définitivement basculer l'histoire dans le domaine du rêve!

A part cela, le roman est composé avec une science diabolique des effets et des rebondissements. Si vous retrouvez vos quinze ans pour le lire, vous serez survoltés.

Je précise pour terminer que ces deux ouvrages, malgré les réserves qu'ils inspirent, se classent nettement au-dessus du niveau de la collection « Angoisse » du Fleuve Noir (mais cela va de soi). J'attends maintenant que la collection « L'Etrange » nous présente un ouvrage fantastique digne de ce nom.

⁂

« *Bal chez Alféoni* », de Noël Devaulx (Gallimard), est un recueil de contes hermétiques et ciselés, très joliment définis par la bande-annonce : « *Fleurs fermées sur leur sens* ». J'ajouterai : fleurs de verre, car il y manque le chatoiement et la palpitation de la vie. J'aurais aimé aussi que l'auteur creuse davantage dans la direction de l'insolite pur, mais c'est une vaine objection, car il est évident qu'il a écrit ces textes comme il les a sentis. Rien de plus subjectif que cette œuvre, ni d'écrit pour le simple plaisir.

C'est artistement travaillé, avec des couleurs de vitrail. Cela s'adresse moins à l'intelligence qu'à la sensibilité et aux sens. A juger avec le cerveau, on s'aperçoit qu'on ne lit que des contes fantastiques *en gestation*, sous une forme inorganisée. C'est un peu irritant si on est d'humeur à se laisser irriter.

Noël Devaulx ne m'en voudra pas de juger son livre aussi « subjectivement » qu'il l'a écrit. Il y a là une question d'affinités personnelles. Je me sens des atomes crochus avec les mondes de Lise Deharme ou de Marcel Béalu. Je n'ai pas été attiré invinciblement par le sien. Je le regrette. J'aime quand même son recueil, puisqu'il suffit d'apprécier les fleurs de verre simplement pour la vue — et que celles-ci sont d'une facture exquise.

⁂

Si vous aimez les fantômes vieux style, les bibelots surannés, l'odeur des fleurs séchées, vous pouvez toujours lire « *Revenants en habits de gala* », de Gabriel-Louis Pringué (Laffont). Curieuse formule : ouvrage de mémorialiste sur la haute société européenne de la belle époque, avec comme trame un chapelet de contes fantastiques. Des personnages qui furent réels, choisis comme prétextes à des évocations surnaturelles. Imaginez un Saint-Simon qui raconterait des histoires de revenants!

Ce jeu de balancement est la principale originalité du livre. L'auteur

est aimable et disert comme ces vieilles personnes intarissables sur leur passé doré. Mais l'imagination ne l'étouffe pas. On n'ose pas l'abandonner en route de peur de manquer de courtoisie. On se laisse bercer par le ronron. Hélas! rien ne vient émailler celui-ci pour vous faire sursauter.

⁂

J'ai voulu lire « *La marraine du sel* », de Maurice Fourré (Gallimard). Je n'ai jamais pu dépasser la page 50 (et encore, en m'y reprenant à plusieurs fois).

Maurice Fourré est aussi l'auteur de « *La nuit du Rose-Hôtel* » (1950). Je ne connais pas ce livre. Mais je dois mentionner qu'il fut considéré comme une œuvre maîtresse du surréalisme par André Breton.

Ce qui est à noter dans le cas de Maurice Fourré, c'est que son surréalisme est involontaire. Ce vieillard de près de 80 ans est en effet manifestement assez proche de la retombée en enfance. C'est ce qui fait la grandeur de la chose et la rend presque touchante.

Sans doute ne suis-je pas amateur de vieillards. Mais je ne veux en dégoûter personne, et je laisse chacun libre de goûter comme une parodie le style extravagant de ce livre et comme un jeu intellectuel sa construction désintégrée.



Enfin, tout à fait en dehors de l'actualité (mieux vaut tard que jamais), un livre paru il y a plus d'un an mais que je n'ai « repéré » que récemment : « *La cible* », d'Henri Thomas (Gallimard) (1). Court recueil de nouvelles suggestives, allusives, profondément ambiguës, dont l'irréalisme interne m'a un peu évoqué Truman Capote (mais un Capote décanté, baroque et fioritures en moins). Comme chez ce dernier, il s'agit là de tranches de vie traitées comme des grilles à déchiffrer. Rien dans tout cela qui s'avoue « fantastique », mais un insolite qui naît de lui-même et débouche sur cette irrationalité foncière qui finit par sembler plus vraie que la norme. Images aux reflets diffractés, au sens évasif qui se perd en de multiples miroirs, jusqu'à ce qu'on le traque à un détour pour décortiquer son secret. Une lecture agréable et fraîche.

Alain DORÉMIEUX.

(1) Prix Sainte-Beuve 1956.

ICI, ON RÉINTÈGRE !

par PHILIPPE CURVAL

La « science-fiction » n'est pas née d'aujourd'hui, chacun le sait.

Sans vouloir remonter au déluge et chercher les thèmes d'anticipation chez les auteurs grecs, nous avons vu depuis la fin du siècle dernier (si fertile en inventions) éclore un nombre considérable d'ouvrages de fantastique moderne *qu'il serait navrant de voir tomber définitivement dans l'oubli.*

Cette nouvelle rubrique aura donc pour but de ressusciter ces livres, de leur redonner une jeunesse qu'ils n'auraient pas dû perdre en raison de leur qualité, en somme de les réintégrer *à notre univers d'amateurs de « science-fiction ». Pour cela, pas de critique dogmatique, pas d'exégèse savante qui fossilisent. Mais un point de vue aussi libre et vivant que possible.*

Comme notre but n'est pas d'établir une histoire du genre, il suffira de choisir au hasard des thèmes classiques les meilleurs ouvrages publiés. Pour cette fois, voici le thème primordial, celui des premiers voyages interplanétaires, avec « Les premiers hommes dans la Lune *», de H. G. Wells, paru en France en* 1901, *«* La roue fulgurante *», de Jean de La Hire* (1906), *«* Les navigateurs de l'infini *», de J. H. Rosny aîné qui, lui, n'apparaîtra qu'en* 1921.

Les méthodes de voyage interplanétaire ont varié suivant l'imagination aussi bien que sous l'impulsion des techniques nouvelles. Mais les premiers départs, les instants où, pour la première fois, les hommes franchissent le seuil de la Terre pour s'envoler vers les grands espaces infinis, recèlent toujours une qualité émotionnelle à nulle autre égale.

Ainsi Wells nous entraîne à la suite du savant misantrophe Cavor à l'intérieur de sa boule dégravitationnée : destination Lune ; Rosny nous indique brièvement que les parois de son stellarium sont en argine sublimée, ce qui est une manière élégante et poétique de passer outre (outre espace) sur les difficultés de décrire son champ pseudo-gravitique et d'expliquer son fonctionnement ; et Jean de La Hire, simplifiant à l'extrême, fera enlever ses héros par de mystérieux saturniens dans un engin plus énigmatique encore, cerclé de feu, aspirant, noyauté de nuage dense, qui préfigurera la « soucoupe volante » (les éditeurs de la dernière réédition de cette œuvre ont d'ailleurs kidnappé le titre original).

Et l'aventure commence. Les amateurs de monstres et de choses d'un autre monde y trouveront leur compte. Notre satellite et une grande partie du système solaire, Vénus, Mars, Mercure et Vénus, dévoileront leurs secrets.

Haricots géants qui poussent à chaque lever du soleil, champignons phosphorescents des grottes lunaires chez Wells ; fleuves d'or liquide, blés durs comme du fil de fer, feuillages métalliques, abîmes ténébreux à la frontière de la vie et de la mort chez Jean de La Hire ; forêts de champignons géants cernant ce qui reste des « eaux vivantes » chez Rosny — tel sera le décor de rêve des planètes lointaines.

A la surface de ces mondes soudain révélés rampent d'étranges créatures, misérables veaux lunaires ou oiseaux aux ailes sextuples, mais le souffle de l'intelligence ne les anime pas toutes. Si certaines de ces bestioles ne possèdent que des notions très relatives de la civilisation, si leur évolution n'est pas encore parvenue à un point satisfaisant, elles sont souvent maladivement cruelles.

On parvient ainsi au thème central des trois ouvrages : confrontation de l'homme et de ces nouvelles recrues — est-il bon ? est-il méchant ?

Chez Rosny, nous trouvons d'abord la nouvelle race, qui s'est développée approximativement au moment où commençait la décadence des précédents maîtres : ces êtres au corps plat, de couleur orange avec des taches bleues, prolongés par des lanières en zig-zag, pseudo-pattes sur lesquelles ils glissent, ont une volonté destructrice ; la végétation disparaît sur les territoires de Mars qu'ils ont envahis et les radiations qu'ils émettent, lueur violâtre, paralysent curieusement.

Mais qui se ressemble s'assemble et les hommes se lieront d'amitié avec

les tripèdes. Ceux-ci ne meuvent qu'une jambe à la fois, tournant ainsi sur eux-mêmes pour avancer. Leurs bras flexibles se terminent par un nombre important de doigts spatulés en forme de conque et opposables dans les deux sens. Et surtout ils n'ont « *aucun de ces grossiers appendices de chair que sont nos nez, nos oreilles, nos lèvres, mais six yeux merveilleux où passent toutes les lueurs de l'aurore, des prairies matinales, des fleuves au soleil couchant, des océans, des orages, des nuées* ». Et cependant, bien plus que les éthéraux, fluorescences se livrant à de mystérieuses joutes dans le ciel de Mars, ou que les zoomorphes, ils ont la mentalité la plus proche de celle des Terriens.

Les nouveaux amis de l'homme sont repoussés de tous les coins du territoire par les envahisseurs ; ils ont perdu toute âme, toute force, et se laissent vaincre, forts de leur beauté et de leur poésie, dans une décadence élégante.

Reprendront-ils la lutte au contact d'éléments nouveaux et vivifiants ? Tel est le thème du roman de Rosny. (Souhaitons que les éditions Plon réalisent leur projet et fassent paraître la suite inédite de cet ouvrage.)

Chez Wells, l'aventure sera plus cruelle ; les sélénites forment un peuple civilisé et les deux héros erreront dans les grottes lunaires, éviteront de peu la mort, fuyant un cauchemar. Dans quels desseins Cavor a-t-il entraîné Bedford dans la Lune, ce satellite dangereux avec ses insectes intelligents — cette société parfaitement intégrée mais sans joie, présidée par le Grand Lunaire ? Nul ne le saura Et c'est le drame de l'individu solitaire, de l'homme sans grandeur entraîné dans un rêve absurde dont il ne pourra jamais apprécier l'irréalité, que Bedford racontera. Cavor seul connaîtra les clefs. Mais l'inventeur de la cavorite, cet opium de l'espace, subira le sort des audacieux ; ses conversations avec le Grand Lunaire, ce maître d'une civilisation grandiose aux rouages parfaits, parfaitement inhumains, lui vaudront la mort, par une condamnation soigneusement pesée. Le contact entre les hommes et les êtres d'une autre race est impossible, semble conclure Wells.

Jean de La Hire, lui, ne fera entrer aucune métaphysique dans son ouvrage. C'est un romancier populaire et il entend le rester. Mais l'artisan s'est surpassé, créant son chef-d'œuvre. Les héros se voient entraînés dans une aventure extravagante qui, en un machiavélisme ahurissant, les plongera au milieu de dangers sans nombre (dont ils devront se tirer tout seuls).

Nous ne saurons jamais pour quelles mystérieuses raisons les Saturniens, colonnes vertes, immatérielles, surmontées d'une auréole nébulescente, kidnapperont les cinq Terriens dans leur roue fulgurante — peut-être pour les déposer à mille mètres au-dessus de Mercure et les voir tomber au ralenti dans l'atmosphère surépaisse grâce à leurs corps hyperlégers. Nous ne saurons jamais pourquoi les monopèdes, monoculaires et monotentaculaires mercuriens se mangent entre eux en se suçant par les yeux, ni pourquoi ils sont animés d'une haine si parfaite envers les Terriens. Nous ne voudrons jamais croire aux propulsions psychiques du professeur Achmed Bey, ni à ses secrets boudhiques, ni aux petites étoiles scintillantes qui voyagent plus vite que la pensée (*sic*). Mais, à travers ce calvaire à la limite des ténèbres (Mercure ayant toujours un côté opposé au Soleil), nous verrons avec plaisir le déroulement de cette histoire frénétique et musclée.

En conclusion :

Thème social chez Wells, confrontation de deux univers dangereusement opposés qui serviront de cadre à son imagination ingénieuse, à son sens du fantastique mis en valeur par le style journalistique qu'il emploie. Thème poétique chez Rosny, prétexte aux amours étranges de la belle Martienne aux six yeux et du Terrien ébloui, lutte éternelle des forces du bien et du mal. Thème du délire chez Jean de La Hire, des amours populaires de la belle Lola aux frémissants « Je t'aime » et « Nous nous aimons » de Paul de Civrac. Péripéties *soufflantes*.

Toujours est-il que le modernisme de ces ouvrages, leur valeur soit littéraire soit imaginative, leur potentiel de rêve, devraient attirer les suffrages des lecteurs de « science-fiction » actuels.

SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

Ce service est à la disposition de nos lecteurs pour leur procurer, aux meilleures conditions, des ouvrages en langue étrangère. Les prix indiqués représentent un tarif global, *comprenant les frais d'envoi et de recommandation.*

Adressez votre commande à : « Fiction — Service Librairie », 96, rue de la Victoire, Paris (9e), en utilisant le bon prévu à cet effet en page 111 et où il vous suffit de préciser les *numéros de référence* des livres (figurant sur nos listes avant chaque titre).

Le paiement devra se faire *à la commande* par mandat, chèque ou chèque postal PARIS-OPTA 1848-38.

Il est uniquement fait mention, dans nos listes, des titres disponibles *dans l'immédiat.* Mais nous rappelons que nous pouvons fournir aux lecteurs intéressés par ce service une *liste supplémentaire* ronéotypée, comprenant un grand nombre de titres disponibles *sous réserves* (exemplaires rares ou ne pouvant être obtenus qu'au bout de délais assez longs). Cette liste sera expédiée sur demande aux lecteurs désireux d'en avoir connaissance.

Si vous désirez vous procurer des ouvrages étrangers *non mentionnés* dans nos listes, vous pouvez également en passer la commande, en joignant une feuille séparée à votre bon. (En cas de demandes particulières de cette sorte, nous vous prions de joindre aussi un timbre pour la réponse, ou des coupons-réponse internationaux si vous habitez l'Union française ou l'étranger.)

LIVRES ACTUELLEMENT DISPONIBLES

RAPPEL

(Entre parenthèses, le numéro de « **Fiction** » où a paru la notice concernant chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

22. **Brain wave.** Poul Anderson. **310 fr.** (n° 29).
18. **Earthlight.** Arthur C. Clarke. **310 fr.** (n° 29).
7. **The body snatchers.** Jack Finney. **220 fr.** (n° 28).
12. **The secret masters.** Gerald Kersh. **310 fr.** (n° 29).
13. **Space platform.** Murray Leinster. **220 fr.** (n° 29).
10. **Voyage to Venus (Perelandra).** C. S. Lewis. **220 fr.** (n° 29).
30. **That hideous strength.** C. S. Lewis. **230 fr.** (n° 30).
8. **Planet of the dreamers.** John D. MacDonald. **220 fr.** (n° 28).
31. **World out of mind.** J. T.MacIntosh. **220 fr.** (n° 30).
5. **Bring the jubilee.** Ward Moore. **310 fr.** (n° 28).
17. **Undying fire.** Fletcher Pratt. **310 fr.** (n° 29).
23. **The metal eater.** R. Sheldon. **190 fr.** (n° 29).

6. **Riders to the stars.** Curt Siodmak. **310 fr.** (n° 28).
33. **Time masters.** Wilson Tucker. **220 fr.** (n° 30).
14. **Messiah.** Gore Vidal. **310 fr.** (n° 29).

NOUVELLES DE S. F.

27. **I, Robot.** Isaac Asimov. **655 fr.** (n° 30).
4. **Expedition to Earth.** Arthur C. Clarke. **310 fr.** (n° 28).
3. **Assignment in eternity.** Robert Heinlein. **220 fr.** (n° 28).
11. **The man who sold the Moon.** Robert Heinlein. **220 fr.** (n° 29).
28. **Révolt in 2100.** Robert Heinlein. **220 fr.** (n° 30).
15. **Another kind.** Chad Oliver. **310 fr.** (n° 29).
2. **New anthology.** L. Sprague de Camp. **190 fr.** (n° 28).
21. **Caviar.** Theodore Sturgeon. **310 fr.** (n° 29).
29. **Time X.** Wilson Tucker. **220 fr.** (n° 30).
1. **Destination universe.** A. E. Van Vogt. **220 fr.** (n° 28).

ANTHOLOGIES

16. **To morrow the stars. 220 fr.** (n° 29).
34. **Star science fiction stories n° 3. 310 fr.** (n° 30).

FANTASTIQUE

24. **The monk and the hangman's daughter.** Ambrose Bierce. **220 fr.** (n° 29).
9. **Dark gateway.** Jonathan Burke. **230 fr.** (n° 28).
32. **Great ghost stories anthology. 220 fr.** (n° 30).
19. **Great tales of fantasy and imagination. 310 fr.** (n° 29).

DOCUMENTAIRE

20. **Life on other worlds.** H. Spencer Jones. **310 fr.** (n° 29).

HUMOUR

25. **Homebodies.** Chas Addams. **1.300 fr.** (n° 30).

Attention : les n°s 33 (**Times masters**) et 34 (**Star science fiction stories n°3**) avaient été répertoriés **par erreur** dans notre liste du mois dernier sous les numéros 29 et 30 (déjà existants). Nous nous excusons de cette confusion.

Le n° 26 (**Monster rally**) est manquant.

COMPLÉMENT

35. **BEYOND EDEN. David Duncan.** (Ballantine.) **310 fr.**

Roman passionnant et bien construit, nettement supérieur au précédent livre de cet auteur, « Dark Dominion », paru récemment en feuilleton dans un hebdomadaire. La description finale d'un nouveau genre de vie créé à la suite d'explosions atomiques est hallucinant mais reste, chose rare pour la S. F., toujours croyable.

36. THREE TIME PLAYS. J. B. Priestley. (Pan Book.) **230 fr.**

Le grand romancier anglais, en trois courtes pièces de théâtre, étudie à fond les différentes techniques de voyage dans le temps et leurs paradoxes. De plus, en une brève notice, il nous indique toutes les possibilités théâtrales de ce genre de thème dont il est un des grands spécialistes.

37. THE YEAR'S BEST SCIENCE FICTION NOVELS. (Grayson & Grayson.) **725 fr.**

Ce recueil de quatre très longues nouvelles comprend notamment une extraordinaire nouvelle sociologique de Eric Frank Russell : « And then there were none », *et un « time-opera » de Poul Anderson :* « Flight to for ever », *de la même veine que* « La Patrouille du Temps ». (« Fiction » *n°* 28.)

38. POSSIBLE WORDS OF S. F. (Grayson & Grayson.) **725 fr.**

Que nous réserve l'univers? Depuis notre satellite jusqu'aux confins du cosmos, tous les spécialistes de la S. F. nous décrivent tour à tour, en une suite de brillantes nouvelles, les différentes planètes que peut-être un jour l'homme visitera autrement que par l'imagination.

39. TWILIGHT OF REASON. Jonathan Burke. (Panther.) **190 fr.**

Burke traite ici, avec beaucoup de métier, de la déchéance de l'homme à la suite d'une invasion d'êtres parasitiques venus du vide. Un livre qui, par la clarté du texte, se recommande à tous les débutants en langue anglaise.

A découper suivant le pointillé ou à recopier si vous ne voulez pas découper la revue.

BON DE COMMANDE

Titres commandés (encerclez les numéros correspondant aux livres désirés) :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16

17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32

33 34 35 36 37 38 39

Paiement par : — mandat — chèque — chèque postal (rayer les mentions inutiles)

Nom : ....

Adresse : ....

....

FICTION - SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ETRANGER
96, rue de la Victoire, Paris-9°

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

CURTIS (Jean-Louis). — Un saint au néon. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël.* **450 fr.**

JONES (Raymond F.). — Les survivants de l'infini. Coll. « Rayon Fantastique ». *Gallimard* .... **225 fr.**

KELLER-BRAININ. — Au centre de l'univers. Coll. « Cosmos ». *Grand Damier* .... **240 fr.**

RICHARD-BESSIÈRE (F.). — Objectif Soleil. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*.. **240 fr.**

SOBRA (Adrien). — Portes sur l'inconnu. Coll. « Série 2000 ». *Métal* .... **300 fr.**

VANDEL (Jean-Gaston). — Les voix de l'univers. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* .... **240 fr.**

WILLIAMSON (Jack). — Les dents du dragon. Coll. « Rayon Fantastique ». *Gallimard* .... **225 fr.**

WYNDHAM (John). — Révolte des Triffides. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*.. **240 fr.**

Hors série

DHOTEL (André). — L'île aux oiseaux de fer. *Fasquelle* .... **390 fr.**

FANTASTIQUE

BIERCE (Ambrose). — Histoires impossibles. *Grasset* .... **540 fr.**

CHALAND (Paul). — L'aérocrobe. *Laffont.* .... **450 fr.**

DORMANDI (Ladislas). — Le fantôme de la rue Babel. *Pierre Horay* .... **690 fr.**

MORVAN (Jacques). — La belle de Montferrare. Coll. « L'Etrange ». *Laffont* .... **500 fr.**

WARREN (Raoul de). — La Bête de l'Apocalypse. Coll. « L'Etrange ». *Laffont.* **500 fr.**

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

GALLET (Georges H.). — A l'assaut de l'espace. Coll. « La Marche du Monde ». *Pensée Moderne* .... **690 fr.**

VINCENDON (Daniel). — La science des catastrophes. *Denoël*................ **550 fr.**

Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman	70 fr.
Pour 2 romans	85 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C.C.P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

MARYLIN MONROE
ET LA SCIENCE-FICTION

par F. HODA

Depuis quelque temps certains lecteurs ne semblent pas toujours apprécier mes critiques. Aussi lorsqu'une personne approuve mes jugements (même sans avoir lu mes papiers) cela me transporte-t-il de joie et d'aise... Surtout lorsque cette personne se trouve être Marilyn Monroe...

Par un soir d'été de l'année dernière, Marilyn Monroe et Tom Ewell, fuyant l'insupportable chaleur de New York, se précipitèrent dans une salle à air conditionné pour assister à la projection de « *L'étrange créature du lac noir* » (1). En sortant, Marilyn se tint sur les grilles du métro pour sentir un vent frais jouer dans sa jupe ; et elle engagea la discussion avec Tom :

MARILYN. — Vous ne trouvez pas ce film formidable ? Moi, si (*très grande satisfaction d'Hoda* [N. D. L. R.]), mais j'ai eu tellement pitié du malheureux monstre à la fin.

TOM. — Pitié du malheureux monstre? Qu'auriez-vous voulu ? Qu'il épousât la fille ?

MARILYN. — Il avait un air effrayant, mais ce n'était pas vraiment une brute. Je crois qu'il avait simplement besoin d'affection, vous savez, besoin d'un peu... d'un peu d'amour, de tendresse, de bonheur...

TOM. — Voilà un fort intéressant point de vue.

MARILYN. — Oh ! vous ne sentez pas le courant d'air du métro ? N'est-ce pas délicieux ?...

Je coupe ce dialogue dont je garantis l'authenticité. Rassurez-vous, chers lecteurs ! Non, malheureusement pour moi, je ne me trouvais pas sous la grille du métro pour admirer les charmes de la séduisante Marilyn, tout en me délectant du son de sa belle voix. Non, comme vous, je me trouvais de ce côté-ci de l'Atlantique. Et si je puis vous garantir quand même l'authenticité des paroles échangées, c'est qu'elles sont extraites d'une des meilleures comédies que le cinéma nous ait donné ces dernières années. Et quoi de plus authentique, de plus définitif qu'un film ?

Il s'agit, vous l'avez tous deviné, de « *Sept ans de réflexion* » (The seven year itch), de Billy Wilder. Je ne saurais trop vous recommander d'aller admirer Marilyn et savourer l'astucieuse histoire que Wilder a su tirer de la comédie de George Axelrod qui fut jouée il n'y a pas longtemps, à Paris, sous le titre de « *Demeure chaste et pure* ».

Tout en gardant la trame de la pièce, Wilder a construit un film d'une étonnante drôlerie, doublée d'une satire de certains aspects de la vie américaine ; l'auteur de « *The lost week-end* » s'attaque à tout : la vie de ménage aussi bien que l'influence du cinéma et même de la science-fiction dans la vie de l'Américain moyen.

Si l'on excepte le passage du dialogue que j'ai cité plus haut, il convient de noter la séquence de la gare. Richard Sherman (Ewell) accompagne sa femme et son fils, le petit Ricky, qui partent en vacances. Ricky, habillé de son « costume pour l'espace », juché sur les valises dans le chariot, s'amuse à tirer avec son revolver-désintégrateur sur le noir qui le traîne. Le bruit du désintégrateur énerve le papa :

RICHARD. — Ricky, qu'est-ce que tu fais là ?

RICKY (*désignant le noir*). — Il vient d'une autre planète, c'est un espion, et je vais en faire de la poussière sidérale.

Le film intéressera sûrement les lecteurs de *Fiction*, non seulement pour ses allusions à l'anticipation scientifique, mais aussi pour les essais de représentation des rêves éveillés du héros dont l'imagination vagabonde

(1) Voir « *Fiction* » n° 22.

sans cesse. Il se voit en don Juan, assailli par son infirmière sur son lit d'hôpital, par sa secrétaire au bureau, mais reste stoïquement fidèle à sa femme. Ce qui ne l'empêche pas de tenter une aventure auprès de la belle Marilyn. L'inquiétude s'empare de lui : il imagine Marilyn le dénonçant dans le cadre de son programme de télévision. Mais sa femme, ne le trompe-t-elle pas avec un écrivain de renom? Il la voit flirtant avec lui sur une charrette de foin :

HÉLÈNE (*la femme de Richard*). — Non, Tom, je vous en prie. Les autres peuvent nous voir.

TOM (*l'écrivain*). — J'ai un aveu à vous faire, regardez autour de vous.

HÉLÈNE. — Mais il n'y a personne, nous sommes seuls.

TOM. — Ne vous fâchez pas.

HÉLÈNE. — Oh ! je devrais. Non, Tom, vous oubliez le charretier.

TOM. — Il n'y a pas de charretier.

HÉLÈNE. — Pas de charretier ?

TOM. — J'ai pensé à tout. Les chevaux eux-mêmes ont des œillères...

Un peu plus loin, Wilder, profitant des rêves de son héros, parodie des films célèbres, comme par exemple « *Tant qu'il y aura des hommes* ».

Techniquement, ces scènes de rêves éveillés sont amenés avec talent et le film entier est farci d'excellentes trouvailles cinématographiques. Wilder pousse l'audace très loin, sans que son film tombe dans la grivoiserie, sans donner prise à une censure quelconque. En définitive, « *Sept ans de réflexion* » reste visible par tout le monde. Espérons que certains plans de Wilder feront réfléchir les amateurs de bon cinéma, et que, sans consacrer sept années à l'analyse du film, ils saisiront le véritable propos du réalisateur.

Si je devais définir d'un mot pour mes lecteurs de *Fiction* l'intérêt de cette production, je dirais simplement que Wilder excelle dans la représentation du fantastique quotidien.

Fantastique quotidien? Et pourquoi pas ? L'assemblage de ces deux mots peut surprendre. Mais, nous le répétons depuis longtemps ici : le meilleur fantastique est celui qui nous entoure constamment en plein milieu de la réalité. Je ne suis pas près d'oublier la représentation si simple des hallucinations de l'alcoolique de « *The lost week-end* ».

L'histoire de ce Richard que nous conte aujourd'hui Wilder aurait pu être terne et inintéressante. L'homme moyen n'a jamais été un héros cinématographique emballant. Ce n'est pas un des moindres mérites de Wilder que de nous avoir obligé à nous intéresser à ce spécimen d'Américain moyen. Il est vrai que la présence de Marilyn suffirait à lancer vers l'aventure n'importe qui. Mais il y a manière et manière. La virulence de Billy Wilder, son extraordinaire don pour diriger ses acteurs, emportent l'adhésion.

Qui avait dit que Marilyn Monroe ne savait que dispenser ses charmes ? Je la tiens pour une grande actrice. Quant à Tom Ewell, il se tire à merveille d'un rôle écrasant.

Robert Lachenay, dans « *Les Cahiers du Cinéma* », voit avec raison dans le film de Wilder une sorte d'anti-« *Brève rencontre* ». Certains de mes amis n'aiment pas la fin de « *The seven year itch* ». Comment n'y saisissent-ils pas la critique la plus ouverte contre le faux sentimentalisme des David Lean et autres moralisateurs desséchés qui encombrent les écrans ?

Nous devrions être plus nombreux à crier en face des écrans : « O Cinéma, donnez-nous notre fantastique quotidien. »

NOUVELLES DU CINEMA FANTASTIQUE

Un lecteur de Marseille, M. R. Croces, me signale la sortie dans cette ville de deux films de science-fiction : « *Les survivants de l'infini* » et « *Le monstre vient de la mer* ». Il s'agit de deux productions américaines dont j'avais signalé les titres anglais dans mes précédentes chroniques. Si l'on se rappelle que « *Them* » et « *The magnetic monster* » furent également projetés à Marseille avant de sortir à Paris, il faut croire que cette ville exerce un attrait particulier sur les distributeurs de films fantastiques. Les chroniqueurs du genre n'ont plus qu'une seule chose à faire : plier bagages au plus vite. A moins qu'ils ne démissionnent, ce qui ne déplairait peut-être pas à ceux de leurs lecteurs qui ne partagent guère leur avis...

« *Les survivants de l'infini* » est le titre choisi par Universal-International pour distribuer en France « *This island Earth* », qui fit pas mal de bruit lors de sa projection aux Etats-Unis, l'année dernière. Technicolor de budget normal, cette bande, tournée d'après un scénario de Franklin Coen et Edward G. O'Callaghan, adapte un roman célèbre de Raymond F. Jones (1). Je n'ai pas encore eu l'occasion de voir le film, mais si j'en crois mon ami Forrest J. Ackermann, critique de films de science-fiction à Hollywood, il s'agit d'une œuvre intéressante, très bien réalisée par Joseph Newman. Le sujet est quelque peu abracadabrant : un homme venu de la planète Metaluna tente d'enlever un savant nucléaire américain et une jeune terrienne. La suite de leurs aventures se déroule sur la planète précitée. J'attendrai de voir le film pour vous les raconter.

L'autre production signalée par mon lecteur marseillais est « *It came from beneath the sea* », film à petit budget distribué par la Columbia. Il s'agit d'un monstre « atomique » sous-marin qui rappelle étrangement « *Le monstre des temps perdus* », distribué il y a deux ans par la société Warner. Les revues corporatives américaines elles-mêmes ne considèrent cette bande que comme un bon « second » pour les salles qui passent deux films. Que dire de plus ? N'ayant pas vu ce nouveau monstre, tout ce que je peux espérer est qu'il est bien fait. Hélas ! le nom du réalisateur, Robert Gordon, ne me laisse pas grand espoir. J'y reviendrai quand même lors de sa sortie à Paris.

Cependant le boom du cinéma d'anticipation se poursuit à Hollywood. La société Allied Artists, après avoir donné « *Dig that uranium* », comédie d'Edward Bernds, « *Invasion of body snatchers* », superscope de Don Siegel, et « *World without end* », voyage dans le temps réalisé par Bernds, annonce deux nouveaux films : « *The atomic man* », de Ken Hughes, et « *The indestructible man* », de Jack Pollexfen (ce dernier film est plutôt dans la tradition des films fantastiques non « scientifiques »). La Metro vient de sortir le fameux cinémascope de Fred Wilcox : « *Forbidden planet* », dans lequel Anne Francis et Walter Pidgeon tiennent la vedette. De nombreux autres titres sont annoncés. Je vous en parlerai une autre fois.

(1) Récemment paru au « Rayon Fantastique » sous le même titre.

DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de romans de S. F. de « prendre date » pour les titres de romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

Charles HENNEBERG	L'univers à quatre dimensions. La planète hallucinée. An premier, ère spaciale.
Olivier VILL	La ténébreuse aventure. Ne tirez pas sur la mariée. Le sang des flibustiers.
Léopold MASSIERA	Soleil de sang.

LE GRAND-GUIGNOL, ROYAUME D'ÉPOUVANTE, ET ANDRÉ DE LORDE, SON MAITRE

par ***J.-J. BRIDENNE***

A bien y regarder, c'est une destinée assez curieuse que celle du théâtre du Grand-Guignol, spécialement lancé pour la représentation de pièces du plus violent réalisme et devenu surtout une salle pour spectacles de mystère terrifiant, sinon de fantastique. Sous cette évolution apparemment contradictoire, il va sans dire que la continuité a toujours été assurée par le « culte » de l'horreur, la recherche de toutes les formes spectaculaires d'angoisse.

Le Grand-Guignol naquit en 1897, c'est-à-dire lorsque le naturalisme déclinait dans le roman (à tout le moins sous sa forme doctrinale), mais exerçait encore une sensible influence sur la scène française. Son fondateur fut au reste un romancier-dramaturge rattachable à ce mouvement : Oscar Méténier. Né en 1859, il avait fait ses études à Paris et y était devenu secrétaire d'un commissariat de police. A ce poste, il accumula, concernant surtout les bas-fonds de la capitale, la somme d'observations ayant inspiré ses romans qui souvent firent scandale : « *La chair* », « *La grâce* », « *Madame la Boule* », « *Le gorille* », « *Le policier* », « *Barbe-Bleue* », etc. La fécondité et la réaliste prolixité de Méténier sont douteuses et si, par moments, il fait penser aux Goncourt, il rappelle plus souvent Eugène Sue et surtout Paul de Kock. Mais on ne saurait lui contester la sincérité ni la connaissance des milieux dont il parle, c'est-à-dire *du* milieu pour la plupart du temps. Méténier se produisit beaucoup également au théâtre où il collabora avec Jean Lorrain. Restent essentiellement de lui ses adaptations scéniques de grandes œuvres romancées (telles « *Les frères Zemganno* », d'après E. de Goncourt, « *Mam'zelle Fifi* », d'après Maupassant) et ses premières pièces pour le Grand-Guignol. Oscar Méténier, qui devait mourir en 1913, dirigea ce théâtre de 1897 à 1899. Comme on le sait, l'habitude y avait tout de suite été prise de faire alterner les drames sombres, aux situations angoissantes, à l'action brutale, et les petites comédies d'une folle gaieté. Assez rapidement, semble-t-il, le souci de vérité poussée jusqu'à la crudité, affreuse ou gauloise suivant le cas, et même le souci de vraisemblance, cédèrent le pas à la recherche des sensations fortes quelles qu'elles soient. Caractéristique de ce point de vue est l'œuvre d'André de Lorde qui, dès le début du XXe siècle, devint « fournisseur » attitré du Grand-Guignol au répertoire duquel figurent encore tant de ses pièces.

Fils d'un médecin dont il eût peut-être suivi les traces (enfant, il accompagnait son père dans ses visites) si celui-ci n'avait prématurément disparu, André de Lorde était né à Toulouse en 1871. Licencié en droit, il appartint au barreau, fut secrétaire d'un ministre, puis devint bibliothécaire (à l'Arsenal et à Sainte-Geneviève). Auteur d'articles de critique dramatique et artistique et d'articles d'érudition, de contes et de romans (« *L'amoureuse conspiration* », « *Frissons* », « *Cauchemars* », etc.), il fut surtout célèbre par ses drames, souvent courts, voués entièrement à la violente épouvante ou à l'étrangeté sinistre. Depuis que nous avons connu les deux guerres mondiales et principalement les horreurs en tous genres de la seconde, depuis la renaissance de la torture et celle de la sorcellerie, depuis les succès du surréalisme et ceux du roman et du film dits noirs, on a fort tendance à sourire (lorsqu'il n'est pas oublié !) de l' « art » d'André de Lorde et, plus généralement, à n'évoquer le Grand-Guignol qu'avec dérision amusée. Dans nos propres colonnes, quand il est dit : « C'est grandguignolesque », concernant un livre ou spectacle policier, fantastique, de guerre ou d'anticipation, d'un

roman d'une « série d'effroi », tout le monde sait qu'il ne s'agit pas toujours exactement là d'une louange... Et pourtant, il serait bon de ne pas perdre de vue combien est difficile, délicate, une technique qui peut si aisément tomber dans le guignol tout court, où le moindre « loup », dans l'écriture, la mise en scène, le jeu des interprètes, est une catastrophe, en tout cas un risque de ridicule meurtrier pour l'œuvre entière, ainsi qu'André de Lorde lui-même l'a fait observer dans l'avant-propos de son « *Théâtre d'épouvante* ». Pour n'être pas injuste, il faut également reporter de telles productions dans l'atmosphère d'époque et ne pas oublier que leurs grands succès se placent entre 1900 et 1914 d'abord, ensuite — et moindrement sans doute — aux alentours de 1930. Malgré certaines fautes de goût et fautes psychologiques, malgré la grosseur de certaines ficelles, malgré le superficiel de ses angoisses et leur parenté avec certains romans « noirs » pré-romantiques, on ne saurait nier qu'André de Lorde a excellé dans cette technique si particulière. La nouveauté (pour son temps) de ses sujets, la bouleversante vigueur de ses intrigues, la prenante simplicité de beaucoup de ses dialogues, son sens aigu du détail dramatique, de l'effet frappant, nous semblent légitimer la célébrité qu'il connut. Si l'on veut bien ne pas lui reprocher de n'avoir pas été pour la scène l'égal de son maître, Edgar Poe, de n'avoir pas écrit du Priestley ou du Sartre avant l'heure, on ne peut s'étonner des éloges que lui décernèrent l'historien Albert Sorel et le psychopathologiste Alfred Binet, lequel analysa l'art d'André de Lorde et collabora même à certains de ses drames.

Tous sujets propres à amener la simple peur ou l'émotion d'horreur ont été bons à celui qui fut baptisé « prince de la terreur », par le docteur A. Binet précisément. Aussi trouvet-on sous sa signature des pièces, criminelles ou autres, demeurant dans une certaine tradition « naturaliste » (celle de « *L'assommoir* », des œuvres de Mirbeau ou Méténier), aussi bien que des pièces de néo-merveilleux et de supra-normal ou même héritières du grand mélo. La conjugaison de ces inspirations a d'ailleurs fait d'André de Lorde un introducteur de la littérature scientifique sur les planches. Annonciateur de certaines découvertes d'Alexis Carrel (notamment par « *L'horrible expérience* »), il a brillamment utilisé la sismologie, la chirurgie, la radiographie, la criminalistique et surtout la psychiatrie. Les problèmes individuels et sociaux soulevés par la démence lui furent des sujets chers, les asiles d'aliénés un cadre d'élection (« *Un concert chez les fous* », « *Un crime dans une maison de fous* », « *Obsession* », « *Le système du Dr Goudron* », etc). Si parfois de telles pièces sont d'une psychiatrie fantaisiste ou au moins arbitraire, il en est — au dire de spécialistes — pour qui c'est tout le contraire et qui ont contribué à redresser utilement l'opinion publique en la matière. Des déséquilibrés mentaux considérés sous un angle spectaculaire non exclusif d'information valable, André de Lorde est naturellement passé à l'exploitation du « parapsychologique » et, plus largement, de l'occultisme contemporain. Toutes réserves faites sur le fond des pièces de cette veine, on ne peut guère prétendre que « *La grande épouvante* » et « *Le cercueil de chair* » ne sont pas des réussites dans le genre.

A la vérité — et dussent certains s'en étonner — André de Lorde (décédé en 1942) est toujours resté attaché à un certain réalisme foncier. Naturellement, celui-ci est manifeste dans des pièces comme « *La petite Roque* » (d'après Maupassant), « *Attaque nocturne* », « *L'illustre professeur Truchard* ». Mais dans celles qu'on aurait tendance à qualifier de fantastiques, se retrouvent la croyance aux réalités humaines, le sens de la logique courante, de la clarté, de l'explicatif, le souci (parfois lourd) de rendre vraisemblable jusqu'à l'invraisemblable et même celui de la thèse morale. C'est ainsi qu'une explication matérialiste demeure possible dans « *Le cercueil de chair* », drame spirite. En fait, nous ne connaissons guère que « *La visiteuse* » (un acte poignant, inspiré par la guerre 1914-1918) pour frôler, pour suggérer l'occulte pur.

Enfin, nous ne croyons pas inutile de signaler ceci : parmi les quelque deux cents pièces (au moins!) écrites

par André de Lorde, seul ou en collaboration, beaucoup sont des drames atroces et mystérieux; mais on en trouve aussi qui sont des comédies drôles et simples, simplistes même (1). La chose ne surprend pas trop lorsqu'on sait que ce prétendu passionné de macabre et d'extraordinaire, de sang et de folie, était un paisible et spirituel bibliophile, au physique de bon vivant raffiné, ne rappelant en rien Hoffmann ou Poe et encore moins leurs personnages, mais évoquant irrésistiblement un petit marquis lettré ou un abbé de salons du temps de la Pompadour. Le XVIIIe siècle, il est vrai, a connu les convulsionnaires et le mesmérisme, les comtes de Saint-Germain et de Cagliostro, Cazotte et Guillotin.

(1) N'est-ce pas André de Lorde qui porta à la scène « *Mon Curé chez les riches* », de Clément Vautel ?

BIBLIOGRAPHIE D'ANDRÉ DE LORDE

Principales pièces :

Théâtre de la peur : L'horrible expérience. — Baraterie. — L'acquittée. — Les infernales.

Théâtre d'épouvante : Une leçon à la Salpétrière. — L'obsession. — Au rat mort, cabinet 6. — Le système du Dr Goudron. — La dernière torture. — Sur la dalle.

Théâtre de la mort : L'illustre professeur Truchard. — L'homme mystérieux.

Drames célèbres du Grand-Guignol :

Le laboratoire des hallucinations. — Le château de la mort lente. — La grande épouvante.

Au téléphone. — Le viol. — 40 H. P. — Figures de cire. — L'homme de la nuit. — La dormeuse. Forfaiture, etc.

Romans ou recueils de nouvelles :

Cauchemars. — Frissons. — Rosette ou l'amoureuse conspiration. — Le mari malgré lui. — L'étrange amant du mal.

Divers :

Les mois dramatiques. — Pour jouer la comédie de salon. — Les maîtres de la peur (anthologie, en collaboration avec A. Dubeux), etc.

N. B. — Pour nombre de ses drames, A. de Lorde eut des collaborateurs parmi lesquels nous devons citer au moins Henri Bauche et Charles Folëy (auteur de théâtre, également auteur de romans populaires dont plusieurs relèvent du genre mystérieux), ce dernier ayant été entre autres le cosignataire de l'inoubliable *Au téléphone.*



BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A « FICTION »

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	**B** RECOMMANDÉ FRANCS	**C** SIMPLE FRANCS	**D** RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	**550**	**700**	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	**1080**	**1380**		

CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.

	A	B	C	D
6 mois.......	**595**	**865**	**775**	**1045**
1 an	**1170**	**1710**	**1530**	**2070**

CATÉGORIE N° 3. - ÉTRANGER (autres pays).

	A	B	C	D
6 mois.......	**680**	**950**	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	**1350**	**1890**		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	**CATÉGORIE 1**	**CATÉGORIE 2**	**CATÉGORIE 3**
NOTA. — Le numéro 2 est épuisé.	**100**	**110**	**120**

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **25** *fr. — Étranger (tous pays) :* **45** *fr.*

TARIF DES RELIURES

Pour les n°s 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10 % de remise aux abonnés et aux membres du Club)	ajouter les frais de port et de recom.	**France et U.F.**	**Étranger**
		1 rel. **55** fr.	**75 fr.**
		2 rel. **70** fr.	**105 fr.**
		3 rel. **95** fr.	**130 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... frs = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... frs = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C. C. P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

Parmi les récits que contiendra le prochain numéro de

Fiction

vous pourrez lire :

L'AUTRE UNIVERS

***par* POUL ANDERSON**

La suite sensationnelle de

LA PATROUILLE DU TEMPS !

LA GUENON

par JOHN WYNDHAM

Première nouvelle en France d'un des meilleurs écrivains de S.-F. anglais, auteur du roman *" Révolte des Triffides "*.

LE NAVIGATEUR

par JACQUES STERNBERG

Une " science-fiction " réaliste et insolite par l'auteur de l'inoubliable *" Géométrie dans l'impossible "*.

CERCLE VICIEUX

par WARD MOORE

Après le diptyque *" L'aube des nouveaux jours "* - *" Les nouveaux jours "*, un nouveau Ward Moore de grande classe !

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

LA CRITIQUE DES REVUES

Par charité, je n'avais pas parlé du n° 3 de Bizarre. Le n° 4, daté d'avril et longtemps annoncé, est un numéro spécial consacré aux « *hétéroclites et fous littéraires* ». Pour la même raison, je dirai que sur ces 168 pages grand format, il y en a plusieurs qui sont intéressantes et quelques-unes drôles.

Mais la question qui se pose est la suivante : pourquoi la rédaction de cette revue se borne-t-elle à un pur travail de *compilation?* Exhumer de temps à autre les morts — surtout oubliés ou peu connus — peut être louable, mais non pas en faire une règle de conduite. Après leur no 3 dont les vedettes (malgré elles) étaient Pawlowski et Christophe, ces joyeux nécrophages tirent la substance entière de ce copieux numéro d'un tas de pauvres cinglés affligés du virus de la plume, et dont les trois quarts sont beaucoup plus ennuyeux que divertissants ou *bizarres*. La partie « critique » qui s'imposait est pratiquement inexistante. Dans la présentation, il n'y a ni idées directrices, ni volonté ordonnatrice, ni travail d'élaboration. Tout est en vrac.

Le sujet de cette étude était *a priori* attachant. Encore fallait-il le « digérer » et le surplomber. Il est toujours facile de faire une revue avec des ciseaux, de la colle et un matériel à photocopier (ainsi qu'un éditeur bénévole pour vous la fabriquer luxueusement). Mais on attend mieux que cela d'une publication qui s'est rangée sous un titre si prometteur. Le bizarre existe; il suffit de savoir le trouver.

***

La tour Saint-Jacques continue sans nous décevoir sa route hors des chemins battus. Son no 3 (mars-avril), s'ouvre sur de beaux poèmes spiritualistes de Shri Aurobindo, auxquels il est encore permis de préférer les admirables « *chants bâûls du Bengale* » qui leur succèdent, et où passe la grande inspiration de la Bhagavad-Gîta et des textes sacrés de l'Inde. Un excellent article d'Aimé Patri envisage tous les aspects du mythe d'Apollon. A signaler également, la suite de l'étude d'Eugène Canseliet sur Nicolas Flamel l'alchimiste. La « *Chronique de Paris* » de Lise Deharme, charmeuse d'images, de vieilles pierres et de fantômes, charme donc et enchante. Et les « *Nouvelles de nulle part et d'ailleurs* » réunies par notre ami Jacques Bergier sont un florilège de *vrai* bizarre. Bonnes critiques de livres. « *Bulletin de parapsychologie* » un peu sacrifié, avec cependant l'intéressante esquisse d'une étude psychanalytique de la télépathie, par Emilio Servadio.

A. D.



TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »
(Quatrième année). — Premier semestre 1956. (N°s 26 à 31).

Dépôt légal : 2e trimestre 1956. — *Le Gérant :* M. RENAULT.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.